


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



SAINT PAUL

CINQ DISCOURS

PAR

ADOLPHE MONOD

DEUXIÈME ÉDITION

revue par l'auteur.

PARIS
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX, ÉDITEUR,
RUE TRONCHET, 2.

1852

SAINT PAUL

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMPAGNIE,
rue Saint-Benoît, 7.

SAINT PAUL

CINQ DISCOURS

PAR

ADOLPHE MONOD

PARIS
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX, EDITEUR
RUE TRONCHET, 2.

1852

Il ne faut pas chercher dans ces discours une étude historique de la vie et des écrits de l'Apôtre : l'objet en est plus humble, plus pratique et plus actuel.

Jaloux que je suis de voir se former un peuple de Dieu capable de répondre à la tâche spirituelle de l'époque, je lui cherche un type réel et vivant ; et ce type, je le trouve dans saint Paul.

Apprécier le bien que saint Paul a fait à l'Eglise et par elle au monde, étudier les ressorts moraux de son immense action, et le proposer en exemple par ce côté accessible à tous, voilà ce que j'ai voulu.

Je parle pour ceux de mes frères en Jésus-Christ qui, « ne voulant savoir autre chose que Jésus-Christ et lui crucifié, » déplorent avec moi les langueurs de l'Eglise fidèle, et, comme moi, poursuivent sa réformation, appelée de toutes parts, dans le développement de sa vie spirituelle. Ces frères gémissants, mais gémissants dans l'espérance, où qu'ils soient et quelque nom qu'ils portent, ont toutes mes sympathies : ne puis-je pas compter sur leur amour et sur leurs prières ?

J'en éprouve un besoin plus qu'ordinaire. En ces jours agités et sérieux, comment parler, surtout comment écrire sur « la seule chose nécessaire, » sans un saint tremblement ? Ce tremblement m'est trop bien connu..... Je supplie mes bienveillants lecteurs de ne rien accepter de moi sans y appliquer la règle de l'Ecriture : « Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon. »

Pour revenir à saint Paul, je veux exprimer ici un vœu qui est gravé profondément dans mon cœur : c'est que notre littérature religieuse s'enri

chisse d'une histoire du grand apôtre. Ne se trouvera-t-il pas un jeune ministre de l'Evangile qui, réalisant ce que je n'ai su pour ma part que rêver à l'entrée de la carrière théologique, prendra dès le début saint Paul pour objet de son étude favorite, et finira par donner à l'Eglise un travail approfondi sur sa vie et ses écrits? Il trouverait la voie déjà ouverte par plus d'une publication ancienne ou moderne, française ou étrangère. A ne parler que de notre époque, Neander[1] et les Allemands lui fourniraient des matériaux abondants et précieux. Mais l'ouvrage contemporain le plus complet qui existe sur cette matière est celui qui se publie aujourd'hui en Angleterre, par livraisons, sous ce titre : « *Life and Epistles of St. Paul, comprising a complete Biography of the Apostle, and a translation of his letters inserted in chronological order; by the Rev. W. J. Conybeare M. A., and the Rev.*

[1] Les vues de Neander sur saint Paul ont été résumées par lui-même, sous une forme populaire, dans deux articles de l'excellente collection publiée par le Dr Piper de Berlin, auxquels je fais ici plus d'un emprunt (*Evangelisches Jahrbuch*, 1850 : *Pauli Bekehrung*; *Pauli Leben und Leiden*).

J. S. Howson, M. A.[1] » Il est difficile de juger un livre qui n'est pas achevé ; mais il est permis de dire, dès à présent, que celui-ci réunit le mérite des recherches solides à celui de tous les embellissements par lesquels l'art peut seconder la science.

On remarquera que je m'écarte parfois des versions reçues dans mes citations bibliques, bien que ces différences affectent rarement le sens du texte. Quelque jaloux que je sois de restituer au langage sacré, autant que le permet notre idiome, sa simplicité et son énergie primitives, je me ferais scrupule, en général, de toucher sans nécessité pressante au texte consacré par un long usage et en possession du respect populaire. Mais aujourd'hui que l'on travaille de divers côtés à corriger la version française, il me semble que chacun doit saisir les occasions d'apporter au moins sa petite pierre à la construction

[1] Longman, etc., Paternoster Row, London, 1851 ; en vingt livraisons, dont quatorze ont paru.

du nouvel édifice. Dans ce travail, je fais souvent usage de la version du Nouveau Testament qui a paru en 1839 à Lausanne, sous ce titre : « *Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, traduit sur l'original par une société de ministres de la Parole de Dieu.*[1] » Cette version, trop littérale à mon gré pour être adoptée dans le culte commun, offre un précieux avantage qui tient à ce défaut même : exacte jusqu'au scrupule, elle tient lieu de l'original, autant que cela est faisable, à ceux qui n'y peuvent pas recourir. Cette classe nombreuse de lecteurs du Nouveau Testament devraient toujours avoir la version de Lausanne à leur portée, au moins pour la consulter.

[1] Elle vient d'être réimprimée, dans un format plus portatif, avec ce titre un peu singulier : « *Version du Nouveau Testament, traduit en Suisse.* »

SAINT PAUL.

PREMIER DISCOURS.

SON ŒUVRE.

SAINT PAUL.

PREMIER DISCOURS.

SON ŒUVRE.

« J'ai travaillé plus qu'eux tous. »
1 Cor. XV, 10.

Mes frères,

Régénérer la société chrétienne par l'Eglise chrétienne restaurée, tel est l'objet que se propose aujourd'hui le vrai disciple, et plus spécialement le vrai ministre de Jésus-Christ.

Tout l'annonce, et chacun le pressent : le temps approche où l'Eglise chrétienne sera rendue à cette grande mission, qu'elle a tant oubliée dans le désordre et la crise de la situation présente. Il approche, mais est-il venu? J'ai peine à me le persuader : s'il était venu, les gens de bien seraient moins partagés d'opinion pour reconstituer l'Eglise sur des bases à la fois assez fermes et assez étendues.

Mais, en attendant qu'il vienne, nous avons à le hâter par une œuvre analogue, bien que distincte : par

une œuvre spirituelle, qui doit précéder l'œuvre ecclésiastique; par cette œuvre dont je vous ai plus d'une fois entretenus, et dont je vous entretiendrai plus d'une fois encore, s'il plaît à Dieu, parce qu'elle est parmi les préoccupations dominantes de mon ministère.

Il faut qu'il se forme « un peuple particulier de Jésus-Christ[1], » recueilli de toutes les communions chrétiennes, au nom de ce qu'il y a de plus vital dans la foi chrétienne et dans la vie chrétienne, et qui, marchant, par la grâce de Christ, dans l'amour de Christ, sur les pas de Christ, « aille de lieu en lieu faisant le bien[2], » et réhabilite l'Evangile compromis dans l'esprit des hommes, en montrant comme à l'œil ce qu'il est et de quoi il est capable.

Pour se former, ce peuple bienfaiteur a besoin d'un type sur lequel il puisse se régler. La seule peinture de la vie chrétienne dans l'Evangile ne suffit pas : du vouloir au faire la distance est si grande, et en nous et autour de nous, que la théorie la mieux établie nous inspire je ne sais quelle défiance involontaire, si la pratique ne lui vient en aide. Plus même la morale évangélique est sainte, plus nous avons besoin, pour la croire réalisable, de la voir réalisée dans un homme vivant, ou tout au moins dans un homme qui a vécu.

Ce type désiré, ne l'avons-nous pas en « Jésus-Christ homme, » cette loi vivante, en qui l'idéal se confond

[1] Tite II, 14. — [2] Actes X, 38.

avec le réel? Sans doute, et son exemple, seul parfait, est aussi, vous le savez bien, celui auquel j'en appelle dans tous mes discours. Mais la perfection même de ce modèle, tout en lui donnant un prix unique, nous invite à en chercher quelque autre moins élevé au-dessus de notre portée, par où il sera, tout ensemble, et plus accessible à notre imitation et plus humiliant pour notre infidélité. Eh bien! ce type de second ordre, éminent sans être parfait, je viens vous le présenter dans la personne d'un apôtre qui s'est acquis le droit de se proposer pour exemple, par sa fidélité à suivre l'exemple du Maître : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ[1]. »

Saint Paul n'est pas le seul modèle que j'aurais pu choisir dans l'histoire évangélique; mais il est, à mon sens, le plus accompli. D'ailleurs, la question de supériorité personnelle écartée, j'ai deux autres raisons pour lui donner la préférence : Saint Paul est de tous les apôtres, et celui dont l'histoire nous est la mieux connue, et celui qui nous intéresse le plus directement, ayant été établi de Dieu apôtre des gentils, dès lors notre apôtre à nous, issus de ces gentils. Au reste, ne craignez pas de ma part un panégyrique, où le saint du jour usurpe la place réservée à son Maître et au nôtre. Outre que l'imperfection du tableau ne m'est pas moins nécessaire que sa beauté pour le dessein que je me pro-

[1] 1 Cor. XI, 1.

pose, ce serait mal entrer dans l'esprit de saint Paul que de lui rendre ce qui n'appartient qu'au Seigneur. Si je pouvais m'oublier jusque-là, je croirais voir son image se jeter au-devant de moi, et me crier, comme il fit autrefois aux habitants de Lystre : « O hommes, pourquoi faites-vous ces choses ? Nous sommes aussi des hommes, sujets aux mêmes affections que vous [1]. » Etre vrai, c'est toute la grâce que je demande à Dieu; sachant bien qu'il y a dans notre apôtre assez de sainteté pour le placer bien au-dessus de nous, avec assez d'infirmité pour le maintenir bien au-dessous du « Seigneur de gloire. »

Si l'on me demandait quel me paraît être, entre tous les hommes, le plus grand bienfaiteur de notre espèce, je nommerais sans hésitation l'apôtre Paul. Son nom est pour moi le type de l'action humaine la plus étendue à la fois et la plus utile dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Nul ne contestera, croyant on non, que la révolution opérée par Jésus-Christ ne soit la plus grande et la plus salutaire qui ait été accomplie dans le monde. J'en ai pour garant un témoignage encore plus sûr que celui des historiens, le témoignage de tous les peuples civilisés. Ils ont si bien senti que Jésus-Christ est la clef de voûte de l'humanité et le centre de toute son histoire, qu'ils ont compté leurs années à partir de lui : nous

[1] Actes XIV, 15.

sommes en 1851, pourquoi? parce qu'il y a mil huit cent cinquante et un ans que Jésus-Christ est venu. Bien plus : on calcule de la sorte pour les temps même qui ont précédé sa venue, malgré l'inconvénient de compter à reculons. Avant comme après, la place d'un fait ou d'un homme est marquée dans l'histoire par la distance qui le sépare de Jésus-Christ. Ne nous amusons pas à prouver l'évidence : l'établissement du christianisme dans le monde est l'événement des événements.

L'auteur de cette révolution a été plus qu'un homme; mais il a employé comme instruments de simples hommes, les apôtres, qui sont devenus, sous lui, les organes du mouvement à la fois le plus vaste et le plus fécond qui ait agité le genre humain. Ce germe spirituel qu'ils ont déposé de lieu en lieu dans le sein de notre pauvre terre, en a changé la face : l'affranchissement des esclaves, l'émancipation de la femme, l'élévation de la vie domestique, l'amélioration des lois, l'adoucissement des mœurs, la diffusion des lumières, le progrès, je devrais dire la création de la bienfaisance, que sais-je? le monde renaissant à une vie nouvelle, tel est le fruit que nous recueillons tous les jours de leur travail, sans nous souvenir, ingrats que nous sommes, des mains fidèles par lesquelles Dieu l'a semé pour nous.

Il y a apôtre et apôtre. Entre ses douze apôtres, accrus d'un treizième par la conversion de Paul, Jésus-Christ a partagé les deux grandes tâches dont se composait la régénération du monde : l'évangélisation des

juifs, et celle des gentils. Les juifs n'étaient qu'une seule nation, petite et méprisée; les gentils occupaient le reste du globe, et comptaient dans leurs rangs les peuples les plus glorieux de la terre. Vous auriez, n'est-il pas vrai, réservé le plus grand nombre des apôtres pour la plus grande des deux œuvres à accomplir? mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Sauf la pénétration inévitable de chacune des deux œuvres par l'autre, et les commencements de l'une et de l'autre promis à Simon-Pierre, Dieu laisse aux Juifs les douze premiers apôtres, et n'en donne aux gentils qu'un seul, qu'il forme tout exprès pour eux, et qui sera appelé l'apôtre des gentils, ou seulement l'Apôtre, ce nom seul le désignant assez clairement chez les enfants des gentils [1]. A cette vocation toute spéciale qui fait de Paul un apôtre à part, correspond chez lui je ne sais quelle attention jalouse à dégager sa mission d'avec celle d'autrui [2]. Atlas spirituel, Paul porte à lui seul le monde païen sur ses épaules. Cet empire romain qu'un peuple entier, et le plus puissant de la terre, a mis sept siècles à former, ce seul homme met un quart de siècle à le renouveler. C'est son œuvre, son œuvre spéciale, j'allais dire son œuvre exclusive : tant les travaux d'un saint Pierre à Césarée ou à Antioche, d'un saint Jean à Ephèse ou à Patmos, pour ne rien dire de ceux des apôtres de second plan, Barnabas, Timothée, Tite et

[1] Gal. II, 7, 8. — [2] Rom. XV, 20, 21, etc.

tant d'autres, s'effacent devant les siens! Il s'est acquis le droit de dire, dans un esprit d'humilité et d'actions de grâces, en se comparant avec tous les autres apôtres réunis : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis; « et sa grâce envers moi n'a point été vaine, mais j'ai « travaillé beaucoup plus qu'eux tous, toutefois non « pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi [1]. » Le plus grand des apôtres, que Jésus-Christ a faits les plus grands des hommes, tel est saint Paul.

Mais laissons cette appréciation relative : prenons le travail de notre apôtre en lui-même, et rendons-nous compte, si nous le pouvons, du bien que saint Paul a fait au monde.

Ne pensez pas toutefois que je veuille suivre avec vous notre apôtre dans tous les travaux qu'il a accomplis, durant les trente ans environ qu'a duré son apostolat [2]. Le suivre, voyageant ainsi qu'il a fait par tout le monde, et dans un temps où les voyages étaient si lents, si difficiles, si périlleux; le suivre, préludant à la vie missionnaire par quatre ou cinq années passées dans la retraite d'Arabie, dans l'évangélisation de Damas, dans la fuite de Damas à Jérusalem, et de Jérusalem à Tarse, et dans la conduite de ce nouveau peuple d'Antioche, chez lequel s'inaugure le nouveau nom de chrétien; le suivre, à la voix du Saint-Esprit qui l'appelle, parcou-

[1] 1 Cor. XV, 10. — [2] La chronologie la plus sûre place la conversion de saint Paul entre l'an 30 et l'an 40, et sa mort entre l'an 60 et l'an 70. (Neander, etc.)

rant le vaste empire romain, rasant le sol à n'en juger que par l'étendue de sa course, le creusant profondément à en croire la trace qu'elle laisse après elle, et semant la terre, chemin faisant, d'une traînée d'églises naissantes, de Jérusalem à Rome (si ce n'est au delà), et de Rome à Jérusalem ; le suivre, dans sa première mission, traversant l'île de Chypre de Salamine à Paphos, convertissant le proconsul et fermant la bouche au faux prophète, de là courant en Pisidie, à Antioche, à Iconie, à Lystre, à Derbe, à Perge, à Attalie, allant des juifs aux gentils et souvent repoussé des uns et des autres, tour à tour adoré comme un dieu par un peuple en délire et lapidé par ce même peuple en furie, et n'en repassant pas moins par toutes les églises pour leur donner des pasteurs ; le suivre, dans sa seconde mission, après de nouveaux travaux dans Antioche et dans Jérusalem, reprenant sa course, et cette fois passant le détroit, remplissant notre Europe du nom du Dieu inconnu, et fondant les églises de Philippes, de Thessalonique, de Bérée, d'Athènes, de Corinthe, je ne les nomme pas toutes ; le suivre, dans sa troisième mission, embrassant et l'Europe et l'Asie dans son immense tournée d'inspection : la Galatie (nous comptons ici par provinces), la Phrygie, Ephèse, c'est-à-dire tout l'occident de l'Asie Mineure, la Macédoine, la Grèce ; et au retour, Troas, avec cette résurrection d'un mort, Milet, avec cet inimitable discours d'adieu, Chypre, Tyr, Ptolémaïs, Césarée, Jérusalem enfin, où

l'attendaient la rage des Juifs et les fers des Romains ; le suivre, dans sa quatrième mission, apôtre-prisonnier, mais prisonnier-apôtre, porté au travers des tempêtes sur un navire qui n'eût eu qu'à l'écouter pour ne pas se perdre, dispensant à ses compagnons de péril la vie présente avec la vie éternelle, payant, pauvre naufragé, l'hospitalité de Malte par la création d'une église, et n'arrivant enfin à Rome que pour y porter l'Evangile jusque dans la maison de César ; le suivre, dans ses dernières excursions (où le livre des Actes ne le suit plus, et où nous en sommes réduits à quelques données disséminées dans ses dernières épîtres), jusqu'à sa seconde captivité de Rome, et à ces mots tout pleins de son prochain martyre : « Je m'en vais maintenant être mis pour l'aspersion du sacrifice, et le temps de mon départ est proche [1] » ; le suivre de la sorte — quand j'en aurais le temps, quand j'en aurais le courage, ce serait mal rendre justice à mon sujet. Eh! comment transporter dans la parole humaine tout ce qu'il y a de mouvement et d'action dans cette vie, dont le héros fatigue l'historien? Comment y transporter aussi ces combats, ces joies, ces douleurs, ces prières et tout ce travail du dedans, sans lequel celui du dehors ne nous offrirait qu'un corps privé d'âme? Parole pour parole, j'aimerais bien mieux citer l'Apôtre lui-même et résumer, avec lui, ou son travail extérieur dans ce naïf témoi-

[1] 2 Tim. IV, 6.

gnage qu'il se rend en écrivant aux Romains, quand il n'en était encore qu'à la moitié de sa course : « Je n'oserais rien dire que Christ n'ait fait par moi pour amener les gentils à l'obéissance, en parole et en œuvre, par la vertu des prodiges et des miracles, par la puissance de l'Esprit de Dieu, tellement que depuis Jérusalem et les lieux d'alentour jusque dans l'Illyrie, j'ai tout rempli de l'Evangile de Christ [1]; » ou son travail intérieur dans cet appel qu'il adresse à la conscience des Corinthiens, après une énumération succincte de tout ce qu'il a souffert pour le nom du Seigneur : « Outre les choses du dehors, ce qui m'assiége tous les jours, c'est le souci que j'ai de toutes les églises. Qui est affaibli, que je ne sois aussi affaibli? qui est scandalisé, que je ne sois aussi brûlé [2]? » La vie missionnaire de saint Paul est de ces tableaux trop grandioses pour qu'on ose essayer de les peindre de face : c'est de profil qu'il faut les prendre. Contentons-nous donc d'apprécier son œuvre indirectement, et mesurons-la par ses résultats.

Je prends devant moi la carte de l'empire romain. J'y aperçois ces cités fameuses, centres du pouvoir et de la civilisation dans l'Orient et dans l'Occident, Antioche, Tarse, Ephèse, Thessalonique, Athènes, Corinthe, Rome et tant d'autres. Puis, je me pose cette question : Dans

[1] Rom. XV, 18, 19. — [2] 2 Cor. XI, 28, 29.

ces villes, et dans les contrées qu'elles représentaient, quel était l'état moral et religieux des populations, avant que la mission de Paul eût commencé? quel était-il, quand elle se termina par son martyre? Pour rendre la question plus précise, restreignons-la à une seule de ces cités : Ephèse nous servira d'exemple pour toutes.

Une aveugle et puérile superstition avait envahi Ephèse, placée qu'elle était sous la protection d'une divinité mensongère, la fière et vindicative Diane. Son temple, célèbre dans tout le monde par la magnificence de son architecture, par la richesse de ses ornements, et par la beauté de ses statues, rassemblait dans son sein tous les genres d'idolâtrie, comme pour séduire plus sûrement tous les esprits : celle des images, celle de l'or, celle de l'art antique. Une corruption de mœurs inconnue de notre génération, toute corrompue qu'elle est, avait suivi cette doctrine d'erreur, où elle trouvait à la fois sa justification et son aliment. Quelques hommes supérieurs échappaient seuls à l'entraînement universel : mais c'était pour se jeter la plupart, après avoir épuisé toutes les ressources du génie et de l'étude, dans un scepticisme désolant et désespéré, terme fatal de toute la sagesse des sages. Ou bien, s'ils se rattachaient à l'un ou à l'autre des deux systèmes philosophiques qui se piquaient de répondre aux besoins élevés de la nature humaine, l'un, le stoïcisme, les enivrait par l'orgueil de l'esprit et par une impie déification d'eux-mêmes; l'autre, le platonisme, les égarait dans un spiritualisme sentimental,

qui, loin d'attaquer de front le fanatisme vulgaire, le consacrait sous couleur de l'épurer. Que restait-il alors à l'esprit humain, vide de lumière et de foi, aspirant à la vérité, mais enfoncé dans la matière, que d'appeler à son secours les folies des arts magiques, cette tentative chimérique pour combler l'abîme qui sépare le monde visible de l'invisible, ou peut-être ce pacte immoral avec l'Esprit de ténèbres contre l'Esprit de Dieu? Qu'on ajoute à tout cela une portion de la ville esclave de l'autre, le pauvre plus écrasé qu'on ne l'a vu nulle part dans les temps modernes, la femme abaissée et toute la vie domestique avec elle, le désordre passé en maxime[1]; et qu'on se figure, si on le peut, l'effroyable confusion qu'un tel état de choses devait engendrer dans les esprits et dans la conduite. On n'aura plus devant soi qu'un monde qui s'en va en dissolution, sans savoir où se prendre pour arrêter le travail de sa décomposition morale, tandis que les généreuses, mais vagues aspirations de quelques esprits, de quelques cœurs, peut-être de quelques consciences d'élite, se perdent et s'évanouissent comme un vain son dans les airs. Ce spectacle humiliant et lugubre est celui que présente, aux yeux de l'observateur impartial et judicieux[2], la superbe Ephèse (pour ne parler ici ni d'Antioche, ni d'Athènes, ni de Rome, ni de toutes les autres capitales du monde civilisé), tant que la doctrine de Jésus-Christ n'a pas franchi les étroites limites de la Judée.

[1] Rom. I, 32. — [2] NEANDER, *Histoire de la religion et de l'Eglise, durant les trois premiers siècles*, Introduction.

Transportons-nous à trente ans de là. Trente ans, c'est bien peu pour une réforme spirituelle. Les trente ans qui viennent de s'écouler en France compteront dans l'histoire parmi les générations qui ont le plus remué les sentiments et les idées; et cependant, avec tant d'inventions admirables, tant de découvertes surprenantes, tant de nouveautés fabuleuses, qu'avons-nous gagné durant ces trente années pour la religion et pour la morale, qui n'ont d'autre innovation à poursuivre que de revenir aux anciennes maximes de l'Evangile? Quelque chose, je le reconnais : une attention plus sérieuse apportée aux choses de Dieu, oui; un petit peuple appelé à la connaissance de Jésus-Christ, et le glorifiant par une vie nouvelle, oui encore; mais des gages d'une réforme étendue et profonde, aucun. Il n'en est pas de même pour Ephèse des trente années, je pourrais dire des vingt années qui précèdent l'an 65 de notre ère [1].

Nous voici à Ephèse en l'an 65. Cinq ans à peine nous séparent encore du jour où la destruction du temple d'Israël et de sa nationalité doit achever de livrer aux gentils le royaume de Dieu. Il y a vingt ans environ, un événement à la fois très petit et très grand s'est accompli dans notre ville : une église chrétienne y a pris naissance, dégagée du sein du paganisme, comme une île du sein de la mer. Ce n'est point une église excep-

[1] L'Eglise d'Ephèse s'est fondée vers l'an 45, sur la fin de la seconde mission de saint Paul (Actes XVIII).

tionnelle, comme sa sœur aînée de Jérusalem : elle n'a pas adopté, que nous sachions, ce saint partage d'une charité presque trop céleste pour la terre ; mais c'est pourtant une église vivante, qui, dans la mesure de sa foi et de son amour, réalise et révèle au monde l'esprit de Jésus-Christ. Elle ne compte pas non plus ses nouveaux disciples par milliers dans un jour ; mais elle est pourtant assez nombreuse pour réclamer les services de plusieurs pasteurs [1]. Au reste, ce n'est pas le nombre qui décide ici de l'influence, c'est la fidélité. Jésus-Christ est seul, et cependant, il fixe sur lui l'attention d'abord de tout un peuple, puis de tous les peuples de la terre : ainsi fera, petite ou grande, toute église qui, avec son nom, hérite de son esprit. Telle est l'église d'Ephèse. Comme symptômes de son action, je pourrais citer la Parole divine transportée de la synagogue dans une école de philosophie, et se répandant de là dans toute la contrée environnante ; la puissance de cette parole déclarée par ces pécheurs « venant confesser librement ce qu'ils ont fait, » et par ces traités de magie brûlés sur la place publique, « pour une valeur de cinquante mille pièces d'argent ; » enfin, ces fabricants de temples de Diane craignant pour leur déesse la perte de sa gloire, et pour eux-mêmes celle de leur commerce [2]. Mais laissons tout cela, pour nous arrêter à la seule présence, à la seule existence d'une église chré-

[1] Actes XX, 17, 37. — [2] Actes XIX, 19, 24-10.

tienne dans Ephèse. Elle est là, cette église, sous les yeux des Ephésiens : cela suffit.

Désormais, ni la vérité et la sainteté ne peuvent plus passer pour des chimères, ni la superstition, l'incrédulité, l'intempérance, pour des nécessités déplorables de la condition humaine. Quiconque, à côté de l'église chrétienne d'Ephèse, soupire après le bien et le vrai, a trouvé de quoi se contenter. Quiconque, à côté d'elle, se livre encore à l'erreur et au mal, est convaincu de mensonge et d'égarement volontaire. Il y a une ressource tout ouverte aux uns[1]; il y a une condamnation toute préparée pour les autres[2]. Il ne faut plus, chez les témoins de ce phénomène moral, que ce cœur droit que Jésus-Christ lui-même a besoin de trouver dans l'homme pour faire en lui son œuvre[3]. Il est venu, il est là dans l'église nouvelle, ce germe qui n'a plus qu'à croître pour donner à la population d'Ephèse le fruit précieux qu'elle réclame, sans le connaître. Qu'il croisse, voici la vie de l'Esprit, « et cette vie abondante[4], » qui va succéder à la sève luxuriante, mais égarée et perdue, d'une vie toute prodiguée à la chair. Qu'il croisse, et voici une charité divine, une fraternité inconnue, une bienfaisance publique et particulière sans nom dans l'antiquité, qui va prendre la place d'un égoïsme sans frein, comme sans pudeur. Qu'il croisse, et voici l'aurore d'une affection domestique entre époux, entre parents

[1] 1 Cor. XIV, 24, 25. — [2] Eph. V, 11-13. — [3] Jean III, 20, 21; Luc XVI, 31; Marc VI, 5. — [4] Jean X, 10.

et enfants, entre maîtres et serviteurs, qui va faire de la famille le berceau, l'école et l'église d'un peuple régénéré. Qu'il croisse, et c'en est assez pour que s'élève dans Ephèse sur les ruines de l'ancien monde, un monde nouveau, où l'homme, en trouvant « le Dieu vivant et vrai, » se trouve lui-même. Je n'ai parlé que d'Ephèse. Mais la même lumière est allumée dans Antioche, dans Tarse, dans Thessalonique, dans Athènes, dans Corinthe, dans Rome, dans une multitude d'autres villes de moindre importance. Donnez à ces foyers épars le temps de communiquer entre eux; et la flamme céleste, se répandant de proche en proche, couvrira enfin l'empire romain, en attendant qu'elle s'étende au reste de la terre.

J'ai l'air de faire de la prophétie, et ne fais que de l'histoire. Oui, la suite a justifié ces heureuses prévisions, dans l'exacte proportion de la fidélité de l'Eglise. Parce qu'elle se relâche peu à peu dans la foi et dans la vie, elle n'accomplit qu'imparfaitement cette grande mission; mais parce qu'elle a pourtant quelque chose de Jésus-Christ, elle l'accomplit dans une certaine mesure; et certes, malgré tout ce qui manque à notre société moderne, il faudrait être bien aveugle, bien injuste, bien ingrat, pour ne pas reconnaître sa supériorité sur la société contemporaine de Jésus-Christ. La moitié du genre humain dans la servitude; la femme méconnue, avilie; le sanctuaire domestique profané par le culte du péché; le matérialisme accepté par l'esprit humain comme son terme, et presque comme son re-

pos ; les gladiateurs s'entr'égorgeant, pour le divertissement des dames romaines ; les rois étrangers traînés dans les fers, derrière le char de leur vainqueur triomphant — nous n'avons pourtant pas toutes ces horreurs. Oui, durant la génération qui s'est écoulée de l'an 35 à l'an 65, l'empire romain a été semé d'une semence de vie éternelle, qui contient en germe toute une révolution, non-seulement morale, mais domestique, civile, politique, matérielle même, pour peu que le monde soit fidèle à cultiver cette semence venue du ciel, mais acclimatée dans l'humanité.

Eh bien ! cette semence salutaire, dont le champ est le monde païen, qui en a été le semeur? Allez demander à Ephèse qui lui a donné une église chrétienne ; Ephèse répondra tout d'une voix : l'apôtre Paul. Tarse : l'apôtre Paul ; Thessalonique : l'apôtre Paul ; Athènes : l'apôtre Paul ; Corinthe : l'apôtre Paul. Cette énumération vous fatigue? abrégeons. Salamine, Paphos, Antioche de Pisidie, Iconie, Lystre, Derbe, Perge, Troas, Philippes, Bérée, Cenchrée ; la Galatie, la Phrygie, la Mysie, la Pamphylie, la Cilicie, et combien d'autres : l'apôtre Paul. Et quant à ces deux grandes capitales, l'une de l'orient grec, l'autre de l'occident romain, Antioche et Rome, si elles ne peuvent vous dire que c'est l'apôtre Paul qui a fondé leurs églises, elles vous diront qu'il les a tellement affermies par sa parole qu'elles le considèrent comme les ayant plus fondées que leurs fondateurs eux-mêmes; l'une, qu'il a tant de fois exhortée selon le

Seigneur, l'autre, qu'il a visitée deux fois, après l'avoir nourrie par cette lettre divine que saint Chrysostome a surnommée « la clef d'or des Ecritures[1]. »

Chose étonnante, que ce que peut faire un homme, un seul homme! La merveilleuse activité de notre apôtre lui prête une sorte de toute-présence dans tout l'empire romain, sur la vaste étendue duquel le nom de Paul projette partout son ombre immense. Que sommes-nous, prédicateurs ou missionnaires d'aujourd'hui, devant un tel homme (car c'est un homme, un simple homme, on a besoin vraiment de faire effort pour ne pas l'oublier)? Son histoire ne nous paraîtrait-elle pas incroyable, si elle nous était rapportée ailleurs que dans les Ecritures divines? Ne dirait-on pas de quelqu'un de ces géants de la fable, aux aventures desquelles la réalité a fourni à peine son humble contingent, ou son modeste point de départ? Que sont-elles devenues, ces grandes figures du siècle premier? La race en est-elle à jamais éteinte, le moule brisé, la tradition perdue, comme de ces animaux disparus qui ne révèlent plus leur passage sur notre terre que par des fragments de leurs os desséchés? Mais non: tel que Paul apparaît à notre génération amollie, tel devait apparaître un Moïse ou un Samuel à la génération plus qu'amollie où Saul de Tarse prit le jour; et tel à peu près nous apparaît encore aujourd'hui un Luther

[1] On a lieu de croire, d'ailleurs, que l'église de Rome a été fondée par des disciples de saint Paul.

ou un Calvin. Prophètes, apôtres, réformateurs, séparés par tant de siècles, ils se sont tous trouvés, ces grands hommes de Dieu, au moment où Dieu en a eu besoin ; et il s'en retrouverait encore aujourd'hui, si la foi de leur cœur renaissait en quelqu'un de leurs descendants, selon ce mot admirable de Luther : « Si j'avais la foi d'Abraham, je serais Abraham. »

Quoi qu'il en soit, possible ou non en d'autres temps, la voici fournie par saint Paul, cette prodigieuse carrière. Vous ne sauriez mieux la mesurer qu'en vous demandant ce qu'il y aurait de changé dans l'histoire de ce monde, si cet homme seul n'était pas né. Vous ou moi de moins dans le monde, et l'effet en serait à peine senti au delà du cercle de quelques amis, d'un public restreint, tout au plus d'une génération ou deux. Mais saint Paul de moins : qui peut en calculer les suites immenses, dans les maximes, dans les mœurs, dans la littérature, dans l'histoire, dans tout le développement de la race humaine, à commencer par notre vieille Europe, qui peut s'appliquer tout entière ce qu'il écrivait aux chrétiens de Tessalonique : « Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire? Certes, vous êtes notre gloire et notre joie[1]. » Saint Paul de moins : prenez garde, écartez-vous, ou craignez d'être ensevelis sous les ruines de tout l'édifice social de dix-huit siècles, croulant sur ses fondements.

[1] 1 Thess. II, 19, 20.

Saint Paul de moins : effacez donc toutes ces églises qui sont nées par centaines sur ses pas; relevez ces temples et ces idoles qu'il a abattus, non pas de ses mains, ce n'est pas la manière apostolique, mais par la seule vertu de sa parole; supprimez ces germes féconds de régénération pour l'individu, pour la famille, pour la société, qu'il a plantés de lieu en lieu; replongez, replongez l'Europe, l'empire romain, dans la barbarie d'une civilisation « sans Dieu et sans espérance... » Mais vraiment de qui parlé-je? Est-ce du Fils de Dieu? Non, ce n'est que de son humble messager; mais d'un messager que sa grâce anime, et qui nous a montré, dans un corps chétif et avec une parole débile, ce que peut un homme, un simple homme, quand il ne veut que ce que Dieu veut[1].

Convenons-en cependant, il manque quelque chose à la mesure ainsi prise du travail de saint Paul; il y manque le point de comparaison, le rapport à nous-mêmes et à notre expérience personnelle. Nous nous en rapprocherons davantage en contemplant le travail de notre apôtre dans cette œuvre qui subsiste encore aujourd'hui, et dont chaque jour nous subissons directement l'influence : dans l'œuvre de sa parole écrite.

La précaution prise par saint Pierre : « J'aurai soin que vous puissiez encore après mon départ vous remettre continuellement ces choses en souvenir[2], » Paul

[1] Jean XV, 7. — [2] 2 Pierre I, 15.

l'a prise également, et plus largement que n'a fait saint Pierre, ni aucun autre apôtre. Là encore il est en droit de dire : « J'ai travaillé plus qu'eux tous. » Les deux tiers des lettres apostoliques portent le nom de notre apôtre.

On s'étonnera peut-être de la place que je donne à la correspondance de saint Paul dans son travail apostolique. Quatorze lettres, dont la plus longue ne dépasse pas seize chapitres, est-ce donc là un si grand travail ? et pour grand qu'il fût, n'est-ce pas à l'inspiration divine qu'on en doit faire honneur, plutôt qu'à l'activité de l'homme? Mais une telle surprise serait irréfléchie ; ou bien elle supposerait des notions étroites, soit de l'action de l'homme, soit de celle de Dieu.

Le travail d'un écrivain ne se mesure pas au nombre des pages qu'il a écrites. Un grand acteur tragique des temps modernes a dit quelque part (pardonnez-moi ce rapprochement, j'en ai besoin pour éclaircir ma pensée) : « On me sait gré de réveiller dans l'esprit une foule d'idées par un mot, fort simple en apparence ; il semble que mon intonation soit la page d'un livre : c'est qu'en effet cette intonation est le résultat d'un livre de réflexions. » Pensée profonde, parce qu'elle est vraie, et qui, pour être empruntée à un ordre de faits tombé dans un juste discrédit, n'en jette pas moins de jour sur beaucoup de choses qui échappent au vulgaire ; car toutes les grandeurs humaines se touchent par certains points. Il en est de tel coup de pinceau de Raphaël, de tel coup de ciseau de Michel-Ange, comme

de telle intonation d'un Roscius : il ne prend qu'un instant à donner, mais il a pris des années à préparer. Ne parlons que de l'art d'écrire, celui qui se rapproche le plus du travail que je fais remarquer chez notre apôtre. Chacun de ces mots féconds que vous admirez dans un grand écrivain est le fruit d'une longue série de pensées et d'expériences, qu'il a fallu, par un double effort, d'abord recueillir de toutes parts, et puis concentrer dans un résumé substantiel. Vous dites en le lisant : Ce n'est qu'une ligne ; mais c'est que vous ne voyez pas sous cette ligne la multitude infinie d'essais et de ratures qui l'ont précédée. Je ne parle pas des essais et des ratures qui se font sur le papier, quoiqu'il soit juste aussi d'en tenir compte ; je parle des essais et des ratures qui se font dans l'homme intérieur, dans l'esprit, dans le cœur, dans la conscience, par les méditations, par les lectures, par les veilles, par les épreuves, par les deuils, par le sang, par les larmes. Que si ce grand écrivain est un grand apôtre, c'est-à-dire plus qu'un grand philosophe, puisque c'est dans les profondeurs de la vérité divine que son intelligence va puiser, et plus qu'un grand poëte, puisque c'est sur les hauteurs de l'esprit divin que son imagination va se retremper ; un apôtre, c'est-à-dire un de ces nuages qui se promènent entre le ciel et la terre, chargés du feu d'en haut, et lançant au sein des ténèbres d'ici-bas ces éclairs qui illuminent d'une clarté soudaine l'horizon spirituel d'un homme, disons mieux, de l'huma-

nité : « Je puis tout en Christ, qui me fortifie, » ou bien : « Quand je suis faible, alors je suis fort, » ou encore : « Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir c'est gain » — qui peut douter que chacun de ces traits de lumière ne révèlent, dans l'esprit et dans le cœur d'où ils s'échappent, un long, un sérieux, un pénible travail?

L'inspiration, celle du Nouveau Testament surtout, ne change rien à cela. L'Esprit de Dieu s'unit à l'esprit de l'homme dans l'inspiration, à peu près comme la nature divine à la nature humaine dans l'incarnation. Que si le Fils de Dieu présent en Jésus-Christ n'empêche pas la participation douloureuse du Fils de l'homme au salut enfanté, la parole divine vibrant dans la parole humaine de l'apôtre n'empêche pas davantage la participation laborieuse de la parole humaine au salut annoncé. Dieu et l'homme dans le premier cas, l'Esprit de Dieu et l'esprit de l'homme dans le second, ne s'amoindrissent pas mutuellement, ils sont tout entiers à côté l'un de l'autre. Aussi, chacun de ces mots que je viens de citer (et que j'ai choisis comme au hasard sur la première page venue de notre apôtre), pour être trouvé dans les régions célestes de l'Esprit divin, n'en est pas moins cherché dans le fond intime de l'esprit humain, dans les leçons de l'expérience, dans les amertumes de l'épreuve, dans la formation et le développement de l'homme nouveau, dans tout le long apprentissage de la vie spirituelle. Qui dira quels combats il a fallu livrer au cœur naturel avant de concevoir, ou si vous

l'aimez mieux, avant de recevoir le chapitre IV de la première épître de saint Jean? Les organes du Saint-Esprit passent aux yeux du vulgaire pour les enfants gâtés de l'inspiration, et ils en sont les martyrs. Béni soit le feu qui descend du ciel! mais malheur au nuage chargé de le transmettre à la terre, soit qu'il se fatigue pour le contenir, ou qu'il se déchire pour lui donner passage[1]!

Je pourrais donc, à bon droit, parler du travail prodigieux que supposent des lettres telles que celles qui nous viennent de l'apôtre Paul. Mais cette pensée ne frapperait pas également tous les esprits; et je tiens surtout à apprécier les écrits de l'Apôtre, comme j'ai fait ses voyages, par le fruit qu'ils ont porté, par le bien qu'ils ont fait au monde.

Le fruit que les écrits de Saint Paul ont porté, le bien qu'ils ont fait au monde? Vous n'avez pas besoin d'interroger, pour le reconnaître, ni une antiquité reculée, ni des rivages inconnus: interrogez-vous vous-même; et par vous-même, jugez de tous les autres. Vous n'avez, vous, eu de rapport avec saint Paul que par ses écrits, et pourtant, il vous semble l'avoir personnellement connu : tant de vie et de chaleur palpite dans sa parole, qu'on penserait n'avoir qu'à en approcher la main pour sentir battre ce cœur qui a cessé de battre depuis bientôt dix-huit cents années. Lecteur

[1] Jér. XX. 8, 9; Dan. X, 8, etc.

reconnaissant de saint Paul, qui devancez avec une sainte impatience le jour où vous pourrez, « dans les tabernacles célestes, » lui « raconter ce que Dieu a fait à votre âme[1] » par son ministère, c'est à vous que je fais appel pour rendre témoignage, dès aujourd'hui, de la part que les épîtres de saint Paul ont eue à votre développement spirituel. Vous rappelez-vous l'épître aux Romains? et avez-vous lu quelque autre part, même dans la Bible, un exposé plus complet, plus substantiel, plus persuasif, de cette parole d'un prophète : « Le juste vivra par la foi, » c'est-à-dire du salut donné de Dieu « gratuitement par grâce » par la foi en Jésus-Christ, et communiquant tour à tour à l'âme la vie de la justice[2], la vie de la paix[3], la vie de la sainteté[4]? Vous rappelez-vous l'épître aux Galates? et avez-vous lu quelque autre part, même dans la Bible, une explication plus concise, plus lumineuse, des secrets rapports qui unissent entre elles les deux alliances, ou une démonstration plus solide de la supériorité de l'économie de l'Esprit sur celle de la lettre, l'une ne supprimant la gloire visible de l'autre qu'au profit de la gloire invisible, seule réelle? Vous rappelez-vous les deux épîtres aux Corinthiens? et avez-vous lu quelque autre part, même dans la Bible, un recueil plus instructif et plus abondant de directions pratiques, pour la conduite de la vie chrétienne, pour la discipline de l'Eglise, pour la célé-

[1] Ps. LXVI, 16. — [2] Rom. I-IV. — [3] Rom. V. — [4] Rom. VI-VIII.

bration des sacrements, pour l'administration des dons de Dieu, pour la mission de la femme, pour l'exercice de la bienfaisance? Et l'épître aux Ephésiens, pour la distinction naturelle et la fusion spirituelle de ces deux peuples dont se compose le peuple nouveau de Jésus-Christ? et les épîtres pastorales, pour le ministère des pasteurs? et l'épître à Philémon, pour l'esprit de la charité chrétienne?... je n'ai pas tout dit, mais comment tout dire?

Je demandais tantôt : saint Paul de moins dans le monde, qu'y perdrait le monde? Je demande maintenant : saint Paul de moins dans la Bible, qu'y perdrait votre âme? Faites disparaître de votre Nouveau Testament cette centaine de pages au haut desquelles vous lisez le nom de Paul. Certes, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il ne reste plus dans votre Bible de quoi vous sauver. Il ne nous faut pour nous sauver que Jésus-Christ seul; et pour connaître Jésus-Christ, il faut si peu de chose : un mot de sa bouche, un mot d'un de ses disciples, un mot de l'Ancien Testament, que dis-je? un simple nom, et ce nom bégayé dans une promesse obscure à l'oreille du premier homme, longtemps avant que rien soit écrit et qu'il soit question d'une Bible dans le monde. Mais un peu de pain et d'eau nous suffit pour vivre, et cependant nous recueillons avec actions de grâces, et cette nourriture substantielle que Dieu nous donne dans la chair des animaux, et ces fruits exquis qu'il suspend aux arbres pour rafraîchir notre palais

desséché, et ce sang de la grappe qu'il commande à la vigne de prodiguer pour « réjouir le cœur de l'homme[1]. » Nous pourrions aussi sauver nos âmes, avec saint Paul de moins dans notre Bible, oui; mais de quelle nourriture solide, de quels rafraîchissements délicieux, de quelle vertu salutaire nous serions privés en perdant ces cent pages! Où auriez-vous aussi bien appris à connaître cette voie, si nouvelle à la fois et si simple, de la justification par la foi sans les œuvres, si saint Paul n'eût pas écrit les quatre premiers chapitres de son épître aux Romains? Où, le prix inestimable, suprême, unique, de la charité devant Dieu et devant les hommes, si saint Paul n'eût pas écrit ce cher et précieux chapitre XIIIe de sa première épître aux Corinthiens? Où, la gloire chrétienne de la vie domestique, et la place de Jésus-Christ entre le mari et la femme, entre les parents et les enfants, entre les maîtres et les serviteurs, si saint Paul n'eût pas écrit le Ve chapitre de son épître aux Ephésiens? Où, la vertu puissante de chacun des secours que Dieu met à notre portée pour la sainte guerre, si saint Paul n'eût peint l'armure complète du soldat de Jésus-Christ dans le VIe chapitre de la même épître? Où, l'ambition permise à la sainteté du chrétien, si saint Paul n'eût écrit le dernier chapitre de sa première épître aux Thessaloniciens? Où, la loi nous tenant asservis au péché, sans Romains VII?

[1] Ps. CIV, 15.

Où, la rejection des juifs devenue la vocation des gentils, sans Romains XI? Où, le germe de la véritable force, sans 2 Corinthiens XII? Où, le sens profond de Moïse, sans Galates IV? Où, le rapport de la foi aux œuvres, sans Ephésiens II? Où, tout le reste, sans tout le reste? Ah! si vous n'êtes pas le plus ingrat des hommes ou le plus incrédule, levez-vous, et confessez qu'entre tous les mortels qui ont passé sous la voûte des cieux, il n'en est aucun à qui vous deviez plus, à qui vous deviez autant qu'à saint Paul.

Voilà pour nous. Mais étendez un peu plus loin vos regards : à droite, à gauche, devant, derrière, voyez ces cent pages, traduites en deux cents langues, arrachant le même témoignage, je ne dis pas à l'Anglais, à l'Allemand, à l'Italien, à l'Espagnol, au Grec, au Russe, mais à l'habitant de l'Asie jusqu'au fond de la Sibérie, mais à l'habitant de l'Amérique jusqu'aux glaces du Labrador, mais à l'habitant de l'Afrique jusqu'aux plaines désertes du Bassouto, mais à tout ce qu'il y a de chrétien de cœur parmi ces millions de baptisés qui couvrent la terre; que dis-je, l'arrachant même à ceux qui ne sont chrétiens que de nom, s'ils ont seulement, à défaut de cette foi qui leur manque, assez d'intelligence pour comprendre qu'en semant ces principes de vie éternelle sur lesquels seuls je viens d'appeler votre attention, saint Paul a semé à pleines mains dans le monde tous les germes de la culture, de l'éducation, de la justice, de l'ordre, de la liberté, de la civilisa-

tion. Puis, l'époque contemporaine entendue, remontez le cours des siècles, et mesurez, si vous le pouvez, la part que saint Paul a eue à tout ce qui s'est fait de bon dans le monde chrétien : la part qu'il a eue au réveil religieux de nos jours, lui qui a toujours été le premier consulté dans tous les réveils religieux des peuples issus des gentils ; la part qu'il a eue à la Réformation, lui qui a réveillé, dans la bibliothèque d'Erfurt, ce Luther qui devait réveiller l'Eglise ; la part qu'il a eue à la fidélité des Vaudois et des Pauvres de Lyon, lui qui a donné son nom à cette section de l'église d'Orient dont ils paraissent descendre[1] ; la part qu'il a eue aux travaux des Colomban, des Boniface, des Patrick, des Cyrille et des Méthodius, et de tous les missionnaires de l'Europe, lui dont ils n'ont eu qu'à suivre l'exemple et à continuer l'œuvre ; la part qu'il a eue à la conversion et au développement des Pères de l'Eglise, lui qui a été l'ami des Barnabas et des Clément de Rome, le maître favori des Athanase et des Chrysostome—jusqu'à ce que vous arriviez à ce moment solennel où sa tête tombe aux portes de Rome ; à ce moment qui eût fait un vide si grand dans l'humanité, si les lettres de notre apôtre, ses quatorze petites lettres, avidement recherchées et communiquées de proche en proche, n'étaient venues tout aussitôt combler la grande action de sa parole vivante, par l'action plus

[1] G. S. Faber, *Vallenses and Albigenses*

grande encore de sa parole écrite. Que si vous vouliez ne rien oublier, il faudrait le suivre encore dans les temps obscurs au-devant desquels nous marchons; il faudrait essayer d'apprécier cette influence salutaire, croissant chaque jour en profondeur et en étendue, qui lui est encore réservée sur les générations futures, jusqu'à l'entier accomplissement des prophéties qu'il a écrites lui-même, et au retour de celui qu'il a tant aimé et si impatiemment attendu. Ah! ce que la terre doit à saint Paul, ce qu'elle lui a dû, ce qu'elle lui devra, de pieux pasteurs, de zélés missionnaires, de chrétiens éminents, de livres utiles, de fondations charitables, d'exemples de foi, de charité, de pureté, de sainteté, qui le calculera? qui tentera seulement de le calculer? C'est à l'humanité tout entière de se lever, et de confesser qu'entre tous les noms de ses bienfaiteurs qu'elle se plaît à proclamer de siècle en siècle, il n'en est aucun qu'elle proclame avec autant d'accord, de reconnaissance et d'amour, que le nom de l'apôtre Paul!

En deux mots : Paul de moins dans le monde, c'est l'Evangile retenu pendant des siècles peut-être sur les bords de l'Asie, et loin de notre Europe, dont Paul a fait, après Jésus-Christ, le centre de la conversion et de la civilisation du globe; et Paul de moins dans la Bible, c'est la vérité chrétienne à demi révélée, la vie chrétienne à demi comprise, la charité chrétienne à demi

connue, la foi chrétienne à demi victorieuse..... Mais, c'est assez nous arrêter sur la grandeur de son œuvre. Craignons jusqu'à l'apparence de rendre à l'apôtre ce qui n'appartient qu'au Seigneur. Encore une fois, point d'idolâtrie! Entre l'apôtre et le Seigneur, il y a toute la distance de l'imperfection à la perfection, du racheté au Rédempteur, de l'homme à Dieu. Aussi bien, je l'ai dit, et vous le verrez dans la suite de ces discours, loin de vouloir dissimuler les infirmités de Paul, j'en ai besoin pour mettre son exemple à notre portée; c'est grâce à elles qu'il peut nous dire : « Soyez comme moi, car je suis aussi comme vous[1]. » J'ai un dessein trop sérieux pour m'amuser à flotter dans les nuages d'une prédication admirative; je me hâte vers l'application pratique de mon sujet; et si je vous fais contempler saint Paul, c'est pour qu'il se forme parmi nous un peuple d'imitateurs de saint Paul, qui comprennent et pratiquent leur œuvre ainsi qu'il a compris et pratiqué la sienne.

Lui son œuvre, et nous la nôtre : à chacun la sienne. Ce n'est pas l'ambition que je prêche, même spirituelle : c'est la fidélité. Loin de moi de vous dégoûter de votre œuvre, en vous en proposant une chimérique, qui serait au-dessus de votre portée, et qui d'ailleurs n'est pas dans votre vocation. A saint Paul, l'œuvre d'un saint Paul, à laquelle saint Paul a été appelé de Dieu, et pour

[1] Gal. IV, 12.

laquelle saint Paul a été préparé de Dieu; et à vous, votre œuvre, à laquelle vous avez été également appelé, et pour laquelle, n'en doutez pas, vous avez été également préparé. Vous n'avez pas un monde à parcourir et à convertir, mais vous avez autre chose à faire pour la gloire de votre Dieu sauveur : vous, un troupeau à nourrir de la Parole de vie; vous, une famille à entretenir et à conduire dans les voies du Seigneur; vous, ma sœur, un ménage à diriger, et de jeunes enfants à instruire; vous, jeunes gens, des études à suivre pour une carrière à venir, connue déjà ou encore inconnue. Eh bien! qui que vous soyez, et quoi que vous ayez à faire, soyez content de la tâche qui vous est échue; et tout en l'agrandissant, si Dieu vous en fournit l'occasion[1], aspirez moins à l'agrandir qu'à la remplir, selon une heureuse expression qui s'est établie dans toutes les langues des hommes: la remplir, c'est-à-dire ne rien laisser dans ses obligations où votre action n'entre et ne pénètre.

Au reste, nous sommes mauvais juges de la portée que Dieu peut donner à notre travail. Saint Paul lui-même, en prêchant l'Evangile ou en écrivant ses lettres, ne se rendait pas compte de tout le bien que Dieu faisait par lui au monde : le connaître eût été peut-être un trop grand piége pour l'humilité d'un homme. Soyons fidèles seulement, et laissons à Dieu les

[1] 1 Cor. VII, 21, 22.

résultats. Quels qu'ils soient, nous ne perdrons pas notre récompense, qui sera proportionnée moins au succès qu'au travail, et moins au travail qu'à l'esprit dans lequel il s'accomplit; fussent-ils nuls, nous aurions gagné du moins de pouvoir dire, dans les paroles d'un saint prophète : « J'ai travaillé en vain, j'ai usé ma force pour néant et sans fruit; toutefois mon droit est devant l'Eternel, mon œuvre est par devers mon Dieu[1]. » Mais ils ne seront pas nuls : celui qui tient le langage que je viens d'emprunter à un prophète, ce n'est pas le prophète, c'est le Messie; le Messie, dont l'œuvre devait, après un temps d'épreuve, couvrir et soumettre la terre entière.

Quoi qu'il en soit, portez, chacun, dans votre œuvre, l'esprit que le grand apôtre a porté dans la sienne, et le but de ce discours aura été atteint. Le voulez-vous? Je ne dis pas le voudriez-vous? mais je dis : le voulez-vous? Ceux qui le voudraient — c'est tout le monde, depuis les plus indignes, qui se livrent au mal sans parvenir à méconnaître les droits du bien, jusqu'à ces presque chrétiens qui, touchés de la beauté de la vie chrétienne, ne peuvent pourtant pas se décider à faire tout ce que Dieu veut, tristes, mais comme le jeune riche, et prenant mieux leur parti de cette tristesse que du sacrifice demandé : ce n'est pas sur eux que je compte, à moins que leur cœur ne change... Mais ceux qui

[1] Es. XLIX, 4.

veulent (et il y en a devant moi plus qu'on ne pense, plus peut-être que dans ma petite foi je ne pense moi-même) ceux qui veulent, comme saint Paul, dût-il leur en coûter l'idole la plus chérie, les plaisirs les plus entraînants, la volonté propre la plus enracinée; ceux qui disent à Dieu dans leurs prières : Mon Dieu, tu vois mon cœur, me voici pour faire ta volonté! ceux-là, ceux-là seuls forment ce peuple particulier du Seigneur dont je vous parlais en commençant, et que j'ai à cœur de rassembler en esprit par la parole, en attendant qu'il me soit donné, ou à quelque autre plus honoré de Dieu, de convertir cette parole en action, et de recueillir ce peuple en un corps visible, pour qu'il soit la lumière placée sur le chandelier, la ville située sur la montagne.

Toutefois, avec le but pratique que j'ai devant les yeux, c'est peu de vous exciter à jalousie par la fidélité de notre apôtre, il faut chercher l'explication de cette fidélité si active et si rare. Comment Paul a-t-il été rendu capable de faire tout ce qu'il a fait? L'examen de cette question n'occupera pas moins de trois discours, tant la matière est étendue. Nous reconnaîtrons chez l'Apôtre, en remontant le cours du temps, une triple préparation pour son œuvre : une préparation intérieure, son christianisme ; une préparation historique, sa conversion ; une préparation naturelle, sa personnalité. Ce sera chercher l'Apôtre tour à tour dans Paul, dans Saul, et dans la transition de Saul à Paul.

Ce n'est qu'après avoir parcouru tout ce chemin sur les pas de l'Apôtre, que nous pourrons, dans un dernier discours, reconnaître si nous sommes prêts à l'y suivre, et à nous engager dans ce peuple-apôtre auquel le Seigneur a réservé le relèvement de l'Eglise et la régénération du monde.

SAINT PAUL.

SECOND DISCOURS.

SON CHRISTIANISME,

OU SES LARMES.

SAINT PAUL.

SECOND DISCOURS.

SON CHRISTIANISME, OU SES LARMES.

« Or il envoya de Milet à Ephèse pour faire venir les pasteurs de l'église, et quand ils furent arrivés vers lui, il leur dit: Vous savez de quelle manière je me suis conduit avec vous, dès le premier jour que je suis entré en Asie, servant le Seigneur en toute humilite et AVEC BEAUCOUP DE LARMES, et parmi beaucoup d'epreuves qui me sont survenues par les embûches des Juifs, et comment je ne vous ai rien derobé des choses qui vous étaient utiles, et n'ai pas manqué de vous les annoncer et enseigner, publiquement et par les maisons, prêchant, tant aux Juifs qu'aux Grecs, la conversion envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ. Et maintenant voici, étant lie par l'Esprit, je m'en vais à Jérusalem, ignorant les choses qui m'y doivent arriver, sinon que le Saint Esprit m'avertit de ville en ville, disant que des liens et des tribulations m'attendent. Mais je ne tiens compte de rien, et ma vie ne m'est point precieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu. Et maintenant voici, je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu. C'est pourquoi je proteste devant vous, au jour d'aujourd'hui, que je suis net du sang de tous; car je ne me suis point dérobé à vous annoncer tout le conseil de Dieu. Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a etablis evêques. pour paître l'Eglise de Dieu, laquelle il a acquise par son propre sang. Car je sais qu'après mon depart il entrera parmi vous des loups ravissants, qui n'épargneront point le troupeau, et qu'il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverties, pour attirer des disciples après eux. C'est pourquoi veillez, vous souvenant que durant trois ans, je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir un chacun AVEC LARMES. Et maintenant, mes frères, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui peut achever de vous edifier et vous donner l'heritage avec tous les sanctifiés. Je n'ai désiré ni l'argent, ni l'or, ni le vêtement de personne[1]; et vous savez vous-mêmes que ces mains ont fourni ce qui m'etait nécessaire, et à ceux qui étaient avec moi. Je vous ai montré en toutes choses qu'il faut ainsi en travaillant s'accommoder aux faibles, et se souvenir des paroles du Seigneur Jesus; car lui-même a dit: « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Et quand il eut dit ces choses, il se mit à genoux et pria avec eux tous. Alors TOUS FONDIRENT EN LARMES, et se jetant au cou de Paul, ils le baisaient, étant surtout affligés de cette parole qu'il avait dite, qu'ils ne verraient plus son visage; et ils le conduisirent au navire. » (ACTES XX, 17-38.)

Voulant expliquer aujourd'hui en saint Paul l'apôtre par le chrétien, j'ai cru ne pouvoir choisir de texte plus

[1] Ou: « Je n'ai demandé à personne ni argent, ni or, ni vêtement. » (De Wette, etc.)

approprié à cette matière que le discours qu'il adresse aux pasteurs d'Ephèse. Paul les excite à remplir fidèlement leur tâche, par la fidélité avec laquelle il a rempli la sienne : il se place de la sorte à un point de vue personnel (dans le sens élevé du mot), et les entretient de lui-même, de ce qu'il a fait, de ce qu'il est. C'est une bonne fortune pour la recherche qui nous occupe ; car, que pouvons-nous plus désirer que de prendre saint Paul sur le fait, peint par lui-même, et sous les traits qui forment à ses propres yeux la substance de son ministère apostolique ?

Il est vrai qu'il se peint comme apôtre, et c'est comme chrétien que nous voulons le contempler ; mais cette différence, considérable chez un autre, s'efface chez lui. Pour lui, l'apôtre, c'est tout simplement le chrétien autorisé de Dieu à ne vivre que pour communiquer son christianisme au monde, et puis revêtu pour cette communication de certains pouvoirs surnaturels, qui sont une grâce de l'apostolat, mais qui n'en sont pas l'essence intime ou la force propre. De là, se peignant comme apôtre, il ne se peint ni comme orateur, ni comme administrateur, ni comme homme de science, ni même comme dépositaire de la vertu des miracles ; mais il se peint par son renoncement, par sa charité, par sa tendresse, descendu qu'il est jusque dans cette région du dedans où le chrétien et l'apôtre se confondent dans l'homme intérieur. Il nous livre, en quelques lignes, le secret de sa vie apostolique dans le secret de sa vie chrétienne.

Mais ces quelques lignes sont si pleines que je me vois contraint de choisir encore dans ce résumé : la doctrine de Paul, sa foi, sa charité, son zèle, son activité, son dévouement, sa patience, sa vigilance, tout est dans ce discours, si court, mais si substantiel, et que l'on peut considérer comme une sorte d'oraison funèbre anticipée de toute son œuvre apostolique. Parmi tant de traits divers dont se forme le christianisme de saint Paul peint par lui-même, je cherche un trait saillant qui domine le reste et qui fasse l'unité du portrait : je le trouve dans les larmes de l'Apôtre. Plus l'énergie indomptable du plus grand des apôtres semble contraster avec ce symptôme émouvant de l'infirmité humaine, les larmes, plus je suis frappé de la place qu'elles occupent dans la scène de Milet. On dit quelquefois qu'un homme a des larmes dans la voix : on peut dire aussi que saint Paul a des larmes dans tout son discours, sans préjudice (merveilleux paradoxes de l'Evangile !) de la joie chrétienne qui n'y en respire pas moins librement. Je l'entends, dès le début, rappeler les larmes dont sa carrière apostolique est toute semée : « Servant le Seigneur en toute humilité et avec beaucoup de larmes. » Un peu plus loin, il nous remet en mémoire les larmes qu'il versait en exhortant ses chers Ephésiens : « Vous souvenant que durant trois ans, je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir un chacun avec larmes. » Puis, son discours fini, le voici qui, après s'être à grand'peine contenu quelques instants pour faire la prière, confond

ses larmes avec celles de ses auditeurs, parce qu'ils ne devaient plus se revoir : « Alors tous fondirent en larmes. »

Les larmes de saint Paul, non pas les larmes d'une sensibilité molle ou charnelle, mais des larmes plus sérieuses, plus significatives, dont la source est dans le fond même de la nature et de la grâce tout ensemble, feront mieux que d'appeler une larme dans nos propres yeux : elles éveilleront dans notre esprit plus d'une réflexion salutaire, et nous laisseront entrevoir dans le cœur de l'Apôtre ce christianisme intérieur et personnel que nous poursuivons. Etudions-les donc : aussi bien, elles n'ont pas toutes le même caractère. Les premières, celles que lui ont arrachées les souffrances de son apostolat, ce sont les larmes de la douleur. Les secondes, celles que lui a coûtées sa sollicitude pastorale, ce sont les larmes de la charité. Les dernières, celles que lui fait répandre en ce moment la perspective de ne plus revoir ses amis d'Ephèse, ce sont les larmes de la tendresse. Singulière pensée, dites-vous peut-être, que de démêler le christianisme de saint Paul dans ses larmes diverses! Singulière tant qu'on voudra, pourvu qu'elle soit vraie; et elle est d'autant plus vraie que l'Apôtre s'offre ainsi à nous tout naturellement, cédant à l'impulsion de son cœur et sans songer à poser devant qui que ce soit. Au reste, pour que nul ne craigne que le point de vue où je me place soit au-dessous de mon sujet, le trait par lequel je caractérise l'Apôtre est de ceux dont le Saint-

Esprit peint le Maître lui-même. Jésus a eu ses larmes, et toutes les mêmes larmes que saint Paul : ses larmes de douleur, quand il a pleuré en Gethsémané [1]; ses larmes de charité, quand il a pleuré sur l'avenir de Jérusalem [2]; ses larmes de tendresse, quand il a pleuré au tombeau de Lazare, son ami [3].

Les premières larmes par lesquelles l'homme intérieur de saint Paul se révèle à nous, ce sont *les larmes de la douleur*. Saint Paul est chrétien, il n'est pas stoïcien; il ne se pique pas, non plus que n'a fait son Maître, d'étouffer l'expression d'une douleur qu'il ne dépend pas de lui de ne pas sentir, et qu'il ne croirait pas pouvoir dissimuler sans affectation. Quand la douleur arrache à un philosophe de l'antiquité cette exclamation superbe : « O douleur! tu ne me feras jamais avouer que tu es un mal, » il ne fait que substituer un aveu forcé et couvert à l'aveu libre et sincère d'un cri ou d'une larme. Il n'y a de force réelle que dans le vrai : Paul souffre, il pleure; et il a beaucoup pleuré dans sa vie, parce qu'il a beaucoup souffert.

Ce qu'il a souffert — comment le dire sans raconter toute son histoire depuis sa conversion? Que de maux ne lui ont pas faits les juifs, qu'il nomme seuls ici, parce qu'ils ont été partout ou les auteurs ou les instigateurs de toutes les persécutions qu'il a rencontrées! A

[1] Héb. V, 7. — [2] Luc XIX, 41. — [3] Jean XI, 35.

peine converti aux portes de Damas, voici les juifs de Damas qui l'auraient tué, s'il ne leur eût échappé de nuit par une fenêtre, glissé « dans une corbeille le long de la muraille; » parvenu à Jérusalem, les juifs de Jérusalem cherchent à leur tour sa vie, et il ne reste d'autre moyen de le soustraire à leur rage que de l'envoyer en toute hâte à Tarse; à Paphos, un faux prophète juif traverse son ministère; les juifs le chassent d'Antioche de Pisidie; les juifs le poursuivent jusque dans Iconie : les juifs le font lapider aux portes de Lystre..... ce ne sont là que ses premiers pas dans la carrière : toute la suite répond à ce commencement. Le ministère entier de Paul est un ministère de larmes, qui réalise toute l'amertume prédite par le Psalmiste, pour réaliser un jour toute la gloire promise : « Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de triomphe. Ils iront leur chemin en pleurant, portant la semence à jeter; ils reviendront avec chant de triomphe, portant leurs gerbes[1]. » Par la puissance de sa foi, Paul devance les jours de la moisson, et triomphe tout en pleurant; mais il pleure aussi tout en triomphant. Il pleure, en chantant à minuit dans la prison de Philippes. Il pleure, en écrivant aux Thessaloniciens : « Soyez toujours joyeux. » Il pleure, à Milet, dans notre discours, « en achevant avec joie sa course. » Il pleure, en entonnant à Rome le cantique du départ : « Pour moi, je suis déjà

[1] Ps. CXXVI, 5, 6.

offert en aspersion, et le temps de mon départ est proche. J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé la course; j'ai gardé la foi[1]. »

Rapportons-nous-en à notre apôtre lui-même. Quel tableau de douleurs que ce raccourci de sa vie tracé de sa main : « Sont-ils ministres de Christ? (je parle en imprudent) je le suis davantage : en travaux, bien plus; en blessures, excessivement; en prisons, bien plus; en morts, souvent. Cinq fois j'ai reçu des juifs quarante coups moins un; j'ai été battu de verges trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai passé un jour et une nuit dans la profonde mer. En voyages souvent, en périls sur les fleuves, en périls des brigands, en périls de ma nation, en périls des gentils, en périls dans la ville, en périls dans le désert, en périls sur la mer, en périls parmi de faux frères; en peine et en travail, en veilles souvent, en faim et en soif, en jeûnes souvent, dans le froid et la nudité. Outre les choses du dehors, ce qui m'assiége tous les jours, c'est le souci que j'ai de toutes les églises. Qui est affaibli, que je ne sois aussi affaibli? Qui est scandalisé, que je ne sois aussi brûlé[2]? »

Quand il écrit ainsi aux Corinthiens, durant son long séjour à Ephèse[3], et quelques mois avant la rencontre de Milet, Paul n'en est guère qu'aux deux tiers de sa course : il a encore près de dix années à travailler,

[1] 2 Tim. IV, 6, 7, à expliquer par Phil. II, 17.
[2] 2 Cor. XI, 23-29. — [3] Act. XIX.

c'est-à-dire à souffrir, pour le nom de son Maître. Que dira-t-il donc quand il sera parvenu au terme de son apostolat, et que l'événement aura vérifié, dépassé peut-être les sinistres pressentiments qui l'agitent à Milet, sans pouvoir l'ébranler : « Et maintenant, je vais à Jérusalem, ignorant les choses qui m'y doivent arriver; sinon que le Saint-Esprit m'avertit de ville en ville, disant que des liens et des tribulations m'attendent ? » Au reste, celui pour qui l'avenir n'a rien de caché a tout dit là-dessus, dès le début, dans une seule parole, plus courte et plus sûre encore que toutes celles de Paul : « Va, » dit le Seigneur à Ananias, en l'envoyant auprès de Saul, « va, car ce m'est ici un vase d'élection, pour porter mon nom devant les gentils, et les rois, et les enfants d'Israël; car moi, je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom [1]. »

Ces derniers mots, que j'appellerais volontiers le sermon de consécration de saint Paul, ne font qu'un de son apostolat et de ses souffrances. Si « c'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu, » c'est par des afflictions doubles qu'il faut l'annoncer au monde; mais les larmes abondantes dont le saint apôtre doit semer sa route, n'arroseront pas en vain la terre : elles la féconderont. On prête une oreille attentive à un avocat qui a souffert pour la cause qu'il défend : quel gage plus certain pourrait-il donner d'une

[1] Act. IX, 15, 16.

conviction sincère et profonde? Il y a plus encore : indépendamment de toute induction, la douleur a ses droits sur le cœur de l'homme; elle exerce un empire, elle obtient un respect qui lui est propre. L'apôtre lui-même, avec cette connaissance du cœur humain qui respire dans tout ce qu'il dit, fait appel à ce sentiment naturel en écrivant aux Galates : « Que personne ne me fasse de la peine; car je porte en mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus[1]. » Ne vous étonnez donc plus que Paul revienne si volontiers au récit de ses douleurs : ce n'est pas satisfaction d'orgueil à parler de soi, c'est désir charitable de persuader. Au reste, il avait appris d'un plus grand ce tendre chemin pour arriver au cœur de l'homme. Si les douleurs de Jésus-Christ plaident auprès de Dieu pour la grâce de l'homme pécheur, elles plaident aussi auprès de l'homme pour la doctrine du Dieu-Sauveur. Qui n'a senti combien le ministère de Jésus-Christ gagne en crédit sur notre esprit, je devrais dire sur notre cœur, par cette lutte terrible du désert qui ouvre sa carrière rédemptrice, par cette série de persécutions incessantes qui la continue, surtout par cette amertume de Gethsémané et de Golgotha qui en marque le terme? Notre apôtre entrait donc véritablement dans l'esprit de son Maître quand il écrivait ces mots, si embarrassants pour les commentateurs, si édifiants pour les simples, où les souffrances du

[1] Gal. VI, 17.

disciple sont faites presque aussi nécessaires à l'instruction de l'Eglise que celles du Seigneur le sont à sa rédemption : « Je me réjouis en mes souffrances pour vous, et j'accomplis le reste des afflictions de Christ en ma chair, pour son corps qui est l'Eglise [1]. »

Oui, mes frères, depuis le jour que Jésus nous a rachetés sur une croix, tout ce qui est grand, puissant, salutaire, est sérieux; et toutes les semences de vie et de régénération se sèment dans la douleur et dans la mort. Pour remuer à salut jusqu'aux moins croyants d'entre vous, savez-vous ce que je voudrais? Je voudrais pouvoir faire monter dans cette chaire un Paul amaigri par les jeûnes, usé par les fatigues, épuisé par les veilles, alangui par les prisons, mutilé par les verges de Philippes et les pierres de Lystre. Cette vue, ces souvenirs, dites, quel exorde pour son discours! quel poids, quelle saveur ils prêteraient à la moindre de ses paroles! Quelle puissance, où n'atteindra jamais un ministre de l'Evangile fidèle, dans l'acception contemporaine du mot, mais vivant dans le bien-être, mais étranger à la souffrance, mais puisant à pleines mains dans les douceurs de la vie individuelle, domestique, publique, mais honoré, chéri, prévenu de tous!... Ces ministres évangéliques du bien-être — hélas! faut-il donc les aller chercher si loin? Eh! si nous étions autres, comment nous aurait-elle enfantés, ou comment nous supporterait-elle, la génération contemporaine des

[1] Col. I, 24.

enfants de Dieu? n'est-elle pas elle-même la génération du bien-être?

On a remarqué que c'est dans les classes aisées de la société que l'Evangile a fait le plus de progrès de nos jours, à la différence des temps qui ont précédé : ajoutez que pour pénétrer dans leur sein, l'Evangile s'est fait à leur image, et que le christianisme dont elles vivent, ces classes aisées, c'est un christianisme aisé comme elles. Car enfin qu'en coûte-t-il aujourd'hui d'être chrétien, je dis chrétien orthodoxe, chrétien irréprochable, selon les idées chrétiennes du jour? La question a été terrible autrefois : ce qu'il en coûtait d'être chrétien? ce pouvait être, selon les temps, ou le sacrifice du bien-être, ou celui de la fortune, ou celui de l'honneur, ou celui de la famille, ou celui de la vie. Avec nous, convenons-en, les choses ne sont pas si rudes; et cette différence, qui a son côté miséricordieux quant au Seigneur, n'a-t-elle pas aussi son côté sérieux, presque effrayant, quant à nous, mes frères et mes sœurs en Jésus-Christ? Il est écrit : « Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple [1]. » Eh bien! votre croix à vous, où est-elle? Quels sont-ils, les sacrifices, les amertumes, les humiliations, auxquels votre foi vous condamne? quels sont-ils aussi — pesez surtout cette question — quels sont-ils, les plaisirs, les délices, les vanités, avec lesquels votre Evangile ne sait pas s'accommoder? Non, ni une

[1] Luc XIV, 27.

vie de frivolité, ni une vie de mollesse ne saurait s'allier à l'entreprise chrétienne que j'ai en vue dans ces discours. Si vous avez à cœur de concourir pour votre part à la régénération de l'Eglise et de la société, sachez bien que vous ne le pourrez jamais sans une vie sérieuse, humble, crucifiée. Il faut ici, non des Jahbetz, dont la prière est « d'étendre leurs limites, et d'être sans douleur [1] ; » mais des saint Paul, qui « portent partout dans leur corps la mort du Seigneur Jésus [2]. » Me trompé-je, mes frères, en pensant que plus d'un d'entre vous, devançant mes exhortations, a soupiré en secret après cette vie mourante, si amère, mais si forte?... Puisse se lever, pour l'œuvre sainte qui nous est proposée, une génération plus capable que nous d'y répondre! et si pour lui donner naissance, la terre qui nous porte n'est pas assez fécondée par les larmes du saint apôtre, puisse-t-elle l'être assez du moins par le sang de la croix!

« Veillez, vous souvenant que durant trois ans, je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir un chacun, avec larmes. » Je lis ce verset, je le relis, je ne me lasse pas de le relire encore. Dans ces *larmes de la charité*, je découvre le chrétien jusqu'au fond de son homme intérieur, je pressens l'apôtre jusqu'au bout de sa carrière : « Durant trois ans, je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir un chacun, avec larmes. »

[1] 1 Chr. IV, 9, 10. — [2] 2 Cor. IV, 10.

Quelle façon d'avertir! pas un trait qui ne porte coup. « Trois ans, » sans perdre un seul des jours qu'il avait passés à Ephèse, depuis le premier jusqu'au dernier : voilà pour la durée; « jour et nuit, » reposé ou fatigué, facile ou difficile, « en temps ou hors de temps : » voilà pour les occasions [1]; « je n'ai cessé, » point de relâche, point d'interruption : voilà pour la persévérance; « un chacun, » non-seulement des pasteurs de l'église d'Ephèse [2], mais de ses membres : voilà pour les personnes; enfin, « avec larmes : » voilà pour la charité [3].

Essayez de vous représenter cette scène, en vous mettant à la place de ceux que Paul avertissait ainsi. Vous êtes un de ces juifs ou de ces gentils d'Ephèse qui commencent de prêter l'oreille à l'Evangile : il s'agit de déterminer votre esprit flottant entre le monde et Dieu. Ou bien, vous êtes un de ces membres de l'Eglise qui n'ont pas encore pris l'Evangile bien au sérieux, ou qui prétendent le concilier avec le siècle : il s'agit de vous gagner sans réserve à Jésus-Christ. Voici le saint apôtre qui ne vous laisse pas plus de repos qu'il ne s'en donne à lui-même; il vous presse durant le jour, il vous retient jusque dans la nuit. N'allez pas vous plaindre de

[1] Eph. V, 16 : « Rachetant l'occasion, » et non, « rachetant le temps. »

[2] Les mots *d'entre vous* ne sont pas dans l'original.

[3] Ces derniers mots, sur l'authenticité desquels il n'y a ni doute ni contestation, ont été, par je ne sais quel accident, omis dans la plus ancienne de nos versions françaises; omission bien malheureuse, car c'est le dernier coup qui achève le tableau.

son importunité : votre repos à vous, ingrat, il ne le trouble qu'une fois ; mais il prend toutes les nuits sur le sien, quand ce n'est pas pour vous, c'est pour d'autres. Au reste, vous avez beau faire, il ne vous laissera point aller qu'il n'ait obtenu, quoi ? quelque faveur, quelque grâce ? Ah ! la plus grande faveur, la plus grande grâce que vous puissiez lui faire : celle de vous convertir à Jésus-Christ, ou de le servir avec plus de fidélité. Vous la lui refusez, vous vous dérobez à ses instances, vous le repoussez peut-être ; mais avant d'en finir avec lui, regardez-le : il pleure. Il pleure, sur les péchés où vous demeurez, sur le mal que votre exemple fait à l'Eglise, sur le scandale que vous donnez au monde, surtout sur l'avenir que vous vous préparez. Cet apôtre en larmes devant vous, j'allais dire à vos pieds, qu'en dites-vous ? Le Dieu qu'il sert résumait un jour tout ce que son apôtre devait être pour lui dans ce mot seul : « Voici, il prie [1] » ; vous pouvez, à votre tour, vous qu'il évangélise, résumer tout ce qu'il est pour vous en ce seul mot : Voici, il pleure [2].

Car enfin, ces larmes que vous lui coûtez, ne vous font-elle pas lire dans le cœur de son christianisme ? J'y démêle, quant à moi, tout un cours de dogmatique chrétienne ou de morale chrétienne ; j'y trouve bien mieux encore : au lieu de la dogmatique, la vérité, et au lieu de la morale, la charité. La vérité, vue si clairement, qu'elle lui fait pressentir pour vous un malheur

[1] Actes IX, 11. — [2] Phil. III, 18 ; 2 Cor. II, 4, etc.

affreux si vous persistez à la rejeter ; la charité, si vivement sentie, qu'elle lui rend votre salut presque aussi nécessaire que le sien : qu'est-ce autre chose que sa belle définition de la foi chrétienne, « la vérité dans la charité[1], » complétée par une réalité pratique plus belle encore ?

Je m'adresse ici à ceux de vous, mes chers auditeurs, qui taxent nos discours d'exagération, et à qui la foi que nous prêchons paraît trop étrange dans ses maximes, trop exclusive dans ses affirmations, trop sévère dans ses menaces. Je leur propose une seule question, à laquelle je les supplie de répondre sans parti pris : saint Paul, en qui vous honorez, ainsi que moi, le dépositaire fidèle de la révélation divine, entendait-il l'Evangile comme vous, ou comme moi ? et pour résoudre cette question, je m'en tiens à ce trait seul : Saint Paul ne peut voir son Evangile repoussé sans verser des larmes amères ; cela me suffit. Quelle est-elle, je le demande, quelle est-elle, la vérité évangélique, selon cet homme qui vous conjure en pleurant de la recevoir ? On veut savoir si l'Evangile de saint Paul n'est qu'un déisme épuré, qui annonce pour toute doctrine l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, pour toute révélation la paternité divine et la fraternité humaine, pour tout médiateur Jésus-Christ vivant en prophète, et mourant en martyr — ou si cet Evangile est une religion tout à

[1] Eph. IV, 15.

part, découvrant des nouveautés étranges, proclamant un Dieu inconnu, promettant une délivrance ineffable, exigeant un changement radical, miséricordieuse à la fois et terrible, vaste comme le monde, haute comme le ciel, profonde comme l'enfer? Il n'est pas besoin d'aller compulser les écrits et les discours de l'Apôtre, tout remplis de « la bonne nouvelle » d'une grâce étonnante, inouïe : il n'y a qu'à le voir pleurant à vos pieds. Oui, expliquez-moi les larmes de saint Paul, s'il n'avait d'autre doctrine à porter au monde que la vôtre — votre doctrine, à vous, pleurer de ce qu'elle n'est pas reçue? et qu'a-t-elle donc fait pour vous, qui vous oblige à tant faire pour elle? — expliquez-les-moi, s'il annonçait moins qu'une incarnation, qu'une rédemption, qu'une régénération, qu'une grâce toute gratuite, qu'un Dieu-Sauveur, « le chemin, la vérité et la vie! » On veut savoir si l'Evangile de saint Paul n'est qu'une interprétation plus ou moins solide, qu'une opinion plus ou moins bien établie, que nous devons défendre modestement contre les interprétations et les opinions d'autrui sans affirmer absolument les choses, sous peine d'orgueil et d'intolérance — ou si cet Evangile est la vérité même, une, incontestable, immuable, éternelle, qui doit être maintenue envers et contre tous, avec la fermeté inflexible d'une foi parfaitement sûre d'elle-même? il n'est pas besoin d'aller compulser les écrits et les discours de l'Apôtre, où respire partout cette foi jalouse, pénétrant jusque dans les plus mystérieuses profondeurs

sans rien perdre de sa merveilleuse précision; il n'y a qu'à le voir pleurant à vos pieds. Oui, expliquez-moi les larmes de saint Paul, s'il n'avait à porter au monde qu'une croyance probable, comme vous pourriez le faire à sa place; expliquez-les-moi, s'il annonçait moins que la vérité, seule vraie, seule nécessaire, seule salutaire, et en dehors de laquelle il n'y a qu'égarement, que péché, que perdition! On veut savoir enfin si l'Evangile de saint Paul ne présage à ceux qui le repoussent que des exercices plus ou moins douloureux, des épreuves nouvelles plus ou moins pénibles, dans les évolutions obscures d'un impénétrable avenir — ou s'il leur dénonce les terreurs du jugement divin, les frayeurs de la colère à venir, les amertumes d'une peine éternelle? Que d'autres discutent la valeur exacte du mot *éternel;* qu'ils recherchent s'il ne s'emploie jamais d'une durée finie; qu'ils interrogent texte après texte des Ecritures, et qu'ils compulsent les écrits et les discours de l'Apôtre; vous n'avez pas besoin de tout cela : il n'y a qu'à le voir pleurant à vos pieds. Oui, expliquez-moi les larmes de saint Paul, s'il a à sa disposition toutes les ressources dont se glorifie votre sensibilité; expliquez-les-moi, s'il n'a pas devant les yeux l'image de quelque châtiment épouvantable en réserve pour ceux qui rejettent la vérité ou qui s'en détournent, s'il n'entrevoit pas devant eux une misère affreuse, inexprimable, dépassant toutes ses conceptions, ou, pour emprunter son énergique langage, « une attente terrible de jugement

et l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les adversaires [1] ! »

Je viens de parler pour ceux qui ne partagent pas notre foi. Vous qui la partagez, vous vous applaudissez peut-être en vous-mêmes de pouvoir expliquer les larmes de saint Paul, dont l'Evangile est le vôtre. Nous applaudir? Ah ! que nous avons sujet plutôt de nous frapper la poitrine ! Pour savoir expliquer les larmes de l'Apôtre, nous n'en sommes que plus misérables de ne savoir pas les pleurer. Nous défions l'hérésie d'expliquer les larmes de saint Paul, sans la vérité qu'il proclame ; souffrons qu'elle nous défie à son tour de les expliquer, sans la charité qui l'anime. Même avec cette nouveauté inouïe de ses révélations, même avec cette certitude immuable de sa foi, même avec ce feu vengeur qu'il dénonce aux impénitents, expliquez-moi les larmes de saint Paul, s'il ne joint pas à cette vérité divine une divine charité, s'il ne souhaite pas votre salut aussi ardemment que le sien, s'il ne vit pas de cette maxime de son Maître : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! » Expliquez-moi aussi comment vous et moi, qui avons des larmes pour nos maux physiques, des larmes pour nos chagrins de famille, des larmes pour nos calamités publiques, nous en trouvons la source tarie, quand il ne s'agit plus que de la perte des âmes et de la gloire de Dieu ; expliquez-le moi, si nous ne sommes pas aussi froids, aussi inconséquents, que l'Apôtre était

[1] Hébr. X, 27.

charitable et fidèle à lui-même. Saint Paul pleurant à vos pieds, qu'est-ce autre chose que l'amour de Dieu vivant dans le cœur d'un homme, et convertissant l'Evangile en action, en évidence, en un fait réel et palpable?

Aussi, quelle puissance dans ces larmes! et qui pourrait y résister? Le pourriez-vous vous-même? Pensez-y. Vous avez, je le suppose, prêté l'oreille aux exhortations les plus éloquentes, les plus pressantes, les plus pathétiques : vous ne vous êtes pas rendu. Vous avez lu des traités solides, aussi bien écrits que bien pensés, où la vérité des miracles et l'accomplissement des prophéties sont prouvés avec une fermeté presque mathématique : vous ne vous êtes pas rendu. Vous avez entendu les saintes Ecritures, Moïse et les prophètes, les apôtres et ce même saint Paul, exposant la foi avec cette clarté prise dans le fond des choses qui est à elle seule un argument : vous ne vous êtes pas rendu. Mais si vous voyiez cet orateur chrétien, ou l'auteur de ce traité, ou ce témoin inspiré de Jésus-Christ, si vous le voyiez entrer dans votre cabinet, et là, seul à seul avec vous, sans mobile possible de gloire humaine, vous presser de vous convertir, vous conjurer d'avoir pitié de vous-même, et enfin, à la vue de votre résistance opiniâtre, ne pouvant ni vous empêcher de vous perdre, ni souffrir que vous vous perdiez, se troubler, se taire, fondre en larmes — dites, pourriez-vous ne pas vous rendre?... Hélas! ne nous avançons pas trop : beaucoup, beaucoup ont vu les larmes de saint Paul et ne se sont pas rendus; mais

pour résister à l'Evangile ainsi prêché, ainsi démontré, ne faut-il pas porter une pierre au lieu d'un cœur?

Peuple de Dieu! quand tu te lèveras au milieu de cette génération égarée, avec les larmes de saint Paul dans les yeux, dans la voix, dans le cœur, « portant les maladies » de ce grand peuple qui t'entoure « et chargé de ses langueurs [1], » tu verras alors si tu ne te fais point écouter... Mais ces larmes, quand les aurastu? Tu les auras, quand tu seras le peuple de ce dont Paul était l'apôtre, le peuple de la vérité dans la charité; tu les auras, quand tu auras cessé d'être ce que tu es aujourd'hui, mou dans la foi, lâche dans la doctrine, froid pour les droits de Dieu, ignorant de ses terreurs, vacillant sur les choses essentielles, disputant sur les secondaires; c'est-à-dire que pour apprendre à pleurer comme lui sur les autres, il faut commencer par apprendre à pleurer sur toi-même!

Quelque impression qu'aient dû produire sur les auditeurs de Paul à Milet le double souvenir de ses larmes de douleur et de ses larmes de charité, ni les unes ni les autres ne les touchent à l'égal des *larmes de tendresse* qu'ils voient couler de ses yeux en ce moment même, et auxquelles ils mêlent les leurs : « Alors tous fondirent en larmes, et se jetant au cou de Paul ils le baisaient, étant tristes principalement à cause de cette

[1] Matth. VIII, 17.

parole qu'il leur avait dite, qu'ils ne verraient plus son visage. » Ces larmes versées par l'amitié chrétienne, tout en couronnant la scène émouvante de mon texte, nous instruisent aussi à leur manière : elles achèvent de nous révéler le christianisme personnel de l'Apôtre, et de nous expliquer son influence.

Les idées de grandeur et d'énergie qu'une lecture même superficielle de l'Evangile fait associer avec le nom de saint Paul, pourraient aisément nous faire oublier un autre trait de son caractère que révèle une étude plus attentive de son histoire. Par un rare privilége de la nature, dirai-je? ou de la grâce, saint Paul réunissant des qualités contraires et tempérant la force par la douceur, portait un des cœurs les plus sensibles qui aient battu sous le ciel : je ne dis pas seulement un cœur chaud, mais un cœur sensible, aux attachements tendres, aux émotions vives, à la larme facile ; tant s'en faut que sa grandeur ait rien de haut, ou son énergie rien de dur.

Que se peut-il de plus affectueux que le langage de l'Apôtre avec ses frères de Thessalonique, ses enfants dans la foi : « Nous aurions pu montrer de l'autorité comme apôtres de Christ ; mais nous avons été doux au milieu de vous comme une nourrice qui prendrait soin de ses propres enfants... Nous souhaitions de vous donner, non-seulement l'Evangile de Dieu, mais aussi nos propres âmes, parce que vous étiez fort aimés de nous... Séparés de vous pour un peu de temps, de vue et non

de cœur, nous avons d'autant plus tâché de vous aller voir que nous en avions un fort grand désir... Aussi, n'y pouvant plus tenir[1], nous avons trouvé bon de demeurer seuls à Athènes, et nous avons envoyé Timothée notre frère, pour vous affermir et vous exhorter touchant votre foi[2]? » Voilà pour tous ceux qu'il a enfantés à la vie éternelle : ce sont autant d'amis qu'il porte sur son cœur devant Dieu. Les églises sans nombre qu'il a fondées ne comptent pas un membre qui ne trouve sa place dans ces prières, dont la fréquence étonne presque autant que leur ferveur : on se demande où l'Apôtre trouvait le temps (pour ne parler que du temps) de prier si constamment pour tant de monde ; et la tendresse inépuisable de son âme entre assurément pour sa large part dans la solution de ce touchant problème.

Mais l'amour fraternel n'exclut pas les préférences particulières. On ne fait pas assez d'attention à la place que l'amitié, une tendre amitié, a occupée dans la vie de saint Paul et dans son apostolat. Paul avait renoncé volontairement, dans l'intérêt de son ministère, au droit qu'il aurait eu de « mener avec lui une femme sœur, ainsi que les autres apôtres, les frères du Seigneur et Céphas[3]; » il n'avait voulu ni être à charge aux églises, ni gêner sa propre liberté, par l'entretien et les préoccupations d'une famille. Mais il est permis de croire,

[1] Version littérale. — [2] 1 Thess. II, III. — [3] 1 Cor. IX, 5.

d'après les vives affections auxquelles nous voyons son cœur livré, qu'il n'a pu se soustraire aux doux liens de la vie domestique sans un sacrifice, plus grand peut-être chez lui qu'il n'eût été chez beaucoup d'autres. Toutefois, il n'y a pas de sacrifice sans compensation; et cet isolement même où saint Paul a pris soin de se renfermer, ouvre chez lui un accès d'autant plus facile aux consolations et aux secours de l'amitié chrétienne. Je n'en veux pour preuve que ce grand nombre de frères et de sœurs qui sont nommés par leurs noms à la fin de la plupart de ses épîtres, et salués par lui tour à tour avec toutes les nuances les plus délicates de l'amour chrétien le plus fidèle : famille fraternelle de l'Apôtre, bien plus nombreuse, et peut-être encore plus dévouée que n'aurait pu l'être la famille naturelle dont il s'était volontairement privé[1]. C'est une Priscille et un Aquilas, « ses compagnons d'œuvre en Jésus-Christ, qui ont exposé leur vie pour la sienne; » c'est une Andronique et un Junias, « ses parents et ses compagnons de prison, qui même ont été avant lui en Christ; » c'est une Perside, « la bien-aimée, qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur; » c'est un Rufus, « élu au Seigneur, et sa mère qui, poursuit-il, est la mienne[2]. » A ce point de vue, ces chapitres de salutations, que vous sautez peut-être à pieds joints comme dépourvus d'intérêt général, vous offriraient une étude aussi attrayante qu'instructive, en

[1] Prov. XVIII, 24. — [2] Rom. XVI.

vous faisant pénétrer dans la vie privée de l'Apôtre et dans ses relations personnelles.

Ce n'est pas tout. Entre tant d'amis chrétiens qui se pressent autour de lui, Paul en compte quelques-uns auxquels il réserve son attachement le plus intime : Luc, son historien, si vrai, mais si affectueux; Barnabas, son premier compagnon d'œuvre, pour qui une séparation momentanée n'a pu le refroidir; Philémon, auquel il écrit avec une vivacité de sentiment que la plume de la femme la plus aimante ne saurait surpasser; Epaphrodite, que Dieu a rendu à ses prières « pour qu'il n'eût pas tristesse sur tristssse[1]; » Epaphras, Tychique, et par-dessus tous les autres, Timothée et Tite ; Timothée son bras droit, et Tite son bras gauche.

Quelle mère écrivit jamais à son fils une lettre plus remplie de sollicitude que l'est la seconde épître à Timothée? Le langage du maître, transparent d'affection, nous fait lire dans l'intérieur du disciple, deviné par les directions pastorales, dirai-je? ou paternelles qui lui sont prodiguées : ne voyez-vous pas d'ici Timothée, cédant au double ascendant d'un esprit abattu et d'un corps languissant, et versant d'abondantes larmes dans le sein de son vieil ami ? Ces larmes, Paul n'a garde de les oublier, il sait trop ce que c'est que des larmes[2]; cet esprit abattu, il le relève par de saintes exhortations[3];

[1] Phil. II, 27. — [2] 2 Tim. I, 5. — [3] 2 Tim. I, 7, 8; II, 3-6. Ne semble-t-il pas que saint Paul ait voulu, dans cette épître, fortifier d'avance son disciple contre la nouvelle douloureuse qui doit bientôt lui parvenir (2 Tim. IV, 6)?

il n'y a pas jusqu'à ce corps languissant, pour lequel il n'ait ailleurs sa prescription vigilante et presque maternelle : « Ne continue plus à ne boire que de l'eau; mais use d'un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions[1]. »

Et que dire de Tite? Si je vous peignais l'Apôtre courant d'église en église après son cher disciple, « son vrai fils en la foi[2], » pour trouver le repos dans sa douce société, vous me taxeriez volontiers d'exagération ; et pourtant, je ne ferais que répéter ce que dit Paul lui-même, dans une épître apostolique : « Au reste, étant venu à Troas pour l'Evangile de Christ, quoiqu'une porte m'y fût ouverte par le Seigneur, je n'ai pourtant point eu de relâche en mon esprit, parce que je n'ai pas trouvé Tite mon frère; mais ayant pris congé d'eux, je suis venu en Macédoine[3]. » C'est l'homme qui parle de la sorte, l'homme faible, réclamant l'appui de l'homme, à la différence de cet homme unique, parce qu'il est plus qu'un homme, qui, toujours également fort en Dieu, a pu dire : « Vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que le Père est avec moi[4]. » Mais si c'est une faiblesse, c'est une faiblesse charmante, passez-moi le mot, et qui a même son utilité : l'éclat d'une sainteté si rare risquerait d'éblouir nos yeux ou de nous faire douter de sa

[1] 1 Tim. V, 23. — [2] Tite I, 4.
[3] 2 Cor. II, 12, 13. Rapprochez ce passage de 2 Cor. VII, 6, 7 : la consolation que l'Apôtre trouve dans la présence de Tite a un double principe, son amitié pour Tite, et sa charité pour les Corinthiens.
[4] Jean XVI, 32.

réalité, si l'homme ne se trahissait par quelque endroit.

Telle est la source de ces larmes que notre apôtre répand à Milet, en se séparant des pasteurs d'Ephèse. Je les ai appelées les larmes de la tendresse : j'aurais pu les appeler les larmes de la nature ; car elles proviennent de son attachement pour sa famille à lui, dans laquelle une des premières places appartenait sans doute à ces pasteurs d'une église où il avait fait plus d'un séjour et demeuré une fois trois ans entiers. Au reste, le caractère que ces larmes révèlent en lui ne forme pas seulement un trait intéressant de son christianisme personnel : il fait en même temps une des puissances de son apostolat.

Cette puissance opère de plus d'une manière. Elle opère, en gagnant les cœurs à l'Apôtre : chacun se sent attiré vers cet homme en qui la faculté d'aimer, la plus douce à la fois et la plus énergique qui soit dans l'homme, a pris un développement extraordinaire ; et comme les plus grands obstacles que rencontre l'Evangile sont ceux qu'il trouve dans la volonté, c'est avoir prévenu l'auditeur en faveur de l'Evangile, que de l'avoir prévenu en faveur de celui qui l'annonce. Elle opère, en multipliant les moyens d'action de l'Apôtre : cette famille fraternelle qui se groupe auprès d'un maître si aimant forme tout autour de lui comme une sainte phalange, où chacun, placé par cet habile général au poste qui lui est propre, fournit son contingent personnel à l'effort commun contre l'ennemi, avec une ardeur pro-

portionnée à l'attachement qu'il porte à son chef[1]. Elle opère, en réfutant par la preuve la plus décisive, celle des faits, deux préjugés qui tournent contre l'Evangile les penchants du cœur; l'un, que l'Evangile exclut les préférences de l'amitié, tandis que ces préférences ont été si bien connues de saint Paul, pour ne pas dire qu'elles l'ont été de Jésus-Christ lui-même; l'autre, que l'Evangile émousse le sentiment et relâche les attachements humains, tandis que l'exemple de saint Paul fait voir, après celui de Jésus-Christ, que l'Evangile aiguise tous les sentiments vrais et resserre tous les attachements légitimes. Mais elle opère encore d'une manière plus profonde, sur laquelle seule je veux m'arrêter. La chaleur et la vivacité des affections de l'Apôtre donnent à l'Evangile qu'il représente je ne sais quoi de simple et de naturel, qui contribue grandement à lui soumettre les esprits : ceci demande quelque éclaircissement.

L'Evangile ayant des doctrines et des maximes opposées à celles qui ont cours dans le monde, on se figure assez communément qu'il n'est pas en rapport avec les besoins de notre nature. C'est une belle théorie, se dit-on, mais elle ne saurait devenir la loi de l'humanité : il faudrait pour cela que l'humanité fût autre qu'elle n'est.

[1] C'est peut-être une des raisons secondaires pour lesquelles saint Paul est, de tous les apôtres, celui dont la tradition primitive a le plus à dire : les historiens de saint Paul, qui ont commencé par être ses compagnons d'œuvre, parlent de lui par besoin de cœur, comme un ami de son ami. Qui ne sent palpiter le cœur de saint Luc sous les récits simples et émouvants des Actes des apôtres?

Non-seulement les intérêts publics, le commerce, l'industrie, la politique, les arts, la littérature, échappent à l'action d'un Evangile si peu d'accord avec le monde qui nous entoure; mais cet Evangile ne peut pas même devenir le principe générateur de nos relations privées, de nos sentiments personnels, de notre vie morale, parce qu'il ne s'adapte pas complétement à notre homme intérieur, dont il contrarie certains instincts, tout en donnant satisfaction à d'autres. En deux mots, comme on dit aujourd'hui, l'Evangile n'est pas *humain*. Cette pensée ferme bien des portes à la vérité, car l'homme ne saurait se départir du fond de lui-même; et la cause de l'Evangile est perdue, s'il ne peut sauver l'homme qu'en niant l'humanité. Aujourd'hui que les vieilles objections de l'incrédulité ont la plupart perdu de leur force, celle-là, au contraire, est plus accréditée que jamais, et concourt à retenir loin de la foi beaucoup d'esprits, et des meilleurs. Ce n'est pourtant qu'un préjugé, qui vient de ce que l'on confond notre nature essentielle et primitive, avec notre nature accidentelle et déchue. Non, l'Evangile, cette vérité de Dieu révélée à l'homme, n'est point un étranger au sein de l'humanité ; il n'en contrarie que les tendances faussées et perverties. Il fait alliance avec l'humanité normale, contre l'humanité déchue ; avec l'homme tel qu'il doit être, contre l'homme tel qu'il est ; par où, tout étrange qu'il paraît à l'homme irrégénéré, il est en parfaite harmonie avec les besoins vrais et permanents de la nature humaine, auxquels Jésus-

Christ, et après lui les apôtres, saint Paul en particulier, font partout appel.

C'est là ce que fait comprendre, ce que fait voir comme à l'œil l'Evangile prêché, et vécu, ainsi qu'il l'est par saint Paul. Le christianisme de saint Paul est un christianisme essentiellement humain. L'Evangile a tout renouvelé dans le cœur de l'Apôtre; mais il n'a transformé en lui ni le caractère général de l'espèce, ni le tempérament particulier de l'individu. Autant Paul s'applique à se dépouiller de tout ce qu'il y a de mauvais dans son vieil homme, autant il est jaloux de demeurer lui-même en tout ce qui forme le fond purement naturel de son être. L'Evangile en exerce sur lui une influence à la fois plus profonde et plus étendue : devenu pour lui une seconde nature, il le pénètre tout entier; il revêt chez lui les caractères de l'instinct, et son évidence irrésistible. On le voit l'appliquer tour à tour aux plus petites choses et aux plus grandes, et toujours avec la même aisance de simplicité. Soit que s'élevant aux plus hautes régions célestes, il « aspire à être anathème, » comme Jésus-Christ, « pour ses frères qui sont israélites [1], » ou qu'il soupire après le moment de « déloger pour être avec Christ, ce qui lui sera beaucoup meilleur [2]; » soit que, descendant aux plus humbles applications de la terre, il règle pour les chrétiens de Corinthe l'organisation de l'église, l'ordre du culte,

[1] Rom. IX, 3. — [2] Phil. I, 23.

la célébration des sacrements et le costume même des femmes ; que dis-je? qu'il s'occupe de ses livres dont il ne peut se passer plus longtemps, de son unique manteau que la saison rigoureuse va lui rendre nécessaire [1] — c'est toujours l'Esprit de Jésus-Christ qui l'anime, mais cet Esprit tellement passé dans tout son être, qu'il y a pris l'empire facile et naturel qui semble n'appartenir qu'à l'esprit propre. Paul est ami chrétien, mais d'autant meilleur ami ; parent chrétien, et d'autant meilleur parent [2] ; citoyen chrétien, et d'autant meilleur citoyen ; artisan chrétien, et, n'en doutez pas, d'autant meilleur artisan [3] : il est le type de l'homme-chrétien, mais il n'est pas moins le type du chrétien-homme.

De là son crédit sur l'esprit humain. Cet Evangile, si essentiellement humain dans l'Apôtre, s'adresse à ce qu'il y a d'essentiellement humain dans ses auditeurs ; et « le cœur répondant au cœur comme le visage au visage dans l'eau [4], » il trouve chez eux une facilité d'accès qu'il n'aurait jamais eue s'il n'était pas si complétement « mêlé par la foi avec ceux qui l'entendent [5], » après l'avoir été avec celui qui l'annonce. Quand saint Paul annonce le Dieu de Jésus-Christ aux Athéniens, comme « le Dieu inconnu » auquel ils ont, sans le savoir, élevé un autel sans nom, vous n'avez vu là peut-être qu'un exorde ingénieux, propre à fixer l'attention d'un auditoire léger et spirituel. Mais c'est plus qu'un

[1] 2 Tim. IV, 13, 21. — [2] Rom. XVI, 7. — [3] Actes XVIII, 3. — [4] Prov. XXVII, 19. — [5] Héb. IV, 1. Version littérale.

exorde : c'est une vérité ; saint Paul n'est si habile dans cette occasion que parce qu'il est si vrai. Athéniens que nous sommes tous, nous avons beau essayer d'une idole après l'autre : le vrai Dieu, auquel notre cœur aspire sans le connaître, demeure toujours inconnu, tant que Jésus-Christ n'est pas trouvé. En attendant, sa place, qu'aucun autre ne saurait jamais occuper, reste vide au fond du cœur, jusqu'à ce qu'un jour Jésus-Christ venant à la prendre, nous nous écrions : Voilà celui que je cherchais ! Grâce à cet Evangile, si naturel et, si je l'ose dire, si personnel de l'Apôtre, ses combats sont les combats de ceux qui l'écoutent, ses expériences leurs expériences, ses sentiments leurs sentiments; c'est là ce qui les attire si fortement à lui, et par lui à Jésus-Christ, auquel seul il les veut gagner.

Mes frères, notre christianisme a un vice trop commun : il est extérieur, il est plaqué ; il est sur nous, mais il n'est pas en nous; ou, si vous l'aimez mieux, il est en nous, mais il n'est pas nous. De cette surface de nous-mêmes où il s'arrête, il a pénétré jusqu'à nos prières du matin et du soir, mais il n'est pas entré partout dans notre vie domestique, dans le travail de notre cabinet, dans notre littérature, dans notre commerce, dans notre politique; il ne s'est pas fondu dans notre existence humaine : voilà pourquoi il a si peu de prise sur l'humanité. Il semble à ceux qui nous contemplent qu'il faudrait, pour recevoir notre Evangile, sortir du monde et se séparer de la grande famille humaine. Mais, quand

ils auront à faire à des chrétiens tels que saint Paul, ils comprendront que l'Evangile est seul capable de renouveler le fond de l'homme et de la société, n'étant étranger à rien de bon et de vrai [1] ni dans la société ni dans l'homme, et qu'il ne contrarie nos instincts superficiels que pour contenter d'autant mieux nos instincts profonds, semblable à la sonde bienfaisante écartant le terrain sec et sablonneux qu'elle rencontre d'abord sur son chemin, mais pour aller demander à une terre plus intérieure des eaux limpides et salutaires, que les débris superposés dérobaient jusqu'alors à l'usage de l'homme et au sourire du ciel.

Les larmes du saint apôtre nous l'ont expliqué. La puissance de son apostolat a été dans son christianisme personnel, et son christianisme a été un christianisme pleurant. Pleurant de douleur, il a subjugué par le respect; pleurant de charité, il a gagné par l'amour; pleurant de tendresse, il a entraîné par la simplicité humaine de son évangile.

Ceci nous regarde, chrétiens. Paul, faut-il le redire? n'est pour moi dans ces discours qu'un moyen : le but, c'est vous, disons mieux, c'est Jésus-Christ en vous. Loin de moi la pensée de glorifier un homme! Le Seigneur seul doit être glorifié, et Paul ne serait pas Paul,

[1] Phil. IV, 8.

s'il ne disait avec Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Non, je ne viens pas glorifier Paul; mais je viens vous humilier, et tout ensemble vous stimuler, par ce qu'a fait un homme à qui la distance infinie qui le sépare de son divin Maître a permis cependant une si grande avance sur nous.

Il faut qu'un vrai peuple de Dieu se forme, qui soit à la fois le peuple généreux de la croix, le peuple dévoué de l'amour, et le peuple simple de la nature, mais de la nature rendue à elle-même par la grâce. Que ceux-là demeurent éloignés de notre sainte entreprise, qui préfèrent le bien-être à la croix, l'égoïsme à l'amour, l'apparence à la réalité. Mais toi, peuple des larmes, réveille-toi! A ton tour, sème avec larmes, pour moissonner avec chant de triomphe!

Paul, qui a tant pleuré, regrette-t-il maintenant ses pleurs?... Aujourd'hui, comme lui : demain, avec lui!

SAINT PAUL.

TROISIÈME DISCOURS.

SA CONVERSION.

SAINT PAUL.

TROISIÈME DISCOURS.

SA CONVERSION.

« Or Saul, ne respirant encore que menaces et que meurtre contre les disciples du Seigneur, s'étant adressé au souverain sacrificateur, lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il en trouvait quelques-uns de cette secte, soit hommes, soit femmes, il les amenât liés à Jérusalem. Or il arriva qu'en marchant il approcha de Damas, et tout à coup une lumière resplendit du ciel comme un éclair tout autour de lui; et étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Et il répondit : Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que tu persécutes; il t'est dur de regimber contre les aiguillons. Alors, tout tremblant et tout effrayé, il dit : Seigneur, que veux-tu que je fasse? Et le Seigneur lui dit : Lève-toi et entre dans la ville; et là il te sera dit ce que tu dois faire. Or les hommes qui marchaient avec lui s'arrêtèrent tout épouvantés, entendant bien la voix, mais ne voyant personne. Mais Saul se leva de terre, et ses yeux étant ouverts, il ne voyait personne; c'est pourquoi ils le menèrent à Damas, en le conduisant par la main; et il fut trois jours sans voir, et ne mangea ni ne but. Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananias : et le Seigneur lui dit en vision : Ananias! et il répondit : Me voici, Seigneur. Et le Seigneur lui dit : Lève-toi, et t'en va en la rue nommée la Droite, et cherche, dans la maison de Judas, un homme appelé Saul, qui est de Tarse; car voilà, il prie; et il a vu en vision un homme, nommé Ananias, entrant et lui imposant les mains, afin qu'il recouvre la vue. Et Ananias répondit : Seigneur, j'ai entendu dire de cet homme à beaucoup de gens combien de maux il a faits à tes saints dans Jérusalem; et ici, il a autorité de la part des principaux sacrificateurs de lier tous ceux qui invoquent ton nom. Mais le Seigneur lui dit : Va, car il m'est un vase d'élection, pour porter mon nom devant les gentils, et les rois, et les enfants d'Israël; car moi je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. Ananias donc s'en alla, et entra dans la maison; et lui imposant les mains, il lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli du Saint-Esprit. Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et à l'instant il recouvra la vue; puis il se leva et fut baptisé; et ayant mangé, il reprit ses forces. Et Saul fut quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas; et IL PRÊCHA AUSSITÔT DANS LES SYNAGOGUES QUE CHRIST ÉTAIT LE FILS DE DIEU. Et tous ceux qui l'entendaient étaient hors d'eux-mêmes, et ils disaient : N'est-ce pas là celui qui détruisait dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui était venu ici exprès pour les amener liés aux principaux sacrificateurs? Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et il confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, démontrant que Jésus était le Christ. »

(ACTES IX, 1-22.)

Tel arbre, tel germe. Un christianisme aussi éminent que celui que nous avons reconnu chez l'Apôtre, doit avoir pour point de départ une conversion qui dé-

passe toutes les proportions ordinaires. Aussi la conversion de Saul de Tarse en Paul apôtre est-elle le plus grand événement de l'histoire de l'Eglise primitive, après les faits de Jésus-Christ et du Saint-Esprit.

Toutefois, ce n'est pas sur la grandeur de l'événement que je veux m'arrêter, c'est sur ses caractères; car si saint Paul nous est mis devant les yeux, ce n'est pas pour que nous l'exaltions, c'est pour qu'il nous instruise. Je veux, dans une conversion modèle, étudier la conversion dont chacun de nous a besoin pour faire sa part de l'œuvre à laquelle Dieu appelle aujourd'hui son peuple; et cette conversion modèle, je la trouve en Saul de Tarse. Chez cet homme vraiment extraordinaire, tout est si fortement accentué, dans la nature et dans la grâce, que la pratique emprunte la valeur presque d'une théorie : entre tous les traits de ressemblance qu'il offre avec son Maître, celui-là n'est pas le moins surprenant. On le dirait, tour à tour, plus homme qu'un autre homme dans l'état naturel, et plus chrétien qu'un autrc chrétien dans l'état de grâce. Comme on étudie la peinture dans un Raphaël ou la poésie dans un Dante, parce qu'à la hauteur où de tels génies s'élèvent l'art semble se personnifier dans l'artiste et la poésie dans le poëte, ainsi l'on étudie l'Evangile presque aussi sûrement dans la personne de saint Paul que dans les pages du livre : dans cet apôtre, l'apostolat; dans ce saint, la sainteté; dans ce croyant, la foi; et aussi dans ce converti, la conversion.

Démêlons donc, dans la conversion de Saul, les caractères de toute vraie conversion : ce qu'elle est, où elle va, et d'où elle vient; sa nature, sa portée et son origine. Ce sera entrer dans la pensée de saint Paul lui-même : « J'ai obtenu grâce, afin que Jésus-Christ montrât en moi le premier toute sa clémence, pour servir d'exemple à ceux qui viendront à croire en lui pour la vie éternelle [1]. »

La conversion, *qu'est-elle?* A cette question, la conversion de Saul répond par des faits. Notre texte (et on reconnaît ici la Parole de Dieu) ne nous dit nulle part : Saul se convertit; mais il nous le montre faisant des œuvres toutes nouvelles, et nous laisse le soin de conclure que son cœur a été changé. Il ne faut, pour reconnaître ce changement, que se rendre compte de ce qu'il était avant sa conversion, et de ce qu'il est après. Après : Paul, un apôtre de Jésus-Christ, plus encore, l'Apôtre de Jésus-Christ, de tous les apôtres celui qui a travaillé le plus [2], et celui qui a offert dans sa personne le modèle le plus accompli de foi et de vie chrétienne; avant : Saul, « un blasphémateur (c'est lui qui parle, ou le respect ne m'eût jamais permis ce langage), un persécuteur, un oppresseur, » ne laissant d'autre ressource à la grâce « que l'ignorance » où l'entretenait « son incrédulité [3]. » Que l'on comprend bien la sur-

[1] 1 Tim. I, 16. — [2] 1 Cor. XV, 10. — [3] 1 Tim. I, 13.

prise naïve de ses auditeurs de Damas, qui, l'entendant confesser Jésus-Christ pour le Fils de Dieu, « étaient hors d'eux-mêmes et disaient : N'est-ce pas là celui qui détruisait dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui était venu ici exprès pour les amener liés aux principaux sacrificateurs [1] ? »

Vous-même, supposez-vous étranger à l'histoire des Actes, et que l'on vous dise : Il y avait un homme, Saul, qui « persécutait la doctrine (de Jésus-Christ) jusqu'à la mort, liant et mettant en prison hommes et femmes [2]; » qui « souvent, de synagogue en synagogue, les contraignait à blasphémer en les punissant » (c'est-à-dire en les torturant); qui, « transporté de rage contre eux, les persécutait jusque dans les villes étrangères [3], » et qui courait de Jérusalem à Damas, « pour amener liés à Jérusalem ceux qui étaient là, afin qu'ils fussent punis [4]. » Que l'on vous dise ensuite : Il y a eu un homme, Paul, qui a servi Jésus-Christ avec plus d'ardeur qu'aucun autre; qui a vécu et qui est mort, comme son Maître, pour le seul bien de l'Eglise; qui, tourmenté cruellement par les païens, plus cruellement tourmenté par les juifs, « n'a fait compte de rien ni tenu sa vie même pour précieuse, » et qui a fini en couronnant par le martyre la carrière la plus active peut-être et la plus dévouée que la terre ait jamais connue. Pourriez-vous penser que ces deux hommes n'en soient

[1] Actes IX, 21. — [2] Actes XXII, 4. — [3] Actes XXVI, 2. — [4] Actes XXII, 5.

qu'un? Eh bien, forcez-vous à n'en faire qu'un, rattachez-les comme vous pourrez l'un à l'autre : la difficulté que vous y trouverez vous donnera la mesure de ce qu'est la conversion chrétienne, et de la distance qui la sépare d'avec tout ce qui n'est pas elle.

La conversion n'est pas seulement une réforme de conduite. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu rien à reprendre dans la conduite de Saul. Il en appelle hardiment au témoignage de tout son peuple, pour « la vie qu'il a menée dès sa jeunesse[1]. » Nous ne saurions donc nous le représenter autrement que réglé dans ses mœurs, honnête dans les affaires, exact dans les sacrifices de la piété, libéral dans ceux de la bienfaisance, en un mot homme honoré et honorable. Mais avec tout cela, Saul était encore Saul, et Paul n'avait pas commencé. — La conversion n'est pas seulement une soumission, même intérieure, à la loi morale. Nous ne pouvons douter que Saul ne fût, dans le sens intime et élevé du mot, un homme moral, subordonnant la volonté propre au devoir, jusqu'au renoncement et au sacrifice. Il se rend le témoignage, en écrivant aux Philippiens, que « quant à la justice de la loi, il avait été sans reproche[2]; » et ce n'était pas peu de chose, pour le juif consciencieux et croyant, que cette justice de la loi, « ce joug pesant, dit saint Pierre, que ni nous ni nos pères n'avons pu porter[3]. » Mais avec tout cela,

[1] Actes XXVI, 4. — [2] Phil. III, 6. — [3] Actes XI, 10.

Saul était encore Saul, et Paul n'avait pas commencé. — La conversion n'est pas seulement l'acceptation, même sincère, de certains principes religieux. Saul était israélite croyant, juif zélé, pharisien rigide, exact entre les exacts[1]; soumis aux Ecritures, servant le vrai Dieu, espérant au Messie, également scrupuleux à observer toutes les ordonnances de Moïse et ardent à les défendre. Mais avec tout cela, Saul était encore Saul, et Paul n'avait pas commencé. — La conversion n'est pas même seulement un développement graduel, une amélioration progressive de toutes les bonnes dispositions que nous venons de reconnaître à Saul. Elles auraient eu beau se développer, beau s'améliorer, fût-ce pendant un siècle : elles n'auraient jamais pu donner que ce qu'elles contenaient en germe; Saul n'aurait fait que continuer Saul, et Paul n'aurait jamais commencé.

La conversion est le point de départ d'une vie nouvelle, contraire à l'ancienne dans sa direction générale : c'est ce qu'indique le nom même dont elle se nomme, puisqu'il marque un retour et un revirement de chemin. Par elle, Saul ne devient pas meilleur, mais il devient autre; il n'est pas plus fidèle qu'autrefois à ses principes, mais ses principes sont changés; ce qu'il tenait pour mal, il le tient pour bien, ce qu'il appelait lumière, il l'appelle ténèbres; il fait l'expérience personnelle de ce qu'il devait exprimer si énergiquement plus

[1] Actes XXVI, 5; Phil. III, 5, 6.

tard : « Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées, voici, toutes choses sont faites nouvelles[1]. » C'est qu'un germe nouveau, inconnu, étranger, a été déposé au fond de son être : ce germe, c'est la foi en Jésus, le Christ, le Fils de Dieu. Désormais, ce qu'il cherchait dans la loi, il ne le cherche plus que dans la grâce ; ce qu'il attendait de sa justice propre, il ne l'attend plus que de la justice de Dieu en Jésus-Christ. Au reste, le voici peint au naturel par lui-même, dans ces paroles à la fois si remplies de vérité et si brûlantes d'amour : « Ce qui m'était un gain, je l'ai estimé comme une perte pour l'amour de Christ. Et certes, j'estime toutes choses comme une perte, pour l'amour de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai fait la perte de toutes choses, et je les estime comme des balayures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui, ayant non point ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu par la foi[2]. »

Voilà la conversion de Saul : la voilà reconnue dans ses fruits visibles, et la voilà recherchée dans son germe secret. Saul est converti, du jour, de l'heure, du moment que, se reconnaissant en lui-même mauvais, indigne, perdu, et à jamais privé de toute justice devant Dieu, il substitue le nom de Jésus-Christ au sien propre

[1] 2 Cor. V, 17. — [2] Phil. III, 7-9.

dans toutes ses espérances de vie éternelle, et se jette sans réserve au pied de la croix, comme un pauvre pécheur qui n'a pas d'autre ressource au monde que le sang de l'Agneau de Dieu. Mais ce même Saul, du jour, de l'heure, du moment qu'il est converti, entre tout entier dans l'esprit, dans les pensées, dans les œuvres de ce Sauveur qui l'a racheté. Ce n'est pas seulement son nom dont il se couvre, c'est sa justice dont il se revêt, c'est tout son être auquel il s'unit. Comme il ne vit plus que par Jésus-Christ, il ne vit plus aussi que pour Jésus-Christ, devenu à la fois le germe et le fruit, le principe et la fin, l'alpha et l'oméga de sa vie nouvelle.

Eh bien! toute conversion véritable, commençant comme celle de Saul, finit aussi comme elle. Elle commence par Jésus-Christ vivant et régnant dans le cœur, devant Dieu [1]; elle finit par Jésus-Christ vivant et régnant dans les œuvres, devant les hommes [2], et les obligeant, par le contraste de la vie ancienne avec la vie nouvelle, à dire comme on faisait pour Saul à Damas : « N'est-ce pas là celui » que nous avons connu si différent [3]? tant le converti est transformé, tant on a de peine à le reconnaître en lui-même. Cet homme, si jaloux de ses devoirs et si coulant sur ses droits, n'est-ce pas celui dont la susceptibilité s'offensait du moindre reproche et la volonté propre s'irritait de la plus petite contrariété? Cet homme, si doux, si respectueux, si grave, n'est-ce

[1] 2 Cor. XIII, 5. — [2] 1 Jean II, 6. — [3] Actes IX, 21.

pas celui qui s'emportait à tout propos, prenait à partie Dieu et les hommes, et mêlait le saint nom du Seigneur, avec une légèreté profane, aux intérêts les plus vulgaires, les plus frivoles, les plus indignes? Cet homme, si libéral, si prompt à donner, en recherches d'occasions pour faire le bien et ne voyant dans sa fortune qu'un dépôt que Dieu a commis à sa foi, n'est-ce pas celui à qui on avait tant de peine à arracher une modique souscription, ou pour le service de Dieu, ou pour le soulagement du pauvre? Cet homme, qui vit une vie de prière, de renoncement, d'activité sainte, de dévouement généreux, n'est-ce pas celui qui prenait son plaisir dans les passe-temps du monde, dans ses fêtes, dans ses vanités, dans ses convoitises?

Faites que l'on puisse parler ainsi de vous: alors, votre conversion sera une conversion; alors aussi, vous aurez votre place marquée dans le travail du peuple de Dieu; alors, mais seulement alors... O vous donc, qui vous flattez d'appartenir au Seigneur, qui lui appartenez, je l'espère, en vérité, ne vous arrêtez point que vous n'ayez prouvé votre conversion à tous les yeux par la possession d'un « homme nouveau, » sanctifié jusqu'à cette glorieuse contradiction avec votre « vieil homme! » Mais de ces conversions insignifiantes, qui, touchant à peine à certaines notions de tête et à certaines habitudes de surface, laissent subsister chez le prétendu converti les goûts, les dépenses, les dissipations, l'avarice, la cupidité, les péchés peut-être d'autrefois,

ne m'en parlez plus, en présence de la conversion de Saul de Tarse !

Aussi, cette conversion, voyez *où elle va*, je veux dire quelle influence elle exerce dans le monde ; par où vous connaîtrez de quel poids sera votre propre conversion aux yeux des hommes, quand elle aura les caractères que nous venons de reconnaître à celle de Saul.

L'impression produite par la conversion de Saul a été aussi profonde qu'étendue. On le voit d'abord par les juifs de Damas : « Tous ceux qui l'entendaient étaient comme ravis hors d'eux-mêmes..... Et Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les juifs qui demeuraient à Damas, prouvant que Jésus était le Christ[1]. » On le voit aussitôt après par toutes les églises chrétiennes de la Judée, que cette nouvelle remplit à la fois de surprise et de consolation, et qu'elle excite à « glorifier Dieu à cause de lui[2]. » On le verra plus tard par tous ceux à qui elle parviendra dans le monde entier, et qui y trouveront la vérité de l'Evangile et sa puissance rendues visibles comme à l'œil. L'Apôtre savait si bien le fruit que le monde devait recueillir de sa conversion, qu'il en fait un des arguments favoris de sa prédication : sur les cinq discours qui nous ont été conservés de lui dans les Actes, il y en a deux dont elle lui a fourni le sujet[3], sans parler des allusions réitérées qu'il y fait

[1] Actes IX, 22. — [2] Gal. I, 22-24. — [3] Actes XXII, XXVI.

dans ses épîtres[1]. Il compte avec le peuple juif, il compte avec Agrippa, il compte avec les églises, il compte avec tous sur les sentiments que doit éveiller dans toute âme candide une intervention si éclatante de Dieu en faveur de la doctrine de Jésus-Christ.

Il a raison d'y compter. Après la résurrection de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, l'histoire évangélique n'a pas de témoignage qui égale la conversion de Saul de Tarse. On l'a senti dans tous les temps; et tel esprit réfléchi s'est rendu devant cette page de l'Evangile, qui ne s'était rendu devant aucune autre. Je le comprends sans peine: les moins croyants d'entre vous en feront autant, s'ils veulent seulement prendre le soin de peser sans prévention le récit de mon texte.

Un jeune juif, en qui la naissance et la parenté fortifient le préjugé religieux, appartenant à la branche la plus rigide de la secte rigide des pharisiens, disciple de Gamaliel, mais plus ardent que son maître, ou entraîné plus loin que lui par la situation nouvelle que la hardiesse de saint Etienne avait faite à l'Evangile[2], croit servir Dieu en persécutant jusqu'à la mort les disciples de Jésus-Christ[3]. Il fait son coup d'essai au martyre de saint Etienne, et la vue de ce premier sang ne fait qu'animer sa fureur; si bien qu'après avoir épuisé son œuvre « de menaces et de meurtre » dans Jérusalem et dans la Judée, il sollicite du Sanhédrin la faveur de l'al-

[1] 1 Cor. XV, 9; 1 Tim. I, 12-16, etc. — [2] Actes VI, 14. — [3] Jean XVI, 2.

ler transporter dans les villes étrangères (comme Paul apôtre devait ambitionner plus tard l'honneur de porter l'Evangile en des contrées où il ne fût point encore parvenu). Saul donc, muni de lettres et de commissions officielles, s'achemine vers la populeuse Damas, où l'Evangile avait trouvé beaucoup d'accès, soit auprès des juifs, qui y étaient fort nombreux, soit auprès des païens prosélytes, qui l'étaient plus encore, surtout parmi les femmes. Mais le voici qui, en approchant de cette cité, subit un changement si extraordinaire dans ses convictions et dans ses desseins, qu'on lui voit, après trois jours de jeûne, substituer, dans Damas même, l'office de Paul apôtre à celui de Saul persécuteur. Voilà le fait moral, dégagé d'avec les circonstances surnaturelles qui l'accompagnent dans le récit de saint Luc, et sur lesquelles je ne m'arrête pas pour le présent. Ce fait, comment l'expliquer? car enfin, il n'y a pas plus d'effet sans cause dans le monde moral, qu'il n'y en a dans le monde physique.

Si l'Evangile est vrai, si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si Dieu est intervenu, tout est éclairci. Dieu ne prodigue pas les miracles; mais on comprend sans peine qu'il y ait eu recours pour donner une telle preuve de l'Evangile, et pour lui assurer un tel ministre. Mais, si Dieu n'est pas intervenu, si Jésus-Christ n'est pas son Fils, si l'Evangile enfin n'est pas vrai, comment, je le demande, expliquer le changement de Saul ?

On ne songera pas à l'expliquer par l'intérêt — ce

grand mobile des actions humaines dans l'homme irrégénéré, hélas! et trop souvent dans le régénéré lui même. La conversion de Saul compromettait trop visiblement tous ses intérêts : à la place d'une carrière brillante d'honneur, de crédit, de fortune, elle mettait le nom de Saul rejeté de son peuple, ses puissants amis tournés en ennemis, sa famille vraisemblablement armée contre lui, sa personne devenue le point de mire de la persécution, sa vie toujours menacée et réservée tôt ou tard au martyre. Tout cela est si manifeste qu'il serait superflu de s'y arrêter : tout était désintéressement, renoncement, sacrifice, dans la conversion de Saul.

S'en prendrait-on à l'influence — à laquelle les plus sincères sont les plus accessibles ? Saul n'a-t-il pu se laisser persuader par le sage et vertueux Ananias, dans un moment de grand trouble intérieur, que sa doctrine était erronée et l'Evangile véritable ? Soit, quoiqu'il reste alors à rendre compte de ce trouble intérieur qui a précédé la rencontre de Saul avec Ananias ; soit encore, quoiqu'aucune influence humaine ne suffise pour produire un changement à la fois si prompt, si radical et si particulier ; je le veux, Ananias a pu persuader Saul—s'il a eu de bonnes raisons à lui donner, en d'autres termes, si l'Evangile est véritable. Mais on ne comprendra jamais qu'un homme aussi engagé que l'était Saul, d'action, de passion, de volonté propre et d'amour-propre, se fût rendu sans raisons solides ; lui surtout, un homme si énergique, plus accoutumé à exercer

des influences qu'à en subir, ou, s'il en subissait, comme il peut arriver aux hommes les plus énergiques, ayant la place prise, l'esprit gagné, le cœur donné, et tout cela dans un sens directement contraire à l'humble crédit d'Ananias.

Il est une troisième explication à laquelle on pensera pouvoir en appeler avec un peu plus d'apparence, c'est l'exaltation religieuse—un homme aussi ardent que Saul ayant pu, sans délibération bien mûrie, passer d'un fanatisme à un autre. Mais cette hypothèse ne tient pas contre quatre minutes de réflexion, pour qui se rappelle ce qu'a été l'apôtre Paul. Son exaltation naturelle, Paul avait de quoi la satisfaire dans sa foi judaïque et pharisaïque, tandis qu'en devenant disciple de Jésus-Christ, il dépose tout cela : au lieu d'entrer dans un nouveau fanatisme, il rompt avec l'ancien. Etrange fanatisme, en effet, que celui d'un homme qui parle, jusque dans les occasions les plus excitantes, un langage marqué au coin « de la vérité et du sens rassis[1]; » d'un homme qui prend toutes ses mesures avec la prudence la plus consommée, jaloux de tous ses droits, même sociaux et civils, quand ils peuvent servir la cause de l'Evangile, ou seulement lui épargner une douleur inutile[2]; d'un homme qui s'applique à aller toujours, dans l'intérêt de son ministère, jusqu'à l'extrême limite des concessions que la sagesse conseille et que la conscience

[1] Actes XXV, 25; 1 Cor. X, 15. — [2] Actes XVI, 37-39; XXII, 25.

autorise, « faible avec les faibles, juif avec les juifs, sans loi avec ceux qui sont sans loi[1]; » d'un homme enfin qui poursuit, durant trente années, l'exercice de son ministère dans ce même esprit, sans se réveiller jamais de son rêve, même en présence du martyre, qu'il a mis, comme autrefois son Maître, autant de soin à reculer, qu'il met d'obéissance à l'accepter quand l'heure de Dieu est venue !

Non, vous dis-je, vous avez beau faire, vous n'en sortirez raisonnablement que par la foi ; à moins qu'impuissant pour expliquer autrement l'inexplicable changement de Saul, vous n'essayiez, en désespoir de cause, de le nier, et de traiter de fable le récit entier de mon texte. Mais ne voyez-vous pas que ce serait vous jeter dans une difficulté plus grande que toutes les autres, puisque cette conversion, qui est le point de départ de Paul apôtre, explique seule tout ce qu'il a fait ? Niez le changement de Saul de Tarse, oui ; mais chargez-vous alors de faire tenir en l'air Paul apôtre, et le mouvement immense qu'il a déterminé dans le monde connu ; prodige permanent, dont le témoin, c'est l'humanité ; dont le théâtre, c'est l'Asie et l'Europe ; dont le résultat, c'est l'histoire et la civilisation renouvelées ; dont le fruit, c'est moi qui vous parle, c'est vous qui m'écoutez, si ce n'est par la foi que nous avons apprise de notre apôtre, c'est du moins par les bienfaits sans nombre que nous

[1] 1 Cor. IX, 20-22.

lui devons. Niez la conversion de Saul, oui ; mais niez alors aussi la conversion de la moitié de l'Asie, et de la totalité de l'Europe ; rendez Ephèse à Diane, Athènes à Minerve, Paphos à Vénus, Rome à tous les dieux de son Panthéon, le monde païen à sa dissolution et à sa décadence, et notre Gaule à ses druides, à ses sacrifices humains, à sa barbarie !

Grâces te soient rendues, ô mon Dieu ! de ce qu'au milieu de tant de doctrines que leurs disciples ne peuvent persister à croire qu'à la condition de se crever les yeux, tu m'as donné une doctrine à croire et à prêcher que je trouve toujours plus solide, toujours plus vraie, à mesure que je l'approfondis davantage ; et dont les obscurités, n'étant que de ces ombres que notre esprit borné rencontre en toutes choses, ne sauraient troubler la lumière abondante et paisible de tant de preuves rassemblées !

A ces preuves, chrétiens, ajoutez, chacun de vous, la vôtre, comme Saul de Tarse, je ne dis pas ici par vos discours, je ne dis pas même par vos œuvres, mais par le fait seul de votre conversion. Si cette démonstration le cède à celle que nous venons de trouver en Saul pour la force et la clarté, qu'elle n'en diffère pas du moins pour l'esprit ; qu'il suffise du changement qui s'est accompli en vous pour attester la vérité de l'Evangile, et pour confondre le monde « en prouvant que Jésus est le Christ[1]. » Forcez ceux qui vous contemplent à dire

[1] Actes IX, 22.

de votre conversion, ce que nous disions tantôt de celle de Saul, qu'elle ne peut s'expliquer que par la vérité de l'Evangile ; étant également impossible, soit de la méconnaître, tant elle donne de fruits précieux, soit d'en rendre compte par aucun intérêt, par aucune influence, par aucun entraînement : par aucun intérêt, parce que votre désintéressement, votre renoncement est trop visible en toutes choses ; par aucune influence, parce que vous vous montrez trop indépendant à l'égard de l'homme, et trop soumis à Dieu seul ; par aucun entraînement, parce que vous mettez trop de maturité, trop de prudence, trop de sagesse dans toutes vos œuvres. Frappés de la petitesse apparente des résultats que produit aujourd'hui la prédication évangélique, nous nous demandons souvent quel changement il y faudrait apporter pour la rendre plus efficace. Le changement le plus nécessaire de tous à y apporter est celui-ci : transporter la prédication de nous à vous. Quand nous sommes rassemblés ici devant Dieu, vous vous taisez, et nous parlons ; mais au sortir d'ici, les rôles sont intervertis : c'est à nous de nous taire, à vous de parler. Ah ! parlez, parlez, par l'œuvre du Saint-Esprit en vous, Evangile vivant, plus convainquant que notre Evangile prêché, et en même temps plus présent au milieu des hommes ; car notre prédication n'est que d'un moment, la vôtre est de toute la vie. Mais où sont-ils, les chrétiens qui prêchent de cette manière ? Où les chercher, ceux qui seraient un problème insoluble si l'Evangile n'était pas vrai ? Il en est quel-

ques-uns, sans doute — et Dieu veuille faire reposer sur eux son Esprit et sa faveur ! — mais qu'ils sont rares ! mais qu'il serait, hélas! plus facile d'en trouver qui détruisent notre prédication, qui la convainquent d'erreur ou d'impuissance, parce que leur conversion, si conversion il y a, s'explique trop bien par des raisons humaines, sans tant de mystère ni tant de grâce!

Mais cette conversion décisive, *d'où vient-elle*, et comment y arrive-on ? Nous l'apprenons encore de Saul de Tarse.

La conversion vient de Dieu. C'est moins l'homme qui se convertit à Dieu, que Dieu qui convertit l'homme à lui. Jamais sa grâce n'éclata plus visiblement, plus glorieusement que dans la conversion de Saul, converti comme en dépit de lui-mêne. Quelles avances Saul a-t-il faites à Jésus-Christ? quelles avances Jésus-Christ n'a-t-il pas faites à Saul ? C'est quand Saul nie, hait, persécute Jésus, que Jésus apparaît à Saul, l'arrête, le terrasse, se nomme et lui change le cœur. Action souveraine, s'il en fut jamais, accompagnée d'un langage qui ne l'est pas moins : « Il m'est un vase d'élection... Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon... Je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin, tant des choses que tu as vues que de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai, en te délivrant du peuple et des gentils, vers lesquels je t'envoie maintenant pour ouvrir leurs yeux, afin qu'ils soient convertis des ténèbres à la lu-

mière, et de la puissance de Satan à Dieu [1]; » par où vous voyez que la même souveraineté que Dieu a déployée sur Saul en l'établissant pour témoin, il la veut déployer sur ceux auprès desquels il l'envoie en ouvrant leurs cœurs à son témoignage. Ce n'est qu'après avoir été vaincu par la grâce, sans l'avoir cherchée, que Saul commence de la chercher à son tour : « Voilà il prie ; » et sa délivrance s'achève en réponse à cette prière que Dieu lui a mise dans le cœur et dans la bouche.

Avec quelle clarté se découvre ici à l'Apôtre, et à nous dans l'Apôtre, cette main de Dieu puissante autant que paternelle, qui vient, imméritée, inappelée, inattendue, inconnue, « chercher et sauver ce qui était perdu ! » Grâce, élection, prescience, prédestination, quel langage, quelle doctrine ne demeurerait au-dessous du simple fait que nous avons sous les yeux? Ah! que c'est bien le cas de dire, ce que Paul écrit plus tard aux Romains, et qu'il écrit sans doute les yeux fixés sur sa propre histoire : « Ce n'est pas du voulant ni du courant, mais de Dieu qui fait miséricorde [2] ! » Eh! qui le sait mieux que toi, « Saul, mon frère? » Du voulant? tu voulais arrêter l'Evangile, et voilà que tu te prépares à le semer jusqu'au bout du monde! Du courant : tu courais à la persécution, et voilà que tu t'achemines vers le martyre! Aussi notre apôtre ne trouve-t-il pas de termes assez énergiques pour exalter à son gré la

[1] Actes XXVI, 16-18. — [2] Rom. IX, 16.

grâce gratuite de Dieu, soit dans l'œuvre qui s'est accomplie en lui-même, soit dans celle qu'il souhaite de voir accomplie en d'autres. « Quand il plut à Dieu, qui m'avait choisi dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi[1] : » voilà pour lui-même; et quant aux autres, qui a jamais plus clairement, plus hardiment, on serait tenté de dire plus crûment annoncé l'absolue gratuité de la grâce? Quel lecteur n'a eu son tour pour se scandaliser de tel verset des chapitres huitième et neuvième de son épître aux Romains : « Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés...; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés[2]. » Oui, la conversion est l'œuvre de Dieu. C'est un germe étranger, déposé dans notre âme par une main étrangère; c'est une nouvelle naissance, une résurrection d'entre les morts, une seconde création. Nul ne peut changer son propre cœur : il pourrait aussi bien se donner la vie dans le sein maternel, ou relever un mort de son tombeau, ou lancer un monde de plus dans l'espace. Le cœur nouveau, quiconque le désire, doit le demander à Dieu, « de qui, par qui, et pour qui sont toutes choses. A lui soit gloire éternellement! Amen[3]. »

Il faut donc se croiser les bras, et attendre le miracle? Gardez-vous de le croire. Que si vous pouviez en

[1] Gal. I, 15, 16; 1 Cor. XV, 9, 10, etc. — [2] Rom. VIII, 28, 29; Eph. II, 8; Gal. IV, 9, etc. — [3] Rom. XI, 36.

être tenté par ce que vous venez de voir en Saul de Tarse, détrompez-vous en observant ce même Saul de plus près. Vous n'avez vu encore qu'un des éléments de sa conversion : l'élément divin, étranger. Il y en a un autre, l'élément humain, personnel; et s'il est vrai de dire que jamais l'élément divin ne fut plus apparent, il ne l'est pas moins de dire que l'élément humain ne fut jamais plus sensible.

Tout souverainement qu'il opère en Saul, Dieu n'opère en lui que comme dans une créature libre, responsable, pouvant recevoir sa grâce et pouvant aussi la repousser. Caïphe, dans le Sanhédrin[1], entend Jésus lui rendre témoignage de ce qu'il est plus solennellement encore qu'il ne le fait à Saul près de Damas; et pourtant la conscience de Caïphe n'est point réveillée : pourquoi? C'est que Caïphe est un prêtre moins fanatique qu'hypocrite, qui ne sert que son orgueil et son ambition propre, qui n'interroge Jésus que pour la forme, et qui ne déchire ses vêtements que par un faux semblant d'indignation. Balaam est arrêté, dompté par un prodige plus merveilleux encore que la vision de Damas; et pourtant, en dépit de l'obéissance involontaire arrachée à ses lèvres, il retient ce cœur irrégénéré qu'il avait avant d'avoir vu « sa folie réprimée par une ânesse muette parlant d'une voix humaine[2]; » pourquoi encore? C'est que Balaam est un ami de l'argent, « qui poursuit le

[1] Jean. XVIII. — [2] Nomb. XXII; 2 Pierre II, 16.

salaire d'iniquité, » qui fait métier et marchandise de la prophétie, et qui n'est occupé, jusque dans sa prière, qu'à endormir sa conscience, pour qu'elle le laisse se livrer à sa soif de l'or. En un mot, c'est qu'il n'y a ni chez l'un ni chez l'autre cette droiture de cœur, en dehors de laquelle Dieu pourrait agir sans doute, parce qu'il est le maître de toutes choses, mais en dehors de laquelle il n'est point dans les habitudes de sa providence d'agir, je dis plus, en dehors de laquelle nous n'avons pas lieu de croire qu'il agisse jamais. Toute conversion est une alliance : la grâce de Dieu requiert du cœur qu'elle veut renouveler, quelque chose sinon qui l'appelle, du moins qui la recueille, ne fût-ce qu'un vide pour la recevoir. Il y a toujours cette différence entre la création matérielle et la création spirituelle, que l'homme a dans la seconde une part quelconque d'action, dirai-je? ou de consentement; et un Père de l'Eglise a eu raison de dire : « Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous. »

Eh bien! ce cœur droit, qui peut s'allier à de grands égarements, ce cœur droit est dans Saul; je dis dans Saul « persécuteur, oppresseur, blasphémateur ; » dans Saul gardant les habits des meurtriers d'Etienne, et donnant les mains à sa mort. Vous vous souvenez de Nathanaël, rempli de préventions contre Jésus-Christ, mais dont les préventions cèdent dès sa première entrevue avec lui, parce qu'elles ne sont que l'infirmité inconsciente d'un « véritable israélite en qui il n'y a pas

de fraude [1] : » Saul est un Nathanaël, mais un Nathanaël géant, dont Dieu permet que les préjugés prennent des proportions effrayantes, pour imposer à la vérité qui devait les vaincre un développement colossal. Nathanaël se serait rendu dix fois, devant un spectacle tel que la mort d'Etienne : Saul ne se rend pas, il n'en est que plus enflammé de colère contre celui qu'Etienne invoque avec tant de foi, et en qui il s'endort avec tant de paix..... Et pourtant, que savons-nous si cette vue ne déposa pas dans le cœur de Saul une première inquiétude, un premier doute salutaire? Que savons-nous si cette inquiétude, si ce doute, repoussé d'abord comme une tentation importune, traduit peut-être en amertume et en violence, ne prépara pas les voies pour la scène de Damas? Saul meurtrier d'Etienne, Saul disciple et continuateur d'Etienne : ô profondeur! ô miséricorde!... Quoi qu'il en soit, tout ce que Paul dit de lui-même nous le montre, avant sa conversion, juif opiniâtre, mais convaincu, pharisien ardent, mais sincère, et « servant Dieu, dès ses ancêtres, avec une pure conscience [2]. » Que dis-je? jusque dans le voyage de Damas, ne démêlez-vous pas, au travers du funeste, du criminel égarement de Saul, ce désir aveugle de servir Dieu, auquel Jésus a rendu un si équitable témoignage [3]? Dans le moment même où le passage s'opère de la haine à l'obéissance et de Saul à Paul, ces mots dignes de Na-

[1] Jean I, 47. — [2] 2 Tim. I, 3; Phil. III, 6; Actes XXVI, 4, 5. — [3] Jean XVI, 2.

thanaël : « Que veux-tu que je fasse ? » à qui appartiennent-ils : est-ce encore à Saul, est-ce déjà à Paul ? Ils appartiennent à l'un et à l'autre. Ne pensez pas qu'il y ait eu de Saul à Paul passage brusque et sans transition : il y a du Paul dans Saul, et il y a du Saul dans Paul. Il est un point intime et secret, « couvert aux yeux de tout homme vivant, et caché aux oiseaux des cieux[1], » où la grâce se rattache à la nature, l'œuvre de Dieu au travail de l'homme, la vie nouvelle à la vie ancienne, Paul apôtre à Saul de Tarse. Ce point, c'est le sentiment qui fait dire : « Que veux-tu que je fasse ? » mais qui le fait dire selon la lumière du moment ; hier, c'était au Dieu de Moïse, aujourd'hui, c'est au Dieu de Jésus-Christ, confusément aperçu pour la première fois.

N'accusez pas ce commentaire de témérité : je le tiens de bonne main, de la main de saint Paul. « Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, à Jésus-Chrit notre Seigneur, de ce qu'il m'a estimé fidèle, m'ayant établi dans le ministère, moi, qui auparavant étais un blasphémateur, et un persécuteur, et un oppresseur ; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai agi par ignorance, dans l'incrédulité. » Cette parole est bien remarquable, bien profonde, bien instructive. Ce n'est pas que l'incrédulité où était saint Paul à l'égard de Jésus-Christ et l'ignorance où elle l'entretenait, lui don-

[1] Job XXVIII, 21.

nât un titre à la miséricorde divine. Des titres! qui s'en est moins attribué que notre apôtre, et où s'en est-il moins attribué que dans cet endroit? Des titres! il ne s'en reconnaît qu'à la perdition, lui, « le premier des pécheurs, » que Jésus-Christ a sauvé tout exprès « pour montrer en lui le premier toute sa clémence[1]. » Mais c'est que cette ignorance le laissait accessible à la grâce, contre laquelle une résistance consciente et volontaire aurait invinciblement armé son cœur. Il n'a pas mérité la conversion pour avoir été ignorant; mais, parce qu'il est ignorant, il n'est pas de ces impénitents, de ces endurcis pour lesquels la grâce elle-même n'a plus de ressources, tout ce qu'elle en possède ayant été éprouvé, épuisé, mais sans fruit[2]. Saul, tout Saul qu'il est, cherche Dieu à sa manière, et comme « en tâtonnant » au travers des ténèbres de la loi; à peu près comme Luther le devait chercher plus tard dans sa cellule d'Erfurth, par ses macérations et ses pénitences. C'est pour cela que Dieu met une Bible sur le chemin de Luther, et Jésus-Christ sur le chemin de Saul.

Si donc vous voulez avoir part à la grâce de Saul, n'attendez pas, pour chercher Dieu, le miracle qu'il n'a point attendu, et qu'il n'aurait point obtenu s'il l'eût attendu; mais, comme lui, apportez à Dieu un cœur jaloux de le connaître et soigneux de lui obéir. Alors, fussiez-vous, s'il est possible, aussi aveuglé qu'il l'était,

[1] 1 Tim. I, 12-16. — [2] Héb. VI, 1-4; X, 26-29.

Dieu se révélera à vous; et vous éprouverez à votre tour la vérité de cette parole du Sauveur : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra touchant la doctrine si elle est de Dieu ou si je parle de mon chef[1]. » Faut-il vous faire remarquer combien cette maxime diffère de celle qu'un monde aussi peu soucieux de la vérité que de la sainteté, a coutume de colporter en ces termes superficiels : « Ce qui importe, c'est moins la foi que la bonne foi? » La bonne foi dont parle Jésus, et dont Saul est animé, c'est une bonne foi qui cherche Dieu, et qui, trouvé, le suit; c'est une bonne foi qui ne va pas sans un commencement de foi[2]; c'est une bonne foi — qui est de bonne foi. Apportez, vous dis-je, un cœur qui cherche Dieu, résolu de tout faire pour le trouver, de tout souffrir pour lui plaire; et puis, comptez sur sa grâce pour accomplir en vous son œuvre, et vous préparer pour la vôtre. Ce cœur, l'avez-vous? Si oui, tout ira bien; si non, ne vous flattez pas : vous vivriez un siècle, entendant chaque dimanche les meilleurs discours, lisant tous les jours les Ecritures divines, entouré des chrétiens les plus fidèles, que vous ne vous convertiriez jamais. Rien, rien au monde, ne supplée à la simplicité d'un cœur droit; non, rien, ni dans la nature, ni dans les événements, ni dans les hommes, ni en Dieu lui-même. Dieu, souffrez la hardiesse de mon langage, Dieu ne peut pas convertir ceux qui n'ont pas le cœur

[1] Jean VII, 17. — [2] Héb. XI, 6.

droit, pas plus que Jésus « ne peut » faire des miracles en faveur de ceux qui ne croient point [1]. Il ne peut pas, parce qu'il ne veut pas; et il ne veut pas, parce que sa sainteté ne lui permet pas de vouloir.

Je disais en commençant : Tel arbre, tel germe; je dis en finissant : Tel germe, tel arbre. La conversion, une vraie conversion, radicale comme celle de Saul, démontrant l'Evangile comme celle de Saul, fruit de la grâce dans un cœur droit comme celle de Saul, une telle conversion, voilà le nerf de cette guerre sainte pour laquelle je souhaite de vous enrôler. Donnez-moi de telles conversions, et je vous donnerai pour le service de Dieu « un peuple de franche volonté [2]. » O vous, qui avez vécu jusqu'ici loin du Sauveur et de sa grâce, mais qui aspirez à lui appartenir, « aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs! » Mais vous surtout, frères et sœurs, qui l'avez connue, cette grâce, qui l'avez servi, ce Sauveur, mais qui ne trouvez point en vous de quoi fournir à la carrière nouvelle où je vous appelle; chrétiens, mais qui n'avez rien de Paul dans votre christianisme; convertis, mais qui n'avez rien de Saul dans votre conversion — revenez, revenez sur vos pas! retournez à votre commencement! retrempez-vous dans la source de la vie! et pour assortir votre christianisme, commencez par convertir votre conversion!

[1] Marc VI, 5, 6. — [2] Ps. CX, 3.

SAINT PAUL.

QUATRIÈME DISCOURS.

SA PERSONNALITÉ,

OU SA FAIBLESSE.

SAINT PAUL.

QUATRIÈME DISCOURS.

SA PERSONNALITÉ, OU SA FAIBLESSE.

« Je ne me glorifierai point de moi-même, sinon dans mes infirmités. Or, si je voulais me glorifier, je ne serais point imprudent, car je dirais la verité; mais je m'en abstiens, afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il entend de moi. Et de peur que je ne m'élève par l'excellence des revelations, il m'a eté donné une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter, afin que je ne m'élève pas. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur qu'il se retirât de moi; et il m'a dit : Ma grâce te suffit; car ma vertu s'accomplit dans l'infirmite. Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmites, afin que la vertu de Christ habite en moi. C'est pour cela que je me plais dans les infirmites, dans les injures, dans les necessites, dans les persecutions, dans les angoisses pour Christ : car QUAND JE SUIS FAIBLE, ALORS JE SUIS FORT. »

(2 COR. XII, 5-10.)

Je vous suppose, mon cher auditeur, à la suite de mes précédents discours sur l'apôtre Paul, convaincu que vous avez une œuvre à faire pour la gloire de Dieu et pour le bien des hommes, discernant nettement cette œuvre, et sérieusement résolu de l'accomplir. Mais une chose vous trouble : votre tâche est au-dessus de vos forces. D'une part, vous n'y êtes pas propre, faute d'aptitude naturelle, et vous mesurez avec tristesse vos infirmités physiques, intellectuelles, morales; de l'autre, vous n'y êtes pas exercé, faute d'avoir bien employé le temps passé, et vous comptez avec amertume les heures perdues, les occasions manquées, les ressources négligées, les dons enfouis. En voilà assez pour vous livrer

au découragement : au découragement, ce trait caractéristique de notre époque ; au découragement, cette tactique subtile du diable auprès de ceux à qui il n'oserait parler de désespoir ou d'incrédulité ; et que lui importent les mots, pourvu qu'on lui abandonne les choses ?

Il n'y a pas jusqu'à la jeunesse qui ne soit ouverte à ces pensées énervantes ; et c'est à la jeunesse que je m'adresse plus spécialement dans ce discours. Les jeunes ne sont-ils pas, dans ces jours de crise et de transition, l'espérance de l'Eglise, comme de la société ? La génération à laquelle appartient celui qui vous parle, choisie autrefois pour provoquer le réveil religieux de notre siècle, est peut être aujourd'hui ou trop affaiblie, ou trop engagée, pour lui imprimer cette impulsion nouvelle où nous aspirons tous, et dont nous voyons tant de signes avant-coureurs. Jeunes chrétiens, c'est sur vous que nous comptons, dans le Seigneur, beaucoup plus que sur nous-mêmes ; et notre plus douce, en même temps que notre plus sérieuse ambition, est de vous former pour la grande tâche que nous entrevoyons devant vous. Vous l'entrevoyez vous-mêmes : plus elle est grande, plus elle vous attire, je me plais à vous rendre ce témoignage ; mais aussi, plus elle est grande, plus elle vous effraie, et les plus réfléchis d'entre vous sont les premiers à dire : Je n'y suis ni propre ni exercé. Hélas ! et faut-il donc avoir vécu tant d'années pour se frapper la poitrine, en comparant ce qu'on est avec ce qu'on pourrait être, et ce qu'on a fait avec ce

qu'on aurait pu faire? Quoi de plus contagieux d'ailleurs que le découragement? Aussi est-il à l'ordre du jour chez la jeunesse contemporaine : l'aimable élasticité de cet âge plie sous le poids de la préoccupation commune; on le dirait chargé des années qu'il a devant lui, comme on l'est ordinairement des années qu'on a derrière soi; cela encore est parmi « les signes du temps. »

Mais le jeune Saul, appelé à l'apostolat aussitôt que converti, croyez-vous, mes jeunes amis, que les pensées qui vous troublent lui aient été épargnées? Croyez-vous qu'en mesurant la vocation qui lui est échue de « porter le nom du Seigneur devant les gentils, et devant les rois, et devant les enfants d'Israël[1], » avec les forces, naturelles ou acquises, qui lui sont tombées en partage, il se repose avec complaisance dans la persuasion qu'il possède et l'aptitude requise et l'apprentissage désirable? Oh non! à ces pensées vous ne reconnaissez pas le pieux apôtre. Il a eu ses combats, ses tristesses, ses amertumes, comme vous, plus que vous peut-être; il s'est dit aussi, et plus d'une fois : « Qui est suffisant pour ces choses[2]? » et qui sait s'il n'est pas allé jusqu'à dire avec Moïse : « Je te prie, Seigneur, envoie celui que tu dois envoyer[3]? » Mais il a trouvé la paix en regardant à Dieu, dont « les voies ne sont pas nos voies, ni les pensées nos pensées[4]. » Il a compris que ce Dieu « qui l'a choisi dès le ventre de sa mère,

[1] Actes IX, 15. — [2] 2 Cor. II, 16. — [3] Exode IV, 13. — [4] Esaïe LV, 8.

et qui l'a appelé par sa grâce, » ne l'aurait ni choisi sans aptitude, ni appelé sans apprentissage. Tel qu'il est, et pour son œuvre telle que Dieu l'a faite, Saul a été préparé de Dieu beaucoup mieux qu'il ne se serait préparé lui-même, quand il aurait pu la pressentir. Cette préparation a deux parties : une préparation de force, celle de ses dons naturels, qu'il consacre désormais au service du Seigneur ; et une préparation de faiblesse, celle de ses infirmités, qui le contraignent à se réfugier dans la seule grâce du Seigneur. La première paraît le préoccuper médiocrement ; la seconde, au contraire, tient une large place dans ses discours et dans ses lettres ; au reste, tout ce qu'il dit ailleurs là-dessus, mon texte le résume en quatre mots, que j'appelle la devise de saint Paul : « Quand je suis faible, alors je suis fort. » Chose étonnante ! le plus grand de tous les hommes a été fortifié pour la plus grande de toutes les entreprises, par quoi? par sa faiblesse. Ce n'est pas là un paradoxe ingénieux : c'est la vérité toute simple, et vous l'allez voir ; afin que vous appreniez que vous-même êtes préparé, tel que vous êtes, pour votre œuvre telle que Dieu l'a faite, et que ce que vous nommez vos infirmités les plus accablantes peuvent devenir vos ressources les plus fécondes.

Il y a chez saint Paul une préparation de force. Je veux dire par là qu'il y a chez lui certains avantages, naturels ou acquis, que Dieu, à qui il doit les uns et les

autres, fait entrer dans son plan et servir à ses desseins. Ni Saul de Tarse n'était un homme ordinaire, ni Dieu ne l'avait tant enrichi pour rien ; « toutes choses le servent[1], » et assurément les aptitudes diverses des hommes ne sont point exclues de cette règle souveraine. L'histoire de saint Paul, ses écrits, ses discours, révèlent à l'observateur même superficiel une réunion rare des dons les plus exquis et les mieux cultivés, apparaissant comme au travers de l'inspiration, qui dirige la nature sans la détruire, et la domine sans l'effacer. Dons de caractère : une énergie indomptable, une persévérance invincible, une volonté que rien n'étonne dans l'entreprise, que rien n'abat dans l'exécution. Dons de sentiment : une vivacité d'esprit et de cœur qui se montre dans les moindres choses, une chaleur d'affection qui élève l'amitié au rang des attachements de la nature, une tendresse de sympathie qui fait épouser les intérêts, les besoins, les combats et jusqu'aux infirmités d'autrui, une onction de langage qui va remuer jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme. Surtout, dons d'intelligence : une puissance d'abstraction, que le lecteur le plus réfléchi désespère de suivre jusqu'au bout ; une pénétration à la fois si fine et si forte, qu'elle ne trouve rien d'inaccessible ; une fécondité de pensées, que la dixième lecture n'épuise pas plus que la première ; une richesse et tout ensemble une concision de langage, qui

[1] Ps. CXIX, 91.

renferme un monde de choses dans une page de mots, et qui ne devient obscure qu'à force de s'enfoncer au-dessous du sol foulé par le vulgaire; une vigueur de génie, tempérée par une grâce aimable qui sème à pleines mains les traits vifs ou touchants; le tout mûri par une longue étude, dont l'objet principal est la littérature et la théologie judaïque, mais à laquelle ni les lettres, ni les lois, ni les mœurs des autres nations ne demeurent étrangères. Ce n'est là qu'une imparfaite ébauche du grand apôtre : et qui oserait se flatter de peindre un tel homme, sans affaiblir les traits du tableau ou sans les forcer? Quoi qu'il en soit, saint Paul a eu à sa disposition des ressources humaines peu communes; il y aurait affectation à le méconnaître. Et pourquoi le méconnaître? la gloire de Dieu est-elle donc intéressée à ce que nous fermions les yeux aux présents de sa main? Non, sans doute, pourvu que nous en rapportions l'origine à sa grâce et l'usage à sa gloire, dans l'esprit de ce même saint Paul : « Qui est-ce qui te distingue? et qu'as-tu que tu n'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu[1]? »

Ecoutons là-dessus un des hommes qui ont le mieux étudié l'histoire de l'Eglise primitive. « La grâce divine, dit le savant et pieux Neander, se plaît, comme saint Paul le fait observer lui-même[2], à choisir, au début, les choses folles de ce monde pour confondre les sages,

[1] 1 Cor. IV, 7. — [2] 1 Cor. I, 27-29.

et les choses faibles pour confondre les fortes, et les choses viles de ce monde, et les méprisées, et même celles qui ne sont point, pour abolir celles qui sont. C'est pour cela que Christ a pris pour ses premiers disciples, non des sages et des grands de ce monde, mais des hommes simples, ignorants, grossiers, des pêcheurs et des péagers, qui n'avaient pas même des facultés naturelles éminentes, et qui, recevant tout de lui et ne lui apportant rien, ne pouvaient s'attendre qu'à sa grâce toute seule. Mais il faut que l'on reconnaisse ensuite que le Dieu de la grâce est aussi le Dieu de la nature, et que les forces admirables dont il a pourvu l'homme en le créant, loin d'être étrangères à la fondation et au développement de son règne spirituel, dernière fin de toutes ses œuvres et premier titre de sa gloire, y doivent être constamment rapportées, sous peine de manquer leur destination la plus haute. Aussi est-il entré dans les vues spéciales de la sagesse divine, que l'ouvrage entrepris par les pêcheurs et les péagers fût poursuivi par un esprit exercé à l'art de la pensée dans les écoles de la sagesse judaïque. Sans contredit, Paul, s'il l'eût voulu, aurait brillé au premier rang entre les sages et les orateurs de tous les siècles, et n'aurait eu à céder le pas à aucun des maîtres de la pensée ou de la parole dont la Grèce antique a pu se vanter. »

Ce que Neander dit ici de saint Paul, on peut le dire également de tous les grands serviteurs de Dieu : chacun d'eux a eu un élément de force propre et d'aptitude na-

turelle, auquel Dieu a fait sa juste place dans les conseils de sa providence : celui-ci, le don de parler; celui-là, le don d'écrire; un troisième, l'esprit d'organisation et de conduite ; un quatrième, l'art d'agir sur les hommes; un autre, autre chose. Vous aussi, qui que vous soyez, et quoi qu'il plaise à Dieu de vous donner à faire, vous avez reçu, n'en doutez pas, la mesure de force et d'aptitude qui est nécessaire pour votre œuvre. Ici, comme ailleurs, ce qui importe, ce n'est pas de voir, mais de croire; la vraie fidélité ne consiste pas à constater nos dons, non plus que la vraie humilité à les méconnaître; mais nous serons à la fois fidèles et humbles en les prenant tels que Dieu les a faits, et en les consacrant tels quels à son service, convaincus que celui qui nous appelle est aussi celui qui nous prépare.

Toutefois, cette préparation de force n'est pas la préparation principale, distinctive, de notre apôtre. Sa préparation distinctive, celle qui donne le mot de l'énigme de cette grande vie, celle qui a fait de saint Paul un saint Paul, c'est une préparation de faiblesse. Saint Paul aurait pu, à la rigueur, se passer de ses dons éminents : il en eût été quitte pour se jeter plus complétement encore, s'il est possible, entre les mains du Dieu qui l'appelait, et qui, en l'appelant, avait pris l'engagement tacite de le préparer. Mais, sans ses faiblesses, il n'aurait plus été lui-même; sans elles, il se fût arrêté à l'Apollos, ou au Barnabas, ou au Timothée, mais il n'aurait pas atteint au saint Paul, parce qu'il n'aurait

pas été, dans la plus haute portée du mot, l'homme de la foi. C'est qu'en dépit de tant de promesses faites à la foi, nous sommes toujours plus ou moins affaiblis par un reste de force propre, comme nous sommes toujours plus ou moins troublés par un reste de propre justice, que les plus humbles eux-mêmes traînent partout avec eux. Cette malheureuse force propre, ce talent propre, cette éloquence propre, cette science propre, cette influence propre, forme en nous comme un petit sanctuaire favori, que notre orgueil jaloux tient fermé à la force de Dieu, pour s'y réserver un dernier refuge. Mais, si nous pouvions devenir enfin faibles tout de bon et désespérer absolument de nous-mêmes, la force de Dieu, se répandant dans tout notre homme intérieur et s'infiltrant jusque dans ses plus secrets replis, nous remplirait « jusqu'en toute plénitude de Dieu[1]; » par où, la force de l'homme étant échangée contre la force de Dieu, « rien ne nous serait impossible[2], » parce que « rien n'est impossible à Dieu[3]. » Tel est le service inappréciable que rend à Paul sa faiblesse, et que nulle force ne lui eût jamais rendu. Dépourvu qu'il se sent de toute force humaine, il se présente sans arrière-pensée à l'action de la force divine; et cette force, la seule véritable, Dieu l'en enrichit d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas à craindre, dans cette disposition d'esprit, qu'il en tire la gloire à lui-même[4]. Heureuse faiblesse qui rend

[1] Eph. III, 19. — [2] Matth. XVII, 20. — [3] Luc I, 37. — [4] Jug. VII, 2, 4.

à la fois l'un plus propre à demander, l'autre plus empressé à donner! Voilà le secret de la puissance de saint Paul; voilà aussi quel sera le principe de la vôtre, si vous voulez entrer dans son esprit.

La première faiblesse que Saul de Tarse converti doit se reconnaître est *une faiblesse d'éducation*, d'autant plus grande qu'elle réside dans l'homme intellectuel et moral.

Car, à quoi Saul est-il désormais appelé? et comment s'y est-il exercé jusqu'ici? Apôtre, mais auprès des gentils, il ne peut espérer de leur faire accepter cet Evangile si nouveau pour eux, qu'à la condition de le leur offrir dégagé d'avec tout particularisme juif, et réduit à son essence intime, universelle, permanente. La justification par la foi sans les œuvres de la loi, accessible au grec comme au juif, et nécessaire au juif comme au grec[1], à la différence de cette justice légale que le juif se flattait de posséder seul entre toutes les nations, tel est le thème né de l'apostolat de saint Paul. Or, pour annoncer au monde cette grâce toute gratuite, quelle éducation que celle de Saul, jusqu'ici juif entre les juifs, pharisien entre les pharisiens, n'aspirant qu'à cette justice légale qu'il est chargé désormais de combattre, et ne connaissant que cette logique faussée de la synagogue qu'il va trouver partout sur son chemin!

[1] Rom. III, 27-29.

L'esprit, le cœur, la conscience du nouvel apôtre, pourront-ils si bien dépouiller des préventions et des habitudes si fortement enracinées, qu'il n'en retienne du moins comme une ombre confuse attachée à sa parole, et offusquant la pure lumière de son Evangile ?

Rapportez-vous-en à l'Esprit de Dieu, pour le soustraire complétement aux souvenirs et aux impressions du passé : soyez tranquille, cet Esprit le peut faire, il le fera, il l'a fait. Mais reconnaissez avec moi que cet affranchissement intérieur une fois opéré, la doctrine nouvelle de la grâce trouvera en Paul un interprète d'autant plus intelligent et plus dévoué, qu'elle se révèlera plus clairement à lui par le contraste même qu'elle présente avec ce passé regrettable. Il arrive ici à Saul quelque chose d'analogue à ce qui devait arriver quinze cents ans plus tard à Luther, le Saul de la Réformation. Pourquoi Dieu veut-il que le jeune professeur de Wittemberg laisse emprisonner son beau génie dans la scolastique bizarre et stérile du moyen âge ? C'est qu'il prépare en lui un rénovateur de la théologie, qui, par ce qu'il y a de vide et de fastueux dans la scolastique, doit apprendre à goûter tout ce qu'il y a de vrai, de solide, de salutaire dans la sagesse des Ecritures, accueillies par un cœur honnête et par un sens droit. Pourquoi encore Dieu veut-il que le jeune moine d'Erfurt use sans fruit les forces de son corps et celles de son âme, pour satisfaire aux exigences de la loi, pour éteindre la convoitise dans les macérations, pour étouffer l'orgueil

naturel sous le poids des pénitences et des humiliations volontaires? C'est qu'il prépare en lui un réformateur de l'Eglise, à qui de longues années de justice légale feront savourer les délices de la liberté évangélique, et qui, secouant enfin ce joug insupportable de dessus ses épaules fatiguées, enseignera au monde ce que vaut le pur Evangile par le seul accent dont il prononcera les mots *foi, grâce, parole de Dieu,* ces mots qui sembleront ressuscités du tombeau, quand ils sortiront des lèvres de ce bienheureux réchappé des œuvres, de la loi et de la parole des hommes. C'est la chaire de Wittemberg et le couvent d'Erfurt, qui ont fait Luther et sa réforme ; c'est aussi l'école de Gamaliel et le rigorisme des pharisiens, qui ont fait Saul de Tarse et son apostolat.

Il s'agit de tenir tête aux docteurs juifs, hérissés des distinctions de l'école, habiles à dénaturer un texte, sous couleur de l'expliquer, « coulant le moucheron et avalant le chameau, » et mettant sur le compte de Dieu les imaginations humaines les plus insensées. Quel autre le pourra mieux que ce docteur juif versé depuis tant d'années dans leurs arguments captieux et dans leurs interprétations forcées, qui peut lutter contre eux avec leurs propres armes, et qui saura leur présenter, à leur gré, ou de ces preuves ingénieuses et subtiles dont ils se sont fait une longue habitude, ou de ces raisons simples et solides qui se font jour dans tout esprit ami de la vérité? Mais surtout (car c'est là le point capital), il

s'agit de convaincre d'erreur cette justice légale, à laquelle le pharisien demande une paix ou qui lui échappe ou qui le séduit, et de montrer au monde que rien ne justifie, rien ne sanctifie, rien ne console un pauvre pécheur, que la grâce toute gratuite de Dieu en « Jésus-Christ, et en lui crucifié[1]. » Quel autre le pourra mieux que ce jeune pharisien, qui a commencé par un apprentissage personnel et douloureux de cette impuissance de la loi qu'il doit révéler au monde[2], qui n'a trouvé de repos pour son âme, ni de force contre le péché, que du jour qu'il a cru en cette grâce dont il avait été longtemps l'adversaire ardent et sincère, et qui, ayant pénétré bien plus avant que Moïse dans cette parole de Moïse : « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice[3], » et bien plus avant qu'Habacuc dans cette parole d'Habacuc : « Le juste vivra par la foi[4], » peut dire aussi après David, avec une toute autre profondeur de sentiment que David : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé[5] ? »

Voilà, pour ne citer qu'un exemple, mais un exemple qui renferme en soi tous les autres, voilà la source vivante et féconde d'où est sortie l'épître aux Romains. Je l'ai dit, et je le répète : dans l'inspiration des Ecritures, c'est l'esprit de Dieu qui parle, mais c'est aussi l'esprit de l'homme ; l'Esprit de Dieu avec toute son autorité, mais l'esprit de l'homme avec toutes ses expé-

[1] Rom. III, 24; 1 Cor. I, 2. — [2] Rom. VIII, 3. — [3] Gen. XV, 6. — [4] Hab. II, 4. — [5] Ps. CXVI, 10.

riences, toutes ses luttes, toutes ses douleurs. Cela est doublement vrai pour l'inspiration du Nouveau Testament, plus libre et plus personnelle que celle de l'Ancien, parce qu'elle est plus spirituelle. Autant il est vrai de dire que la main de Paul apôtre écrivant l'épître aux Romains a été conduite par l'Esprit de Dieu, autant il est vrai de dire que la main de Paul apôtre écrivant l'épître aux Romains a puisé largement dans le cœur de Saul de Tarse. Dans Paul apôtre, rendant ce témoignage éclatant à la grâce de Dieu : « Nulle chair ne sera justifiée devant lui par les œuvres de la loi... mais maintenant, la justice de Dieu est manifestée sans la loi, lui étant rendu témoignage par la loi et par les prophètes; la justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ, pour tous et sur tous ceux qui croient... étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ[1], » reconnaissez Saul de Tarse, se travaillant pour plaire à Dieu, mais « sans connaissance, » comme sans succès, « parce que, cherchant à établir sa propre justice, il ne s'est pas soumis à la justice de Dieu[2]. » Dans Paul apôtre, tout rempli de cette consolation abondante : « Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel aussi nous avons eu accès, par la foi, à cette grâce dans laquelle nous nous tenons fermes; et nous nous glorifions en l'espérance de la gloire de Dieu; et

[1] Rom. III, 20-23. — [2] Rom X, 3.

non-seulement cela, mais nous nous glorifions même dans les afflictions[1], » reconnaissez Saul de Tarse, poursuivant la paix sans jamais l'atteindre, parce qu'il la demande à l'obéissance de la loi, au lieu de la demander à la liberté de la grâce. Dans Paul apôtre, découvrant je ne sais quelle puissance de péché dans la sainte loi de Dieu, pour qui attend d'elle la justice et la vie : « Le péché, ayant saisi l'occasion, a produit en moi toute sorte de convoitise par le commandement; car sans loi, le péché est mort; pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais; mais quand le commandement est venu, le péché a repris la vie, et moi je suis mort; et il s'est trouvé que le commandement, qui était à la vie, m'a tourné à mort[2], » reconnaissez Saul de Tarse, luttant avec cette loi terrible, et ne recueillant d'autre fruit de cette lutte imprudente que de sentir en lui le péché plus vivace, plus tyrannique, et tout ensemble plus maudit que jamais. Et dans Paul apôtre, éclatant en chant de triomphe, comme s'il ne pouvait plus contenir l'action de grâces qui s'échappe de son âme : « Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée?... En toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort ni vie, ni anges ni principautés ni puissances, ni choses pré-

[1] Rom. V, 1-3. — [2] Rom. VII, 8-10; 1 Cor. XV, 56; Gal. III, 21.

sentes ni choses à venir, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur [1], » reconnaissez Saul de Tarse, vaincu, épuisé, haletant, succombant sous le poids d'un fardeau qu'il ne peut porter et qu'il n'ose déposer, prêt enfin à douter et de Dieu et de lui-même. En deux mots : Paul n'aurait pas plus pu écrire l'épître aux Romains sans l'expérience de Saul, qu'il n'eût pu l'écrire sans la lumière de l'Esprit de Dieu. De même de tout le reste : Paul ne fût jamais devenu Paul s'il n'eût commencé par être Saul ; la faiblesse de Saul est la force de Paul [2].

A vous, mon cher frère. Vous avez des faiblesses morales, qui vous pèsent plus que toutes les autres. C'est un vieil esprit de découragement et de mélancolie, qui coupe le nerf de toute action persévérante. C'est maint préjugé de naissance et d'éducation, dont vous ne savez comment dégager une foi mal affermie encore, pour n'avoir été acquise que dans un âge avancé. C'est un long asservissement à des habitudes, à des relations, à des mœurs qui ne s'accordent pas avec les exigences de la vie chrétienne. C'est... Est-ce tout cela, et d'autres choses encore ? Bien, mon cher Saul de Tarse : vous voilà à une bonne école pour devenir un Paul apôtre. Ne vous donnez pas de repos que vous n'ayez trouvé le

[1] Rom. VIII, 34, 36-38. — [2] Aussi l'Apôtre se complaît-il à rappeler partout ce qu'il était autrefois : Actes XXII ; XXVI ; 1 Tim. I, 13-16, etc.

moyen de changer chacune de ces faiblesses en force; et dites-vous bien qu'il n'y a pas d'erreur, pas de préjugé, pas de mauvaise habitude, pas d'infirmités morales, quelles qu'elles soient, qui ne puissent, une fois reconnues, entrer à leur manière dans le plan de Dieu, et vous rendre plus propre à le servir aujourd'hui que vous n'auriez pu l'être sans leur secours : « Quand je suis faible, alors je suis fort. »

Si les faiblesses morales sont les plus profondes, *les faiblesses physiques* sont les plus senties, et, si je puis ainsi dire, les plus près de nous : elles n'ont pas été épargnées à notre apôtre.

En voyant, dans les Actes des apôtres ou dans les épîtres de saint Paul, tous les voyages qu'il a faits, traversant l'empire romain d'un bout à l'autre dans tous les sens, et les travaux gigantesques qu'il a accomplis, en prédications, en églises fondées, en correspondances, en veilles, en prières, vous vous surprenez à lui prêter, sans y réfléchir autrement, une force physique peu commune, une constitution vigoureuse, un tempérament à l'épreuve de toutes les fatigues. Cette pensée est fort naturelle : elle a servi de guide aux artistes ordinaires qui ont essayé de représenter notre apôtre; grand, beau, imposant, idéal, à peu près comme un demidieu du paganisme, tel apparaît saint Paul dans leurs statues ou dans leurs tableaux. Mais on sait que Raphaël l'a peint autrement: c'est qu'il avait compris que le

plus haut point du génie est de concilier les besoins de l'art avec les données de l'histoire; et il s'est inspiré, pour peindre saint Paul, du portrait que saint Paul a fait de lui-même, dans cette seconde épître aux Corinthiens, si précieuse par les échappées qu'elle nous ouvre sur la personne de l'Apôtre et sur son caractère. Je dis les échappées : car il n'a garde de s'étendre longuement sur cette matière; il a mieux à faire qu'à parler de lui; nous en sommes réduits à surprendre sa pensée dans quelques traits fugitifs. Je n'entre pas dans la discussion ingénieuse qui s'est élevée sur la question de savoir de quelle nature ont été les infirmités physiques de saint Paul; mais, qu'il en ait eu de grandes et qui semblaient devoir faire obstacle à son ministère, c'est ce que je ne crains pas d'affirmer, surtout d'après deux indications contenues dans notre épître.

L'une se trouve dans mon texte même : « Il m'a été mis (littéralement *donné*) une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter, afin que je ne m'élève point. Trois fois j'ai prié le Seigneur qu'il se retirât de moi[1]; mais il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma vertu s'accomplit dans la faiblesse. » Vainement a-t-on essayé de faire de cette écharde une écharde spirituelle, c'est-à-dire je ne sais quelle tentation extraordinaire que l'Apôtre aurait désespéré de vaincre : il

[1] Le pronom *il* se rapporte, selon moi, non à l'ange de Satan, mais au Seigneur, à qui l'apôtre demande de retirer sa main appesantie sur son serviteur : Job VII, 16; XIV, 6; Ps. XXXIX, 14 (expliqué par 11).

s'agit d'un homme qui a été donné au monde pour lui dire, et pour lui montrer, que le croyant « peut tout en Christ qui le fortifie[1], » et qu'il n'y a pas plus de tentation invincible qu'il n'y a de péché inévitable. Prenons les mots dans leur acception naturelle : « une écharde dans la chair » n'est pas une écharde dans l'esprit. Il ne faut pas m'opposer qu'elle est attribuée à l'influence de Satan ; car saint Paul[2], qui ne fait en cela que suivre son Maître[3], reconnaît à Satan une large part même dans les maux physiques de l'humanité.

Que s'il pouvait rester quelque doute sur sa pensée, il serait dissipé par cette seconde indication de notre épître : « Ses lettres, dit-on, sont graves et fortes ; mais la présence de son corps est faible, et sa parole est méprisable[4]. » Tout prévenu que sont contre le ministère de l'Apôtre les hommes auxquels il prête ce langage, on peut les en croire sur la faiblesse de son corps, puisqu'ils ne font pas difficulté de rendre justice à la force de ses lettres. Qu'ils aient exagéré cette faiblesse, cela est possible ; mais toute exagération suppose une réalité qui lui sert d'appui. Au surplus, l'Apôtre accorde implicitement dans sa réponse la vérité de leur rapport : « Qu'un tel homme considère que tels que nous sommes de parole par nos lettres, étant absents, tels nous sommes en action, étant présents. » Il ne nie pas l'infirmité qu'on relève dans sa présence corporelle ; seu-

[1] Phil. IV, 13. — [2] 1 Cor. V, 5. — [3] Luc XIII, 16. — [4] 2 Cor. X, 10. Voir aussi X, 1.

lement, il prétend la racheter avec avantage par la vigueur de l'action.

Après cela, on ne saurait douter que saint Paul n'ait eu un corps faible. Cette faiblesse était, quant aux autres, assez sensible pour qu'on l'ait citée comme un fait notoire, et de nature à déconsidérer son ministère par le contraste choquant qu'il formait avec l'énergie de ses lettres. Elle était aussi, quant à lui-même, assez pénible, assez humiliante, assez préjudiciable à son œuvre, pour qu'il ait eu peine à s'y résigner, et qu'il ait prié, par trois fois, pour en être affranchi ; trois fois, ce serait peu pour nous, c'était beaucoup pour lui ; demander une grâce trois fois sans l'obtenir, c'était quelque chose d'inouï dans l'histoire de ses prières — quelle prière exaucée nous en pourrait dire plus sur leur puissance, que nous en dit cette prière rejetée par l'étonnement qu'elle lui cause ? — Comment était venue à saint Paul l'infirmité qui m'occupe ? Etait-ce de naissance, ou par accident ? était-ce par les macérations et les pénitences qu'il s'était imposées, dans les jours aveugles de sa justice propre ? était-ce par les fatigues et les persécutions qu'il avait souffertes, et qui étaient bien capables de ruiner la santé la plus robuste[1] ? Nous l'ignorons ; chacune de ces causes peut y avoir concouru ; quoi qu'il en soit, et c'est là tout ce qu'il nous importe de savoir, cet apôtre géant, ce conquérant spirituel de la moitié de

[1] 1 Cor. XI, 23-29.

l'Asie et de toute l'Europe, était d'une faiblesse corporelle qui frappait tous les yeux, qui enhardissait ses adversaires, qui le troublait lui-même, et qui semblait le rendre à jamais impropre à son œuvre.

Eh bien ! elle n'a servi qu'à l'y rendre plus propre selon Dieu ; ou plutôt, Dieu l'a ainsi affaibli tout exprès pour pouvoir se glorifier en lui sans empêchement ; comme on l'avait vu autrefois réduire l'armée de Gédéon, de retranchement en retranchement, à une si petite troupe, qu'il pût enfin lui donner la victoire sans avoir à craindre qu'on ne l'expliquât par le nombre des vainqueurs[1]. Avec un corps plus sain et une constitution plus vigoureuse, Paul n'aurait pas tremblé comme il a tremblé, désespéré de lui-même comme il en a désespéré, crié à Dieu comme il a crié, ni par conséquent aussi fait ce qu'il a fait : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la vertu de Christ habite en moi. »

Cette expérience n'est pas particulière à saint Paul. Bien des hommes qui ont accompli les plus grandes choses dans le monde, surtout de ceux qui ont travaillé pour le Seigneur et pour son règne, ont été faibles de constitution. Saint Bernard a été faible : on comprenait à peine où il trouvait du temps et des forces pour des travaux si vastes et si divers. Calvin a été faible : il est mort à cinquante-trois ans, après avoir lutté, jour après

[1] Jug. VII, 2, 4, 7.

jour, contre de pénibles infirmités et de cruelles souffrances. Luther lui-même était loin d'avoir la santé robuste qu'on a coutume de lui attribuer. L'histoire contemporaine nous fournirait d'autres exemples, que chacun pourra trouver dans ses propres souvenirs. De faibles femmes, nerveuses, maladives, ne faisant guère que changer de maux et n'ayant qu'un souffle de vie, ont fourni quelques-unes des carrières les plus pleines et les plus utiles qui aient été montrées à la terre. Dans l'explication de cet étonnant phénomène, la nature peut bien revendiquer sa part : on sait qu'une constitution plus faible s'allie souvent à un tempérament plus délié, et ce n'est pas sans raison profonde que certains mots, tels que *tendre* ou *délicat*, désignent à la fois une faiblesse du corps et une force de l'esprit. Mais ce n'est là pourtant que le côté secondaire de la question, quand il s'agit des choses de Dieu : la vraie explication est l'explication morale, l'explication providentielle, l'explication de saint Paul.

Vous tous donc, famille chétive et mélancolique du peuple de Dieu; esprits saintement ambitieux, mais tristement emprisonnés dans les liens de la chair; aspirant au ciel par vos désirs, mais attachés à la poudre par vos organes; qui brûlez de vous dépenser pour la gloire de Dieu et le bien de l'humanité, mais qui jetez un regard découragé sur ce corps si débile, sur ces membres si frêles, sur cette santé si incertaine, sur tout cet « homme extérieur » si languissant, ne vous

laissez point abattre. Relevez, « relevez vos mains affaiblies et vos genoux relâchés. » Ne songez plus qu'à vous faire une force de votre faiblesse, comme saint Bernard, comme Calvin, comme Luther, comme Paul apôtre : vous le pouvez ; on le peut toujours. Oui, vous pouvez, en redoublant de foi et de prières, acquérir plus d'aptitude pour votre œuvre que vous n'en auriez eu avec la force qui vous manque et avec la santé que vous regrettez : « Quand je suis faible, alors je suis fort. »

Il reste une dernière faiblesse, plus redoutable que toutes les autres pour l'apostolat de saint Paul : l'oserai-je nommer ? *une faiblesse de parole.*

Parmi les diverses faiblesses qui menacent de compromettre une entreprise, il se trouve communément une faiblesse spéciale qui l'attaque si droit au cœur qu'elle semble devoir la tuer infailliblement. Telle serait pour un peintre la faiblesse de la vue, ou pour un musicien la faiblesse de l'ouïe ; telle pour un apôtre, la faiblesse de la parole. Car, l'œuvre confiée à l'apôtre est essentiellement une œuvre de parole : voyager, organiser, écrire même, ce ne sont que les accessoires de l'apostolat ; parler en est la substance, l'âme et la vie. Aussi ne peut-on guère se rappeler les succès obtenus par saint Paul, sans lui prêter tout ce qui fait un orateur accompli : un organe sonore, une élocution facile, un langage flatteur, un geste noble et expressif. Et pourtant, on se tromperait en s'imaginant saint Paul pourvu de

tous ces avantages. Apollos, oui; saint Augustin, oui; Théodore de Bèze, oui; Jacques Saurin, oui : mais saint Paul, non.

J'ai hâte de m'expliquer. Loin de moi de refuser à saint Paul tous les dons naturels de l'éloquence. Il en avait plusieurs, il avait les plus beaux, la lumière de la pensée, la vigueur de la conception, l'énergie du sentiment, le choix de l'expression, la chaleur et la vie du langage, on n'en saurait douter; et je redis, après Neander : « Il n'aurait eu à céder le pas à aucun des maîtres de la pensée ou de la parole dont la Grèce antique a pu se vanter. » Mais il a dû manquer à saint Paul certains dons extérieurs, qui ne viennent qu'en seconde ligne pour l'homme réfléchi, mais qui font la gloire et le prix de la parole aux yeux du vulgaire : la force, l'organe, l'action, l'éclat[1]. Paul était un homme d'une grande éloquence, dans le sens le plus élevé du terme; mais Paul n'était pas un grand orateur, dans l'acception populaire de ce titre. J'en trouve la preuve dans cette même épître et jusque dans ces mêmes passages, qui nous ont fait tantôt entrevoir sa faiblesse physique; ce qui donne à penser que cette faiblesse physique de l'Apôtre était la cause principale, peut-être la seule, de sa faiblesse oratoire — il faut bien me passer cette expression, car elle est exacte, vous l'allez voir.

Vous avez entendu ce que certaines personnes di-

[1] Ceci n'a rien qui soit contraire à Actes XIV, 12.

saient de Paul : « Ses lettres sont graves et fortes ; mais la présence de son corps est faible, et sa parole est méprisable. » Pensez-y : c'est de saint Paul qu'il est question ; on a peine à se le persuader. Encore une fois, il ne faut pas me répondre : Propos d'ennemi, propos suspect. Ceux qui tenaient ces propos peu bienveillants étaient peut-être moins des ennemis que des auditeurs mal disposés ; mais je n'insiste pas sur cette remarque. Ennemis, si vous le voulez, soit : même un ennemi ne dira pas d'un grand orateur, devant ceux qui l'ont entendu : « Sa parole est méprisable. » L'éloquence d'un Mirabeau, d'un Benjamin Constant ou d'un Royer-Collard, celle d'un Pitt, d'un Canning ou d'un Robert Peel, n'est pas contestée, même par l'esprit de parti le plus acharné : chacun sent qu'il ne ferait tort qu'à lui-même ou à sa cause en allant répéter de lieu en lieu : Mirabeau ne sait pas parler, ou, Pitt ne sait pas parler. Pour que les ennemis mêmes de saint Paul aient pu traiter sa parole de méprisable, en même temps qu'ils traitaient de faible la présence de son corps, il faut que cettte faiblesse corporelle ait entraîné après elle je ne sais quelle infirmité oratoire, sur la nature précise de laquelle je m'abstiens à dessein de toutes conjectures. Aussi bien, saint Paul, dans sa réponse que j'ai déjà citée, ne se défend pas de ce qu'on lui reproche : n'en appeler qu'à ce qu'il possède de puissance « dans l'action, » c'est reconnaître implicitement qu'il en manque « dans la parole. » Il le reconnaît même explicitement

au chapitre suivant, dans un verset qui paraît bien étrange, il faut l'avouer, quand on le lit pour la première fois : « Que si je suis un homme du commun pour le langage, je ne le suis pas pour la connaissance [1]. » A quoi vous pouvez ajouter ce témoignage de sa première épître : « Pour moi, mes frères, quand je suis venu vers vous, je n'y suis point venu avec excellence de parole ou de sagesse, en vous annonçant le témoignage de Dieu..... J'ai été parmi vous dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand tremblement; et ma parole et ma prédication n'a point été en paroles persuasives de la sagesse humaine, mais en évidence d'esprit et de puissance, afin que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu [2]. »

Tout cela décèle tout un ensemble d'infirmité qui nous eût vraisemblablement confondus, si nous l'avions vu de nos yeux. Quand on vient à rencontrer pour la première fois un homme que l'on ne connaissait encore que par ses écrits ou par ses œuvres, on est quelquefois tout surpris de le trouver si différent de ce qu'on se l'était imaginé : mais je ne pense pas qu'il ait jamais existé un homme dont la vue eût excité plus vivement que celle de saint Paul ce genre de surprise. Nous-mêmes, malgré toutes les réflexions que nous venons de faire, si on venait à nous le montrer dans un coin de Corinthe, d'Athènes, de Rome, nous aurions peine à

[1] 2 Cor. XI, 6. — [2] 1 Cor. II, 1, 3-5.

en croire nos yeux. Quoi! dirions-nous peut-être, cet homme, de si peu d'apparence, si craintif et si tremblant; cet homme, au corps débile, au langage commun, à la parole méprisable; cet homme, qui traîne de lieu en lieu cette douloureuse écharde attachée à sa chair — c'est saint Paul, c'est l'apôtre des apôtres? Oui, c'est lui; c'est d'autant plus lui que vous le voyez si faible et si chétif.

La faiblesse de la parole peut avoir son genre de force, même aux yeux de l'homme, parce que cette faiblesse relève la valeur morale de la parole, qui en fait la puissance réelle. Qui ne sait, par exemple, combien de fois la parole d'un enfant a produit des effets où celle d'un homme fait n'aurait pu atteindre? Combien de fois aussi les dernières exhortations d'un mourant, lentes, mal articulées, à peine intelligibles, ont-elles plus remué le cœur que n'aurait pu faire le discours le plus ferme et le plus éloquent? Mais écartons cet ordre de considérations, pour ne voir que ce que la faiblesse fait gagner devant Dieu, en ne laissant plus d'autre ressource que sa force, saisie par la foi et substituée à la force humaine chez qui s'en reconnaît dépourvu.

Dépouillé de sa faiblesse, privé de son écharde dans la chair, quelle qu'elle soit, pourvu du bel organe, de la haute stature, de la puissance oratoire que vous revendiquez pour lui, Paul aurait pu prendre place parmi ces Chrysostomes ou ces Whitfields, que des centaines d'âmes salueront au dernier jour comme leurs pères

spirituels, parce qu'ils ont mis au service de Jésus-Christ les beaux dons dont la nature les avait enrichis : mais il n'aurait pas été saint Paul ; il en aurait été incapable par trop de capacité. C'est qu'il aurait pu demeurer alors dans les replis de son cœur un germe caché de complaisance et de confiance propre, peut-être à jamais impossible à déraciner jusqu'au fond. Mais tel que nous venons de le voir, et avec la tâche qu'il avait devant lui, il ne lui restait qu'un parti à prendre, et il l'a pris : il s'est jeté sans réserve entre les bras du Seigneur. L'orateur s'est effacé dans ses discours, comme l'homme dans sa vie ; et celui qui a dit : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi [1], » est aussi celui qui a pu dire, dans l'extrémité où l'avait réduit la faiblesse de sa parole : Ce n'est pas moi qui parle, c'est Dieu qui parle en moi. Ainsi, saint Paul a refait l'expérience de Moïse, réduit par sa « parole empêchée » à prendre pour lui la part « de Dieu » qui révèle, en laissant à son frère Aaron celle « de la bouche » qui transmet les révélations divines, et rendu ainsi « puissant en paroles » par l'infirmité de sa parole, comme il a été rendu « puissant en œuvres » par l'infirmité de son caractère [2]. Double merveille à ne jamais oublier : Moïse, sans contredit le plus grand organe de l'Esprit de Dieu dans l'Ancien Testament, saint Paul, sans contredit son plus grand organe dans le Nouveau Testament, n'ont

[1] Gal. II, 20. — [2] Ex. IV, 10-16 ; Nomb. XII, 3 ; Actes VII, 22.

eu ni l'un ni l'autre une parole puissante ; ce qui est d'autant plus significatif que chacun d'eux a eu auprès de lui un orateur, Moïse, Aaron qui « parlait très bien, » et Paul, « l'éloquent » Apollos [1]. La force fait un Aaron, mais la faiblesse seule fait un Moïse ; la force fait un Apollos, mais la faiblesse seule fait un saint Paul.

Osez vous plaindre, après cela, que la force spéciale dont vous avez besoin pour votre œuvre vous a été refusée : que vous avez une grande maison à conduire, sans avoir l'esprit d'organisation ; que vous avez des affaires graves et compliquées à suivre, sans avoir l'esprit de persévérance ; que vous avez à parler ou à écrire, sans avoir le don de la parole ou celui de la plume... Laissez, incrédule que vous êtes, laissez là ce calcul énervant. L'œuvre que vous avez en vue est-elle bien votre œuvre, que Dieu vous a assignée, à vous proprement ; votre œuvre, comme la conduite d'Israël dans le désert était l'œuvre de Moïse, et comme l'évangélisation des gentils était l'œuvre de saint Paul ? Voilà la question à résoudre, par la réflexion, par la prière, par tous les moyens à votre portée — à moins qu'elle ne soit toute résolue par un devoir de position, puisqu'il n'y a besoin ni de réflexions ni de prières, par exemple, pour s'assurer qu'un père de famille a mission d'élever ses enfants, ou qu'un serviteur a mission de tenir en ordre la maison de ses maîtres. Une fois cette question réso-

[1] Ex. IV, 14 ; Actes XVIII, 24.

lue et votre œuvre bien déterminée, en avant, et sans crainte! Dieu, qui vous appelle, vous dit en même temps, comme à Gédéon, à l'oreille du corps ou à l'oreille de l'esprit, peu importe : « Va, avec cette force que tu as; n'est-ce pas moi qui t'ai envoyé[1]? » Cette faiblesse spéciale dont vous n'avez pu être délivré, il reste que vous en fassiez une force spéciale par la foi; résignez-vous à être un Moïse, ne pouvant être un Aaron; un saint Paul, ne pouvant être un Apollos... Quelle doctrine, ô mon Dieu! Qui la pourra croire? Ceux mêmes qui la prêchent, la croient-ils bien? « Nous savons ces choses — bienheureux si nous les mettons en pratique[2]! » Oui, « quand je suis faible, alors je suis fort. »

Tel qu'il était — tel Saul de Tarse avait été choisi de Dieu pour devenir Paul apôtre, par une préparation de faiblesse, dont sa carrière nous offrirait bien d'autres exemples, et qui, à tous les services qu'elle lui a déjà rendus, ajoute enfin celui de lui révéler, pour lui et pour nous, la vérité profonde de mon texte : « Quand je suis faible, alors je suis fort. » Eh bien! chrétiens qui avez à cœur de ne pas passer sur la terre sans faire votre œuvre, mais dont cette œuvre écrase la faiblesse, prenez aujourd'hui pour votre devise la devise de saint Paul : « Quand je suis faible, alors je suis fort; » et faites-vous-en l'application sans plus de délai, de peur que, selon cette parole sérieuse d'un serviteur de Dieu,

[1] Jug. VI, 14. — [2] Jean XIII, 17.

« vous ne veniez à mourir avant d'avoir commencé de vivre. » Tel que je suis : non pas, tel que j'étais hier; non pas, tel que je serai demain ; mais, tel que je suis aujourd'hui. Tel que je suis, si mon cœur est droit devant Dieu, si je suis résolu d'accomplir son œuvre coûte que coûte, m'y voici préparé, d'une préparation qui vaut toutes celles que je regrette de n'avoir pas. Tel que je suis, « me voici pour faire, ô Dieu, ta volonté ! » tel que je suis, et quel que je doive devenir! ne fussé-je qu'un pauvre Saul de Tarse, et dussé-je devenir un Paul apôtre! Ne laisse pas en moi, ô mon Dieu! une seule faiblesse que tu ne convertisses en force! une seule douleur que tu ne changes en joie! une seule tentation que tu ne tournes en victoire! un seul vide que tu ne remplisses de toi!

Jeunes gens qui m'écoutez, c'est par vous que j'ai commencé, c'est par vous aussi que je veux finir. Tout est sérieux pour vous : votre âge, parce que c'est le début de la carrière; les temps où nous vivons, parce qu'ils sont chargés d'orages; puis-je ajouter, devant Dieu qui sonde les cœurs, que votre cœur aussi est sérieux? Voulez-vous, quoi qu'il en puisse arriver, et quoi qu'on en puisse dire, faire l'œuvre que Dieu vous a confiée sur la terre? Eh bien! commencez aujourd'hui, en vous engageant à son service, riches de tout ce que vous avez, enrichis encore par tout ce qui vous manque. « Ramassez les morceaux afin que rien ne se perde, » dit celui qui vient de multiplier les pains, et

qui peut aussi multiplier vos ressources de toute nature. Ramassez tout ce que vous avez de force : santé, vigueur, ardeur, aptitude naturelle, lumières acquises, portez tout à Jésus-Christ, et gardez d'en rien retenir pour vous-mêmes. Ne lui appartenez-vous pas tout entiers? et ne vous appartenez-vous pas d'autant plus à vous-mêmes, que vous vous serez donnés plus complétement à lui? Ramassez aussi, ramassez surtout ce que vous avez de faiblesse : votre infirmité physique, votre ignorance, votre inexpérience, votre lenteur à concevoir, votre difficulté à apprendre, tout ce qui vous abat et vous décourage, portez-le lui, pour qu'il en fasse des forces de Dieu, meilleures que toutes les vôtres. Forts de votre faiblesse, tels que vous êtes, mes jeunes amis, par la foi!

De Saul, qui a fait Paul? La foi. Ce qui est écrit dans le chap. XI de l'épître aux Hébreux, qui l'a pratiqué comme lui? Par la foi, Saul de Tarse, s'acheminant vers Damas, a échangé le chemin de la persécution contre celui du martyre. Par la foi, Saul remplit le monde connu du nom de Jésus-Christ, et fait une œuvre que nulle autre œuvre humaine n'a égalée, ni en étendue, ni en profondeur. Par la foi, Saul, triomphant d'une nature rebelle, atteint à une hauteur de vie chrétienne qui aurait été jugée au-dessus de l'homme, si elle n'eût été réalisée dans son histoire... « Allez, et faites de même. » Ce n'est pas une question de force, c'est une question de foi.

SAINT PAUL.

CINQUIÈME ET DERNIER DISCOURS.

SON EXEMPLE.

SAINT PAUL.

CINQUIÈME ET DERNIER DISCOURS.

SON EXEMPLE.

« Si quelqu'un pense avoir sujet de se confier en la chair, j'en ai encore davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu, né d'Hébreux; quant à la loi, pharisien, quant au zèle, ayant persécuté l'Eglise, quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche; mais ce qui m'était un gain, je l'ai estimé comme une perte, pour Christ. Et certes, j'estime toutes choses comme une perte, pour l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel je me suis privé de toutes ces choses, et je les estime comme des balayures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui, ayant non point ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu pour la foi — pour le connaître, et la vertu de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, etant rendu conforme à sa mort, tâchant de parvenir à la résurrection des morts. Non que j'aie déjà atteint le but, ou que je sois déjà consommé; mais je cours tâchant d'y atteindre, et c'est pour cela aussi que j'ai été atteint par Jésus-Christ. Frères, pour moi, je ne me persuade pas d'avoir atteint le but, mais je fais une chose: oubliant les choses qui sont en arrière, et m'avançant vers celles qui sont en avant, je cours au but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ. Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment; et si vous avez quelque autre sentiment, Dieu vous révélera cela aussi Toutefois, dans les choses où nous sommes parvenus, suivons une même règle, ayons un même sentiment. SOYEZ TOUS ENSEMBLE MES IMITATEURS, mes frères, et considérez ceux qui marchent selon le modèle que vous avez en nous. »

(PHIL. III, 4-17.)

Voilà le terme où devaient aboutir tous ces discours. Disons-le encore une fois : en vous entretenant de Paul, je n'ai pas voulu glorifier Paul; j'ai voulu vous offrir un type, sur lequel puissent se régler ceux qui ont à cœur de se conformer à la volonté de Dieu et d'accomplir leur œuvre. Le type parfait, nous l'avons en Jésus-Christ, et en lui seul; mais Dieu s'accommode à un

besoin de notre faiblesse, en nous montrant aussi des types imparfaits, qui, tout en demeurant bien en arrière du Maître, marchent fort en avant de nous, et en qui l'infirmité naturelle, sans être détruite, a été si bien contenue qu'elle a laissé le champ libre à une vie chrétienne réelle, complète, victorieuse. Paul est un de ces types imparfaits, et le moins imparfait peut-être qui ait été donné à la terre.

S'il m'en fallait une dernière preuve, après toutes celles que nous avons vues, je la trouverais dans l'exhortation de mon texte : « Soyez mes imitateurs; » exhortation familière dans la bouche de notre apôtre, et qu'il adresse tour à tour aux Philippiens, aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, à toutes les Eglises[1]. Essayez de vous représenter le chrétien le plus exemplaire qui vous soit connu disant à qui que ce soit : « Soyez mon imitateur » ... Il n'y a que deux manières d'expliquer un tel langage : ou le plus orgueilleux aveuglement sur soi-même (et je vous laisse à penser si cette explication convient pour l'apôtre Paul), ou une sainteté à la fois si grande et si simple qu'elle élève autant au-dessus des précautions de la modestie que des prétentions de l'amour-propre, pour ne donner gloire qu'à la seule grâce de Dieu. Ne pensez-vous pas, comme moi, que celui qui a pu dire : « Soyez mes imitateurs, » a dû avoir une vie chrétienne, je ne dis pas seulement plus fidèle,

[1] Phil. IV, 9; 1 Cor. IV, 16; XI, 1; 1 Thess. I, 6; 2 Thess. III, 6-8; Actes XX, 35, etc.

mais tout autre que celle des moins infidèles d'entre nous?

Que si vous partagez les sentiments que m'inspire saint Paul, et qui n'ont fait que croître par l'étude nouvelle que je viens de faire de sa vie; si vous êtes pénétrés de respect, de reconnaissance, d'amour, pour l'apôtre des gentils, je m'en réjouis, mais à une condition : c'est que vous n'en resterez pas là; c'est que vous chercherez pour vous-mêmes ce que vous louez en lui; c'est que vous ne vous dispenserez pas du devoir de l'imitation par le plaisir de l'admiration; c'est enfin que vous ne vous donnerez pas complaisamment le change, en substituant cette leçon superbe et stérile : Soyez mes admirateurs, à cette exhortation instante, féconde, compromettante du saint apôtre : « Soyez mes imitateurs. »

Oui, compromettante. Je n'ai garde de vous prendre par surprise. Serviteur d'un Maître qui, loin de cacher à ses disciples ce qu'il leur en coûterait pour le suivre, semblait prendre à tâche de relever par l'énergie paradoxale de l'expression les sacrifices qu'il réclamait des siens : « Si quelqu'un vient vers moi, et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple; quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi ne peut être mon disciple... Qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon dis-

ciple[1] » — je veux user avec vous de la même honnêteté dont il use avec eux. Aussi bien, cette carrière de renoncement, franchement proposée, a pour les disciples fidèles je ne sais quel secret attrait ; elle n'écarte que les douteux, qui s'éloigneraient tôt ou tard, et dont l'alliance serait moins un appui qu'un embarras pour le vrai peuple de Jésus-Christ. Si donc votre préoccupation est pour « les choses terrestres, » pour la gloire terrestre, pour la fortune terrestre, pour le contentement terrestre, ou même pour les affections terrestres, méfiez-vous de l'exemple de saint Paul, et de l'application que je vous en fais. Ce n'est pas pour rien qu'en m'entendant parler de l'imiter, vous sentez en vous comme une main invisible qui s'avance pour protéger votre argent, votre bien-être, votre gloire humaine, vos attachements idolâtres : ce mouvement a la promptitude de l'instinct, mais il en a l'intelligence. Tout ce trésor de la volonté propre, vous le hasardez en vous engageant sur les pas de saint Paul : le sacrifice lui en a été demandé, et il l'a fait; il peut vous être demandé aussi — et d'autant plus qu'il vous coûterait davantage[2]. Eh! si Jésus-Christ allait vous obliger à échanger la faveur générale dont vous jouissez, contre les humiliations de sa vie et l'opprobre de sa mort? les richesses qui abondent dans vos maisons, contre l'abaissement et le dénûment de la pauvreté, entendez-

[1] Luc XIV, 26, 27, 33. — [2] Matth. XIX, 21.

vous, de la pauvreté? cette vie commode, cette nourriture délicate, tous ces désirs aussitôt satisfaits que formés, contre les privations, les inquiétudes, les souffrances du corps, les tourments de l'esprit ou la douce société de ces bien-aimés qui sont le plaisir de vos yeux et la joie de votre cœur, contre la séparation, le déchirement, la solitude amère?... Sentez-vous en vous-même que vous êtes prêt à « faire la perte de toutes ces choses, pourvu que vous gagniez Christ? » Que si vous répondez avez saint Pierre : « Je suis prêt à aller avec toi, et en prison et à la mort[1], » il ne reste plus qu'à vous bien sonder vous-même, pour vous assurer que vous ne vous faites point d'illusion. Mais si vous répondez intérieurement : « Cette parole est dure, qui peut l'entendre[2]? » tout est dit : je n'examine pas ici si vous pouvez sauver votre âme, tel que vous êtes; mais à coup sûr, tel que vous êtes, vous ne sauriez être un imitateur de saint Paul.

Au reste, si vous renoncez à l'imiter, vous y renoncerez en très nombreuse, hélas! et en très chrétienne compagnie. Saint Paul vous en avertit lui-même; mais il ne voit là qu'une raison de plus pour vous presser de suivre son exemple, d'autant plus précieux qu'il est plus rare : « Considérez ceux qui marchent selon le modèle que vous avez en nous. Car, ainsi que je vous l'ai dit souvent, et je le dis maintenant encore en pleurant, beaucoup marchent en ennemis de la croix de Christ;

[1] Luc XXII, 33. — [2] Jean VI, 60.

dont la fin est la perdition, dont le Dieu est leur ventre, et dont la gloire est dans leur confusion, ayant leur goût aux choses de la terre. » Il y en a beaucoup de tels : voilà pour le nombre ; et pour ce qui est de leur caractère, ce sont des chrétiens, non des païens, ou l'Apôtre s'étonnerait moins de leurs péchés, et redouterait moins la séduction de leurs exemples. Je dis plus : ce sont, selon toute apparence, des chrétiens que l'Eglise n'a pas retranchés de sa communion, leur infidélité étant de telle nature qu'elle n'offre pas de prise à la discipline humaine. Il est vrai qu'ils font « un Dieu de leur ventre, » qu'ils mettent « leur gloire dans leur confusion ; » mais ces accusations sanglantes doivent être interprétées du point de vue de l'Ecriture, saintement sévère sur des objets qui échappent à la censure du monde, et même à la règle de l'Eglise. La vraie pensée de l'Apôtre se révèle dans un dernier trait qui résume, en la terminant, sa triste peinture : « Ayant leur goût aux choses de la terre. » Ce trait ne convient pas seulement à des hommes livrés aux honteux déréglements de la chair : il convient également à tels chrétiens irréprochables devant la loi du monde, inattaquables pour celle de l'Eglise, et dont tout le crime est dans la prépondérance qu'ils accordent aux intérêts matériels, eux « qui ont leur droit de cité dans les cieux[1]. » Que si l'Apôtre les traite « d'ennemis de la croix de Christ, » cela n'implique pas qu'ils soient

[1] Rom. XVI, 18; Tite I, 11, 12, etc.

opposés à la doctrine de la croix ; ce n'est pas de leur doctrine qu'il se plaint, c'est de leur vie : ils sont ennemis de la croix, parce qu'ils se refusent à une existence crucifiée. Dans ce sens, on peut être ennemi de la croix, et très orthodoxe; on peut être ennemi de la croix, et zélé pour la propagation de l'Evangile ; on peut être ennemi de la croix, et membre actif, influent, des meilleures institutions religieuses ; on peut être ennemi de la croix, et prêcher la croix avec ardeur, avec éloquence..... Ici, un rapprochement me frappe et m'effraie. S'il y a des ennemis de la croix dans la petite église de Philippes, toute vivante, tout apostolique, toute disciplinée qu'elle était, combien y en aura-t-il dans notre grande église déchue, languissante, privée de l'ordre ancien, et où chacun marche ainsi qu'il lui plaît[1] ! combien peut-être entre ceux-là même qui ont connu la vérité, qui la professent, qui la défendent ! Ah ! pour échapper à la croix de Christ et à l'exemple de saint Paul, vous n'avez qu'à vivre comme vivent la plupart des chrétiens, des chrétiens croyants, des chrétiens honorés du monde et cités dans l'Eglise.

Mais enfin, beaucoup n'est pas tous. Il y a aujourd'hui, je le sais, ici et ailleurs, dans cette communion et dans d'autres, bien des chrétiens qui veulent être, quoi qu'il en coûte, imitateurs de Paul, comme il l'a été de Jésus-Christ[2] ; qui soupirent après une vie chré-

[1] Jug. XVII, 6. — [2] 2 Cor. XI, 1.

tienne véritable, reconnaissant qu'elle leur a manqué jusqu'ici; qui comprennent qu'il n'y a plus désormais de repos possible pour eux que dans leur lumière suivie jusqu'au bout, dans l'Evangile pris tout à fait au sérieux, et dans leur volonté conformée, soumise, immolée à celle de Dieu sans réserve. Je le sais, disais-je : je fais plus, je le sens. Oui, en ce moment même, et par cette mystérieuse sympathie qui s'établit, dans une grande assemblée, entre celui qui parle et ceux qui écoutent, je sens que mon langage trouve de l'écho dans plus d'un cœur; je sens, vous dis-je, que plus d'un cœur brûle, comme le mien, au seul nom de cette vie chrétienne qui devrait être si connue, et qui l'est si peu. Au reste, ce n'est pas là pour moi une impression locale ou passagère : j'aime à rendre ce témoignage à notre génération chrétienne, que je n'ai pas coutume de flatter. A aucune époque de notre histoire religieuse contemporaine, je n'ai cru voir ce besoin, cette « faim et cette soif de la justice, » ni plus profondément ni plus généralement éprouvée qu'elle l'est aujourd'hui. J'entends dire de tous côtés que le réveil religieux a décliné : j'aime à penser, quant à moi, que ce déclin est plus apparent que réel. Qu'il y ait moins de ferveur qu'autrefois, moins d'exactitude dans les pratiques, moins d'entrain dans les œuvres, moins de fermeté dans la doctrine, je devrais dire peut-être dans la conception de la doctrine : je l'accorde, et vous pouvez croire qu'il m'en coûte de l'accorder. Mais « la faim et la soif de la justice, » il n'y

en a pas moins, je crois même qu'il y en a davantage; et c'est là ce qui me rassure, parce que c'est là le point capital; n'est-il pas écrit : « Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice; car ils seront rassasiés[1] ! »

Il arrive aujourd'hui au réveil ce qui arrive parfois au croyant. Après les heureuses années du premier amour, où la prière était fréquente, le travail doux, la vie facile, le ciel serein et la terre féconde, il survient chez plusieurs une saison d'obscurité, de langueur, de refroidissement. Déçue dans plus d'une pieuse attente, rengagée dans plus d'un combat où elle pensait avoir vaincu pour toujours, instruite par une expérience amère à se défier d'elle-même, troublée, déconcertée, abattue, l'âme fidèle se prend à se demander si l'Evangile lui a bien tenu tout ce qu'il lui avait promis. Elle se plaint d'elle-même, des autres, que sais-je? de Dieu et de sa Parole; mais elle se plaint comme Job, sans renoncer à son espérance[2]; et comme lui aussi, elle recueillera le fruit de sa foi. Il se fait ainsi en elle un travail intérieur, douloureux, mais salutaire, dont vous la verrez ressortir, si vous avez la patience d'attendre, « bénie de Dieu dans sa fin plus qu'elle ne l'avait été dans son commencement[3]; » moins ardente, mais plus sérieuse; moins assurée, mais plus humble; moins satisfaite, mais plus sanctifiée.

Il en va de même avec le réveil. Il est dans une pé-

[1] Matth. V, 6. — [2] Job XIII, 15. — [3] Job XLII, 10, 12.

riode de crise et de transition. Triste, rêveur, mécontent de soi, inquiet de l'avenir, il s'agite, il se tourne dans tous les sens, sans trouver à se reposer nulle part. Il sonde sa doctrine, et sa doctrine a perdu en précision; il sonde sa morale, et sa morale a perdu en rigueur; il sonde l'Ecriture, et l'Ecriture elle-même semble avoir perdu pour lui de sa clarté et de son autorité. Mais cela aussi provient d'un travail intérieur dont le résultat final pourra profiter au réveil, à la condition qu'il ne se résignera pas à demeurer où il en est, et que « la faim et la soif de la justice » continuera de le tourmenter sans relâche, tant qu'elle n'aura pas été apaisée « dans la sainteté de la vérité[1]. » Eh bien! soyez tranquilles, cette condition est remplie par le réveil, témoin le gémissement qui le caractérise en toutes choses: le gémissement de ses prières, le gémissement de ses entretiens, le gémissement de ses affections, le gémissement de ses joies, le gémissement de ses bonnes œuvres, le gémissement de ses réunions religieuses, si différentes de ce qu'elles étaient autrefois. Ce gémissement est une faiblesse, je le veux; mais c'est une faiblesse dans laquelle Dieu fera puiser à son peuple une force nouvelle.

Le dirai-je? Le prédicateur de l'Evangile connaît doublement l'amertume de ce laborieux enfantement: il le connaît comme chrétien, il le connaît aussi comme

[1] Eph. IV, 24.

prédicateur. Il se rappelle, avec un regret silencieux, des jours où sa parole coulait de source, où sa plume courait sans obstacle, où les choses à dire se présentaient à lui comme d'elles-mêmes, et où il tendait, par une marche ferme et décidée, dans un chemin nettement tracé, à un but clairement aperçu et uniformément suivi : ce temps n'est plus. A part les grandes questions, je devrais dire la grande question de vie et de mort, sur laquelle une conscience chrétienne ne saurait varier, le reste ne se montre à lui qu'intercepté par des nuages. Trop souvent il chemine, comme en tâtonnant, à travers une alternative perpétuelle de lumière, de ténèbres et de clair-obscur. Il ne sait pas toujours ce qu'il faut dire, parce qu'il ne voit pas toujours ce qu'il faut faire. Ce peuple nombreux qui s'assemble pour recueillir de sa bouche, au jour convenu, la parole de vérité, n'entend pas plus la prière muette de son âme en détresse, qu'il n'a vu ses combats de la veille et la stérile douleur de son travail — peuple aveugle, peuple froid, mais plutôt, peuple ignorant de ce qu'est le ministère évangélique pour un esprit sérieux, dans ces jours sérieux. Lui cependant, debout à l'heure marquée, a déjà commencé de bégayer les premiers mots de son discours, qu'il discerne à peine encore comment il doit parler... N'importe : qu'il regarde au Dieu qui l'envoie! Derrière les nuages dont son horizon est chargé, n'aperçoit-il pas une main qui s'avance, et qui cherche la sienne? Qu'il mette hardiment sa main dans cette main

paternelle, et qu'il marche avec courage! Il pourra dire alors, après le prophète, et tout le peuple fidèle avec lui : « Pour moi, je serai au guet, attendant l'Eternel. J'attendrai le Dieu de mon salut : mon Dieu m'exaucera... Si je suis tombé, je me relèverai ; si j'ai été couché dans les ténèbres, l'Eternel m'éclairera... Il me conduira à la lumière, je verrai sa justice[1] ! »

Quoi qu'il en soit, l'heure est venue, non de s'abattre, mais de se fortifier en Dieu ; s'il « délaisse son peuple pour un petit moment, » c'est pour « le rassembler dans de grandes compassions[2]. » C'est ici l'heure de Marie Magdeleine. Marie Magdeleine cherche le corps mort de Jésus, et s'écrie dans le trouble de son âme : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis; » et voici Jésus-Christ devant elle, non pas mort, mais vivant; plus que vivant, ressuscité, glorifié, et ne se préparant à disparaître de devant ses yeux que pour venir habiter dans son cœur. Touchante image de l'église contemporaine : les jours de crise sont les jours de renouvellement.

C'est à ces âmes affamées et altérées que j'adresse l'exhortation de notre apôtre : « Soyez mes imitateurs. » Saint Paul est venu en des jours qui ont eu plus d'un rapport avec les nôtres, agités qu'ils étaient d'un mouvement tout aussi profond, tout aussi redoutable que

[1] Mich. VII, 7-9. — [2] Es. LIV, 7.

celui dont nous sommes les témoins. En présence du monde païen tombant en dissolution, et du judaïsme égaré dans des voies infidèles, renouveler l'empire romain par l'Evangile, telle est l'œuvre que Dieu avait confiée à l'Apôtre : cette œuvre, l'Apôtre l'a accomplie. Qu'a-t-il donc fait pour cela? et que ferait-il aujourd'hui, s'il était à notre place, et que Dieu l'appelât à relever l'Eglise en décadence et la société en péril, par le relèvement de la foi chrétienne? Nous ne sommes pas livrés à nos conjectures pour répondre. Avant d'écrire : « Soyez mes imitateurs, » Paul a pris soin de dire en quoi il souhaite qu'on l'imite, et par où il est devenu lui-même ce qu'il a été. Se glorifier en Jésus-Christ, et en lui seul, voilà tout son secret.

Cette explication, qui date de dix-huit cents années, ne s'applique pas moins à nous et à nos besoins que si elle eût été prise dans l'histoire contemporaine. C'est le propre des hommes que Dieu inspire, de parler pour tous les siècles : à ce signe seul on devrait les reconnaître pour des hommes à part. Tout en « parlant de la terre, » ils participent en quelque mesure au privilége de celui qui « parle des cieux, » parce qu'il « est venu du ciel[1]. » Leur parole domine le cours du temps, et traverse tout le mouvement de l'histoire sans rien perdre de sa vérité. Augustin a vieilli, parce qu'il est rempli de choses qui ne vont qu'à son époque; pour une raison

[1] Jean III, 31; Hébr. XII, 25.

semblable, Bernard aussi a vieilli, Calvin et Luther ont vieilli : saint Paul, saint Jean, saint Pierre n'ont point vieilli, ni ne vieilliront jamais. Chaque génération qui passe vient à son tour puiser dans l'inépuisable trésor de leur parole; tant il est vrai qu'elle sort d'une région élevée au-dessus des vicissitudes humaines, et que « les hommes de Dieu ont parlé poussés par le Saint-Esprit[1] ! « Se glorifier en Jésus-Christ, et en lui seul : tout était là pour saint Paul au premier siècle; tout serait là pour lui au dix-neuvième ; car « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement[2]. » Et ce que nous avons à faire nous-mêmes, ce n'est pas d'inventer un nouveau Christ, comme quelques-uns semblent prendre à tâche de le faire; mais c'est de pénétrer plus avant dans la connaissance et dans le service de l'ancien Christ, toujours le même et toujours nouveau, qui de Saul a fait saint Paul, et qui de nous peut faire ses imitateurs.

Aussi bien, saint Paul peut d'autant mieux proposer son exemple à notre imitation, que cet exemple, tel qu'il le présente ici, est celui du chrétien bien plus que de l'apôtre, ou plutôt, ce n'est celui de l'apôtre que parce que c'est celui du chrétien. Relisez les versets qui précèdent mon texte, vous n'y trouverez pas un mot, si j'ose ainsi dire, qui sente l'apôtre; l'apôtre s'efface, le chrétien seul paraît, et le chrétien tout en Christ. Je l'ai

[1] 2 Pierre I, 21. — [2] Hébr. XIII, 8.

dit ailleurs, et je reviens volontiers sur cette pensée, capitale dans le sujet qui nous occupe : c'est avant tout par son christianisme personnel que saint Paul est apôtre ; c'est par un christianisme exceptionnel qu'il est apôtre éminent ; on peut dire qu'il n'est apôtre, qu'il n'est l'Apôtre, qu'à force d'être chrétien. Ceci est admirable, ceci est profondément instructif. Nulle apparence d'esprit sacerdotal en saint Paul : il se montre aussi jaloux de se confondre avec le simple peuple de Dieu[1], que le sont de s'en séparer ceux qui se donnent pour les héritiers des apôtres. Qu'ils se vantent de leur caractère clérical ou de leur succession apostolique, comme si un instinct accusateur les pressait de suppléer par les signes extérieurs de vocation ce qui manque aux intérieurs : lui ne se glorifie que de ce qu'il a en commun avec les plus petits des enfants de Dieu ; par où il fait mieux ressortir les titres essentiels de son apostolat, qui sont les spirituels, en même temps qu'il nous excite plus vivement à l'imiter, parce qu'il accroît, en se mettant à notre niveau, et notre courage et notre responsabilité. Ne redoutez donc pas un éclat importun[2] : Paul se peint sans auréole, et sous des traits que rien ne vous empêche de revêtir, qui que vous soyez.

Ces traits (je ne parle que des grands traits) se réduisent à deux, qui font de tout temps le vrai chrétien : sa vie, et le principe de cette vie, sa foi ; deux choses

[1] Rom. I, 12 ; 2 Cor. XII, 5, 6, etc. — [2] Ex. XXXIV, 35.

qui, au fond, n'en font qu'une, si bien que saint Paul passe de l'une à l'autre sans rien qui indique un changement de sujet. C'est que l'une et l'autre se rencontrent en Jésus-Christ : la foi, c'est Jésus-Christ dans le cœur, la vie, c'est Jésus-Christ dans les œuvres ; la foi, c'est Jésus-Christ mourant pour nous, la vie, c'est Jésus-Christ vivant en nous.

La vie de saint Paul, dont nous devons nous appliquer à faire la nôtre, la voici : « Pour connaître Christ, et la vertu de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort [1]. » Le centre, l'âme de cette vie est dans ce mot, « étant rendu conforme à sa mort : » si Paul s'associe à « la vertu de la résurrection » de son Maître, c'est par « la communion de ses souffrances ; » s'il marche à la gloire, c'est par le chemin de la croix.

Paul ne respire que pour souffrir. Sa carrière ne se résumerait pas moins exactement que celle de David dans ces tristes mots : « Mes larmes ont été mon pain de jour et de nuit [2] ; » cela est si vrai que nous avons pu, dans un précédent discours, définir son christianisme par ses larmes, et suivre à leur seule trace la course entière de sa vie. Il s'en explique assez clairement dans le reste de notre épître. Disciple d'un maître qui a été « souverainement élevé, » pour s'être « abaissé

[1] Phil. III, 10. — [2] Ps. XLII, 4.

lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix [1], » Paul aspire à partager demain la félicité de Christ, en partageant aujourd'hui ses douleurs ; jusque-là que la mort ne lui apparaît plus que comme le terme désiré de son vivant martyre : « Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir c'est un gain [2]. » Le Maître appelle l'heure de son sacrifice celle de sa gloire, et se compare, par une espérance pleine de tristesse et d'amour, au grain de blé tombant en terre qui ne peut se multiplier qu'à la condition de mourir [3] : le disciple est de ceux qui s'en vont par le monde, « livrés sans cesse, tout vivants, à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée en leur chair mortelle [4]. » Le Maître meurt crucifié pour son Eglise : le disciple, ô hardiesse, ô sainte imprudence ! « se réjouit dans ses souffrances pour ses frères, et achève d'accomplir le reste des afflictions de Christ en sa chair, pour son corps qui est l'Eglise [5]. » Expliquent cette étonnante parole ceux qui ont reçu grâce pour pénétrer dans les mystères de la foi, de la charité, de la vie chrétienne — une chose est certaine, et elle suffit à mon dessein présent : c'est que la plume qui a tracé ces mots était trempée dans l'expérience d'une vie toute crucifiée avec Jésus-Christ crucifié. Cette vie a été celle de saint Paul ; cette vie doit être la vôtre, si vous êtes de ses imitateurs.

[1] Phil. II, 7, 9. — [2] Phil. I, 21. — [3] Jean XII, 23, 24. — [4] 2 Cor. IV, 10 11. — [5] Col. I, 24.

Oh ! mes amis, c'est ici que notre christianisme a besoin, je ne dis pas d'un accroissement graduel, mais d'un complet renouvellement. Cette conformité avec la mort de Jésus-Christ, où la voit-on recherchée, où connue, où comprise parmi nous ? A force de vivre dans le monde et avec le monde, les chrétiens, je dis les vrais chrétiens, se laissent rassurer insensiblement par son exemple dans la poursuite de la volonté propre, au lieu d'obéir à cette voix austère et pourtant douce de l'Evangile, qui les appelle à la gloire sur les pas du crucifié. Ce n'est pas que ces chrétiens se refusent, de parti pris, aux sacrifices de la vie chrétienne : non, je les suppose plus sincères dans leur foi. Placés nettement entre l'infidélité et le dépouillement, entre l'infidélité et la souffrance, je dis plus, entre l'infidélité et la mort, je veux croire, je crois, qu'ils endureraient le dépouillement, la souffrance, la mort, plutôt que d'abandonner le Seigneur. Mais ce choix terrible ne se présente que dans certaines conjonctures extrêmes et rares ; dans les circonstances ordinaires dont se compose la vie de tous les jours, la croix se présente sous une forme moins redoutable et tout ensemble moins précise, quoique non moins réelle, non moins amère : celle d'une existence entière d'obéissance à Dieu, de dévouement au prochain, de renoncement à soi-même. Or, devant ce crucifiement journalier, la chair recule ; cette croix, que l'on ne veut pas accepter et que l'on n'ose répudier, on l'évite, on en détourne les yeux, pour n'être pas dans l'alternative ou

de la charger ou de s'y soustraire, et la vie chrétienne de la plupart d'entre nous se traduit en une étude perpétuelle pour s'arranger avec la fidélité chrétienne, sans être « rendu conforme à la mort » de Christ.

Qu'est-ce à dire? veux-je que le chrétien soit en quête de macérations et de pénitences? Oh! non : cela n'est point exigé de lui ; cela le mettrait même en péril de présomption, de justice propre, de chutes humiliantes; car, pourquoi Dieu serait-il tenu de nous fortifier contre des tentations que nous aurions volontairement choisies, témérairement défiées? Il s'agit pour nous, comme pour le Maître, non de chercher la croix, mais de chercher par la croix la gloire de la résurrection, qui ne se trouve sur aucun autre chemin. La croix pour la croix, jamais; mais la croix pour le Seigneur, toujours; car on ne saurait accepter le crucifié sans la croix qu'en prenant l'ombre pour la réalité : christianisme sans croix, christianisme sans Christ. Mais qu'avez-vous donc fait, je le demande à cette génération si amie du bien-être et si ennemie de la souffrance, qu'avez-vous donc fait de cette parole du Maître : « Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, il ne peut être mon disciple [1]? » Votre croix! avant de la charger, il faut la voir : montrez-la moi ; où est-elle? Savez-vous seulement que vous en avez une, qui est proprement la vôtre, vous étant aussi réellement assignée de Dieu que l'était à

[1] Luc XIV, 27.

Jésus-Christ celle de Golgotha? Si l'on voulait caractériser d'un nom particulier le christianisme de cette génération, on serait tenté de l'appeler *un christianisme comfortable*. Si l'Eglise primitive a résolu, dans des jours de deuil et de gloire, le problème de savoir quelle est la mesure de douleur où la foi peut atteindre sans fléchir, l'Eglise du dix-neuvième siècle semble s'être proposé le problème contraire de savoir quelle est la mesure à laquelle elle peut se réduire sans se renier. Venez donc, martyrs des siècles passés, victimes de Rome païenne et victimes de Rome chrétienne, vous tous qui avez pris la croix trop au sérieux, venez apprendre de nous le secret de servir le Seigneur sans qu'il en coûte autre chose — que de pauvres plaisirs, auxquels on rougirait de mettre du prix; que quelques amitiés mondaines, auxquelles on ne tenait pas autrement; qu'un peu d'argent, que la mort finirait toujours par nous arracher, et qui n'est pris ni dans les artères, ni dans les veines, ni dans aucune partie sensible de la fortune!

Supportez l'amertume de mon langage. C'est que je me demande, véritablement, si l'esprit de saint Paul, l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas encore plus méconnu dans cette voie qu'il l'est dans la voie opposée des privations volontaires et des souffrances expiatoires. Quoi qu'il en soit, ni l'une ni l'autre de ces deux extrémités ne sont nécessaires : l'imitation de saint Paul nous préservera de toutes deux à la fois. Son exemple nous in-

struira à ne pas nous charger d'un fardeau de notre choix[1]; mais ce même exemple nous avertira de ne nous soustraire à aucune des épreuves que Dieu met devant nous, quand nous ne voulons savoir « que Jésus-Christ et lui crucifié. » Marchons hardiment sur ses traces, et ne donnons pas lieu de penser que l'erreur ait plus d'abnégation que la vérité, la loi que la grâce, et la crainte que l'amour. Prouvons, en la montrant réalisée en nous-mêmes, cette belle alliance de la doctrine la plus riche en promesses, avec la morale la plus féconde en sacrifices. Alors, je le sais bien, nous aurons nos larmes, comme l'Apôtre; mais, comme lui aussi, nous aurons nos joies, nos grandes joies. Alors, nous aurons de quoi répondre à ceux qui parlent mal de l'Evangile de grâce; tandis qu'aujourd'hui plus d'une âme fidèle se sent entraînée vers la propre justice, pour prendre le contre-pied du bien-être où s'endorment la plupart des enfants de Dieu. Alors, nous nous associerons à Jésus-Christ, et nous serons siens; et ce monde, que nous avons scandalisé en tant de manières, apprendra de nous ce qu'il y a de puissance dans la foi, ce qu'il y a de désintéressement dans une âme chrétienne. Alors... mais ma parole ne se perd-elle pas en l'air? Y a-t-il ici bien des âmes en qui elle réveille une ambition sympathique? Que sais-je? n'y a-t-il pas ici quelque pharisien qui se moque de moi en son cœur[2]? En-

[1] Col. II, 22, 23. — [2] Luc XVI, 14.

core un coup, ce n'est pas un progrès seulement que je vous demande, et que je me demande à moi-même, c'est une direction toute nouvelle : notre christianisme est à réviser !

Un arbre ne se tient pas debout sans racines. La vie de renoncement et de crucifixion dont saint Paul a fait la sienne, cette vie si contraire à la volonté propre et à tout l'homme naturel, n'a pu commencer chez lui, ni se maintenir jusqu'à la fin, sans avoir été enfantée, sans être journellement nourrie, par un sentiment intérieur. Ce sentiment intérieur, ce principe de la vie de Jésus-Christ en saint Paul, c'est la foi de saint Paul en Jésus-Christ. Ecoutez comment l'Apôtre s'en explique lui-même : « Ce qui m'était un gain, je l'ai estimé comme une perte, pour Christ. Et certes, j'estime toutes choses comme une perte pour l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai fait la perte de toutes choses, et je les estime comme des balayures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui, ayant non point ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu par la foi[1]. » La seule justice de Dieu, en Jésus-Christ, et cette justice appliquée par la seule foi, « afin que ce soit par grâce[2], » voilà où prend sa source la vie souffrante et mourante de l'Apôtre : tant il est

[1] Phil. III, 7-9. — [2] Rom. IV, 16.

éloigné d'y chercher une expiation personnelle, une vertu méritoire, ou un aliment quel qu'il soit à la justice propre. Chose admirable! le plus saint et le plus dévoué des hommes, celui de tous qui aurait pu le plus hardiment se réclamer de la justice propre, si justice propre il y avait, est celui de tous qui a le plus nettement répudié toute justice propre, et qui s'est le plus exclusivement reposé dans la seule grâce de Jésus-Christ[1]. Ce n'est pas coïncidence, gardez-vous de le croire, c'est rapport profond : nul n'a été plus saint et plus dévoué, parce que nul ne s'est jugé plus gratuitement sauvé. Des esprits moins éclairés, des âmes moins élevées ont pu, dans toutes les communions chrétiennes, dans toutes les religions du monde, demander à la privation ou à la souffrance un moyen imaginaire d'apaiser Dieu, d'effacer leurs péchés et de mériter le ciel : mais lui, ce qui appelle, ce qui entretient, dans son cœur et dans ses œuvres, un dévouement sans réserve, c'est la contemplation distincte, c'est le sentiment profond du sacrifice par lequel Jésus-Christ l'a prévenu sans ses œuvres, avant ses œuvres bonnes, malgré ses œuvres mauvaises. L'amour crucifié de la créature perdue répond à l'amour crucifié du Dieu Sauveur.

Faut-il recueillir dans saint Paul les témoignages rendus à la grâce? Plus ce soin serait facile, plus il serait superflu. Je m'en rapporte à quiconque a quelque

[1] Rom. III, 23.

connaissance, même superficielle, de ses discours et de ses lettres : la justification « par grâce, par la foi, » y occupe partout la première place; c'est le point central, auquel tout le reste se rattache; c'est plus qu'une des doctrines de l'Apôtre, c'est sa doctrine; il n'est apôtre que pour elle, comme il n'était devenu apôtre que par elle; car, avant qu'elle fût l'objet de tout son ministère, elle avait été le principe et l'âme de sa conversion, puisque la transition de Saul à Paul n'est autre chose que la transition de la loi à la grâce. Paul et grâce, grâce et Paul, ce nom et cette idée sont si inséparables, que l'un doit être envisagé comme la vivante personnification de l'autre. Au surplus, à quoi bon chercher des témoignages ailleurs, quand on a sous les yeux un langage aussi clair, aussi abondant, aussi ferme que celui de mon texte? Il n'y a qu'à le relire : « Ce qui m'était un gain, je l'ai estimé comme une perte, pour Christ. Et certes, j'estime toutes choses comme une perte pour l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai fait la perte de toutes choses, et je les estime comme des balayures, afin que je gagne Christ. » Voilà le cas qu'il fait de ses propres œuvres : « Une perte, des balayures; » et voici le prix qu'il attache à la connaissance de Jésus-Christ : « L'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur. » Vous faut-il une déclaration plus précise et plus détaillée? Vous l'avez encore dans ce qui suit : « Que je sois trouvé en lui, ayant non point ma justice qui est de la

loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu par la foi. » J'aurais honte d'expliquer un tel langage, outre que j'y serais fort embarrassé, tant il est simple et puissant. Jamais théologien n'a résumé le salut gratuit en moins de mots plus remplis de sens. Qu'on ne se flatte donc pas de pouvoir imiter la vie de saint Paul, si premièrement on n'imite sa foi; si l'on ne s'abandonne, comme un pauvre pécheur « privé de la gloire de Dieu, » à la seule « justice de Dieu, » pour être « justifié gratuitement par sa grâce, par la rédemption « qui est en Jésus-Christ[1]. »

Je n'insisterais pas autant sur cette matière, si je parlais il y a quinze ou vingt ans. Dans ces premiers temps de notre réveil religieux, temps de la première lumière, hélas! et de la première ferveur, ce salut tout gratuit, cette justification par la seule foi, était l'A B C de l'Evangile pour quiconque avait ouvert son cœur à la vérité; et nous ne pouvions, nous qui l'annoncions, trouver un langage trop expressif pour en rendre témoignage, disons mieux, nous ne pouvions reproduire trop fidèlement le langage de saint Paul; car on ne saurait aller au delà. Mais aujourd'hui, il se répand dans les airs je ne sais quelle théologie vaporeuse, qui s'écarte, qui rougit de cette fermeté des commencements. La *justification par la foi* est près d'être reléguée par quelques-uns au rang des locutions usées; *l'expiation* blesse plus

[1] Rom. III, 23, 24.

d'un esprit chatouilleux, et n'ose plus se montrer que voilée par des périphrases, sous peine de heurter la philosophie; *la grâce*, ce petit mot si plein et si doux, cette musique délicieuse à une oreille chrétienne, a perdu de son charme et revient moins souvent sur les lèvres; *la rédemption* elle-même, l'antique et immuable rédemption, cette joie éternelle du peuple de Dieu, fait place à une rédemption plus moderne, qui en appelle à la vie entière de Jésus-Christ sans s'appesantir sur sa mort, et qui affecte d'absorber le sacrifice du Fils de l'homme dans l'incarnation du Fils de Dieu [1].

Il serait trop malaisé d'accommoder saint Paul à ces nouveautés; mais on a une théorie toute prête pour se rassurer en déviant de ses leçons. Saint Paul, dit-on, a eu sa mission particulière entre les apôtres de Jésus-Christ, comme saint Pierre et saint Jacques ont eu la leur. Chargé de mettre en saillie le côté de l'Evangile par lequel les gentils devaient y être gagnés, il a pu, il a dû le revêtir d'une expression nette, précise, absolue, et qui a besoin d'être tempérée (pour ne pas dire corrigée) par la parole de saint Pierre ou de saint Jacques, moins systématique, moins théologique, et d'ailleurs engagée dans une autre direction. Je tiendrais, quant à moi, cette objection pour suffisamment réfutée par ce qui est écrit de « la parole des prophètes, » et qui n'est assurément pas moins vrai pour celle des apôtres :

[1] Méditez sur Jean XII, 27 ; Héb. II, 14, etc. Loin de subordonner la rédemption à l'incarnation, cette famille de passages fait l'inverse.

« Nulle prophétie n'est d'une explication particulière ; car les saints hommes de Dieu ont parlé poussés par le Saint-Esprit [1]. » Mais, à cette première raison, qui ne saurait toucher que ceux qui croient à l'inspiration des Ecritures, ajoutons des considérations prises dans la nature même des choses.

Paul est l'apôtre des gentils, c'est-à-dire notre apôtre ; et par conséquent, de tous les apôtres, s'il y avait lieu de choisir, celui que nous pouvons écouter avec la confiance la plus entière, puisqu'il vient à nous avec un message spécial de Dieu : ni Pierre, ni Jacques, ni Jean lui-même, n'ont sur nous des droits égaux aux siens. Paul, étant l'apôtre des gentils, c'est-à-dire de toutes les nations de la terre moins une, était appelé par sa mission même à présenter l'Evangile par ses côtés les plus généraux, en même temps que les plus essentiels. Si l'on avait à craindre quelque particularisme, ce serait chez Pierre ou Jacques ; mais l'apôtre des gentils est l'apôtre universel, chez qui l'on ne doit chercher que le fond commun, permanent, substantiel de l'Evangile. Paul a plus écrit de lettres à lui seul que tous les autres apôtres ensemble, sans compter que l'évangile de saint Luc appartient incontestablement à son école. Eh bien, où cherchera-t-on avec plus de sûreté, toutes choses égales d'ailleurs, le complet développement de la vérité salutaire : chez Paul, traitant tour à tour toutes les grandes

[1] 2 Pierre I, 21.

questions de dogme, de morale, de culte, de discipline, qu'il envisage sous les faces les plus variées, ou chez Pierre et Jacques, dont l'enseignement est concentré dans quelques pages et renfermé dans un cercle relativement restreint? Enfin, Paul était né dans le judaïsme, nourri dans le pharisaïsme. Le préjugé le tirait dans une direction opposée à la doctrine de la grâce ; et cette doctrine, loin d'offrir chez lui les caractères de la coutume et de l'entraînement, a tous ceux d'une victoire péniblement remportée sur des goûts invétérés, sur des habitudes enracinées. Il pourrait y avoir une apparence de raison (je ne dis qu'une apparence) pour soupçonner de préjugé la tendance de Jacques et de Pierre, continuant de pencher du côté où ils ont commencé par tomber ; il n'y en a pas l'ombre chez Paul, devenu un homme tout nouveau, et annonçant une doctrine qu'il avait commencé par poursuivre avec acharnement. Non, non : gardons-nous de souffrir que la moindre atteinte soit portée à la pure doctrine de l'apôtre Paul. La foi de Paul, qui n'est autre après tout que la foi de Pierre, de Jean et de Jacques, à part les nuances du tempérament et de la mission, la foi de Paul, c'est la foi du siècle apostolique ; c'est la foi de la réformation ; c'est la foi de notre réveil ; c'est la foi de Jésus-Christ ; c'est l'essence intime, la moëlle vivante de l'Evangile. Et n'est-ce pas pour cela même que l'esprit de doute, ou de demi-foi, s'attaque de préférence à elle?... Pour nous, imitateurs de Paul, tenons-nous à elle fermement, inébran-

lablement. Tout en croissant dans la vérité, tout en accueillant avec empressement telle lumière nouvelle qu'il plaira à Dieu de nous fournir, « montrons jusqu'à la fin le même soin pour la pleine certitude de notre espérance [1], » de cette unique, de cette éternelle espérance, « Jésus-Christ, et lui crucifié ! » et qu'on nous voie en tout temps tellement « fondés et enracinés » dans la grâce proclamée par notre saint apôtre, que l'on ne puisse pas plus séparer d'avec elle notre nom que le sien !

Imiter le christianisme de saint Paul, c'est une carrière assez grande, ce semble, pour tenter la plus haute ambition chrétienne : et pourtant, mes frères et mes sœurs, en terminant ces discours, je vois s'ouvrir devant nous une carrière plus grande encore. Si nous suivons l'Apôtre dans sa vie chrétienne par sa foi chrétienne, nous ne serons pas seulement les imitateurs de son christianisme, nous le serons encore de son apostolat. Paul, disais-je tantôt, n'est apôtre qu'à force d'être chrétien : mais nous, dans la voie où je vous engage, et moi-même avec vous, à force d'être chrétiens, nous serons apôtres à notre tour. Car nous avons aussi, n'en doutez pas, notre mission apostolique. Ce n'est pas la mission du premier siècle, c'est celle du dix-neuvième ; il ne s'agit pas ici de porter l'Evangile à des gentils, il

[1] Hébr. VI, 11.

s'agit de le réhabiliter devant des chrétiens. L'Evangile a été compromis dans le réveil religieux de notre époque, parce qu'on n'a pas vu entre la vie des croyants et celle des non croyants, une différence proportionnée à celle de leurs principes : il s'agit de rendre visible devant tous les yeux la réalité de la foi et sa puissance. « Le sel a perdu sa saveur ; avec quoi la lui rendra-t-on? » C'est ce problème insoluble qu'il est temps de résoudre ; et sa solution, véritable apostolat de l'époque, ne peut être donnée que par les œuvres des enfants de Dieu contemporains, disons mieux, par les œuvres du peuple de Dieu contemporain. Ce n'est pas là l'affaire d'un homme, cet homme fût-il un saint Paul : c'est l'affaire de tout un peuple de frères. Que ferait saint Paul, demande-t-on, s'il vivait aujourd'hui? Je ne sais, mais ce n'est pas la question du jour ; l'Evangile demeure, les moyens changent. Peut-être n'y a-t-il pas aujourd'hui, dans les plans de Dieu, de tâche préparée pour un saint Paul ; mais il y en a une préparée pour un peuple de chrétiens à la saint Paul, passez-moi l'expression ; et c'est ce peuple que je travaille, pour ma part, à former ou à réveiller par ces discours.

On dirait que saint Paul entre lui-même dans cette pensée. Il n'écrit pas seulement cette fois : « Soyez mes imitateurs ; » il écrit : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, » par où il provoque une imitation collective. Ce n'est pas qu'un chrétien tout seul ne puisse faire beau-

coup pour la cause de cet apostolat pratique dont je viens de vous entretenir : il peut prouver par son exemple, comme saint Paul a fait par le sien, que l'Evangile n'exige rien qui ne soit réalisable ; ce sera ôter le plus formidable obstacle que la vérité rencontre dans les cœurs droits. Mais pour que cette preuve devienne bien visible et bien décisive, il faut qu'elle soit fournie, non par quelque individualité exceptionnelle ou isolée, mais par un corps organique, où elle éclate à la fois dans chaque membre et dans les rapports des membres entre eux. Je dis à dessein un corps organique, non un corps organisé ; car je parle de cette unité naturelle qu'engendre, par la nécessité des choses, le principe commun de la vie, non de cette uniformité factice que produit, par le choix de la volonté humaine, une commune administration. Le peuple que j'appelle, ce n'est ni une association, ni même une église nouvelle : c'est un peuple spirituel, librement et pourtant nécessairement uni, au dedans par la vie de l'esprit, et au dehors par la vie des bonnes œuvres. Saint Paul l'appelait avant moi, dans ces belles paroles qui résument tous ces discours : « La grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, a été manifestée, et elle nous enseigne que, renonçant à l'impiété et aux convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, justement, et religieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous ra-

cheter de toute iniquité, et de nous purifier pour lui être un peuple particulier et zélé pour les bonnes œuvres [1]. »

Chrétiens, imitateurs de saint Paul, le propre de l'Evangile en toutes choses, c'est la réalité, disons tout, c'est l'incarnation. Le Fils de Dieu, cette Parole vivante, a eu son incarnation dans le Fils de l'homme; il faut aussi que la parole révélée ait son incarnation à elle dans un peuple de Dieu, en qui chacun voie pratiqué ce que nous prêchons, et vécu ce que nous disons. Voilà, voilà l'œuvre religieuse contemporaine, plus grande que celle d'un Paul apôtre, et qui seule a des promesses de renouvellement spirituel pour la chrétienté! Voilà l'unique espérance de la rénovation spirituelle, ecclésiastique, politique même et sociale, après laquelle le monde soupire de toutes parts! Puisse, je ne dis pas ma voix, mais la voix de Dieu même, dont je sais bien n'être que le faible, mais fidèle écho, parler au cœur des enfants de Dieu qui m'entendent! et « au jour que Dieu rassemblera son armée » — et ce jour ne vient-il pas? — puisse son peuple se lever comme « un peuple de franche volonté, paré de sainteté, » et « sa vaillante jeunesse se présenter à lui comme une « rosée sortant du sein de l'aurore [2]! » Amen.

[1] Tite II, 11-14 : littéralement, *zélateur* des bonnes œuvres, comme les juifs étaient « *zélateurs* de la loi » (Actes XXI, 20, version littérale).

[2] Ps. CX, 3.

TABLE DES MATIÈRES.





A LA LIBRAIRIE DUCLOUX,

Rue Tronchet, 2.

ON TROUVE LES OUVRAGES SUIVANTS DU MÊME AUTEUR.

L'AMI DE L'ARGENT, Sermon. In-8.	1 fr. » c.
LES FONDEMENTS RENVERSÉS, deux Discours. In-8.	1 fr. » c.
LUCILE, OU LA LECTURE DE LA BIBLE. In-18.	1 fr. 50 c.
POURQUOI JE DEMEURE DANS L'ÉGLISE ÉTABLIE. In-8.	1 fr. » c.
LE PLAN DE DIEU, Discours.	» 60 c.
POUVEZ-VOUS MOURIR TRANQUILLE? Sermon. In-16.	» 30 c.
MARIE MAGDELEINE, Discours.	» 50 c.
SAINT PAUL. Cinq Discours. In-8. 2e édition.	2 fr. 25 c.
LA FEMME, deux Discours. In-8. 4e édition	1 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET Comp.
rue Saint-Benoît, 7.
1852





LIBRARY OF CONGRESS
0 014 384 889 9